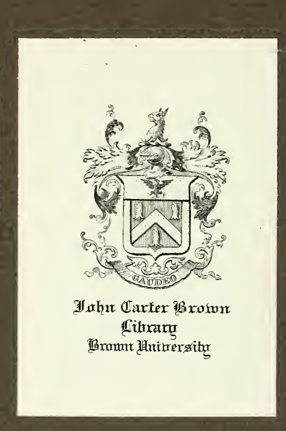
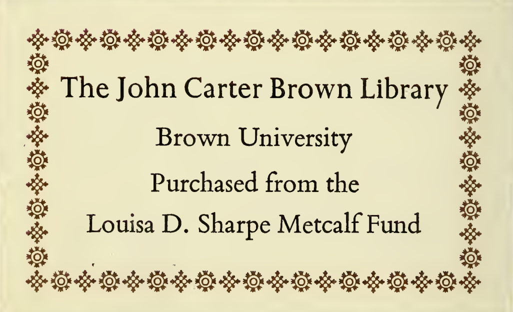



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University


The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

VOYAGES

DANS L'INTÉRIEUR

DU BRÉSIL.

A. ÉGRON, IMPRIMEUR
DE S. A. R. MONSEIGNEUR DUC D'ANGOULÊME,
rue des Noyers, n. 37.

VOYAGES
DANS L'INTÉRIEUR
DU BRÉSIL,
PARTICULIÈREMENT
DANS LES DISTRICTS DE L'OR ET DU DIAMANT,

Faits avec l'autorisation du Prince Régent de Portugal, en 1809 et 1810.

CONTENANT AUSSI
UN VOYAGE AU RIO-DE-LA-PLATA,
ET
UN ESSAI HISTORIQUE SUR LA RÉVOLUTION DE BUENOS-AYRES.

PAR JEAN MAWE.

TRADUITS DE L'ANGLAIS
PAR J.-B.-B. EYRIÈS.

Enrichis de Figures.

TOME SECOND.

PARIS,
GIDE FILS, LIBRAIRE,
rue Saint-Marc, n° 20.

M. DCCC. XVI.

VOYAGES

DANS L'INTÉRIEUR

DU BRÉSIL.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE de Villa-Rica à Tejuco, capitale du district du Diamant.

APRÈS avoir écrit préalablement au comte de Linharès, pour lui rendre compte de tout ce que j'avais fait, je partis de Villa-Rica, accompagné de mes deux soldats et de mon nègre. Je traversai Mariana, et j'entrai dans la plaine voisine, dont j'ai déjà fait mention ; souvent, dans la saison des pluies, elle est totalement inondée. J'aperçus à gauche le Morro-de-Santa-Anna, belle montagne romantique, sur laquelle on voyait beaucoup de jolies maisonnettes, entourées de plantations de cafiers et

d'orangers. Sa base était baignée par un corvinha, ou ruisseau, dont les bords contiennent beaucoup d'or, et sont exploités par les habitans de la montagne. En avançant, la route se resserre extrêmement; le pays, couvert de bois, semble avoir été jadis cultivé. Nous avons rencontré un grand nombre de mulets, chargés de sucre destiné pour Villa-Rica, et s'il ne peut pas s'y vendre, pour Rio-Janeiro.

Je me rafraîchis à Camargo, petit village, et je passai devant une belle maison située près d'un ruisseau du même nom, où il y a un lavage d'or qui occupe deux cents nègres, et que l'on dit très-riche. Une lieue plus loin est Bento-Rodrigo, lieu pauvre et peu considérable; à six heures du soir, j'entrai dans Infectionnado, grand village peuplé de quinze cents habitans. La population avait été plus considérable, mais elle avait diminué depuis que les mines rendaient moins. Ne trouvant pas d'auberge qui eût l'air passable, je descendis chez un boutiquier qui me reçut très-poliment, me donna une chambre et à souper, et me présenta à sa femme et à ses trois filles; je trouvai leur société agréable et enjouée. Le lendemain, mes soldats ne purent, après beau-

coup de peine, avoir des mulets qu'à dix heures. La route était mauvaise. A une lieue du village, je passai le Corgo-de-Infectionnado, joli ruisseau qui traverse un pays riche en or, notamment près du village de Santa-Barbara, où, de tous côtés, il y a des lavages. De là au village de Catos-Altos, deux lieues plus loin, est un pays ouvert et un des plus beaux que j'eusse vus au Brésil; il ressemble beaucoup à celui qui s'étend de Matlock à Derby en Angleterre, et ses montagnes offrent une grande conformité avec celles du Westmorland. Quelques-unes ont des fentes, dans lesquelles on trouve des topazes assez généralement médiocres. Ce canton me parut également propre à l'agriculture et aux travaux des mines, le sol étant riche à sa surface et au-dessous. Catos-Altos renferme au moins deux mille habitans, et est situé dans un pays très-peuplé. Les édifices publics y sont bien construits; les maisons des particuliers y ont bonne apparence, mais offrent toutes des signes de dépérissement. Je traversai le ruisseau; il est large et peu profond: l'exploitation qui a lieu sur ses bords était la plus considérable et la mieux conduite que j'eusse encore vue. Les environs

sont arrosés par de nombreux ruisseaux. On en a détourné plusieurs à une grande distance de leur cours, pour les lavages d'or. J'aperçus de toutes parts, même sur le sommet et sur le penchant des montagnes, des travaux de ce genre; il y avait dans les vallées plusieurs emplacemens riches en or, que l'on n'avait pas encore exploités.

Ayant fait six milles dans ce pays nu, j'en trouvai un plus couvert; je vis le village de Cocaes, et je marchai encore une demi-lieue au-delà dans l'obscurité : je descendis chez le Senhor Felicia, capitaine mor du district. J'avais parcouru trente milles dans ma journée. Dès que j'eus été annoncé, on me fit monter, et je traversai une suite de jolis appartemens meublés avec grande magnificence. Le capitaine me présenta à sa femme et à sa fille; le docteur Gomedez, homme de talent et instruit, se joignit à nous. J'eus avec lui une longue conversation; il me fit voir ensuite une belle collection de morceaux d'or de diverses formes, les uns arrondis comme du plomb à tirer aux canards, d'autres aplatis et collés sur du fer micacé, d'autres dendridiques; il avait aussi quelques échantillons de

stalactites, sur lesquels se formait du nitre, d'autres de fer spéculaire, et trois ou quatre beaux morceaux de chrome, que je pris d'abord pour du réalgar. Le docteur me donna d'amples renseignemens sur la minéralogie du pays ; il est si difficile d'en obtenir d'exacts, que j'eus des motifs de rejeter tout ce qui ne cadrait pas avec ce que j'avais vu. Dans la soirée, la société fut augmentée du comte de Egenhausen qui commande un corps de cavalerie dans le district. Il me fit beaucoup de questions sur l'Angleterre, où il avait été élevé, et pour laquelle il conservait autant d'attachement que pour sa patrie.

Ce grand établissement, quoique produisant encore beaucoup d'or, n'est exploité que par deux cents nègres. Une partie du domaine comprend une montagne de schiste aurifère, qui contient aussi des couches minces de fer micacé, dans lesquelles on trouve des grains d'or. Il est assez singulier que le cascalhao qui se rencontre toujours dans des ravines et des endroits bas, soit ici à une profondeur peu considérable au-dessous du sommet de la montagne.

On raconte que cette riche mine d'or fut

découverte par des nègres qui, en défrichant le terrain, brisèrent une énorme fourmilière, pour en détruire ou disperser les habitans, et trouvèrent de gros grains d'or. Il est probable néanmoins que des indices généraux avaient, avant cette époque, conduit à cette découverte, et que l'incident que l'on rapporte ne servit qu'à faire connaître la présence de l'or dans une partie du terrain où l'on n'en avait pas encore soupçonné. Ce domaine est situé presqu'au centre du pays des mines, et en est regardé comme une des portions les plus riches. Le propriétaire et son frère, qui sont associés, ont mené leur affaire en grand; on dit que leur fortune est très-considérable. J'aurais bien désiré rester un jour ou deux avec eux, pour visiter les grands travaux qu'ils ont entrepris, mais je me gardai bien de faire une demande de ce genre, parce que je m'aperçus, ou qu'au moins je supposai que l'on avait conçu de la jalousie ou des soupçons sur mes intentions. On semblait persuadé, ici et ailleurs, que j'avais une mission du gouvernement, qui m'autorisait à prendre des informations et à faire mon rapport sur l'état des mines.

En passant devant l'exploitation, je n'aperçus aucune espèce de machine mise en usage pour faciliter le travail manuel des ouvriers. Le procédé si lent d'effectuer le lavage à la main, était généralement pratiqué; il y avait aussi quelques lavages à la caisse : si cette méthode était portée au degré de perfection dont elle est susceptible, elle répondrait encore mieux à la fin pour laquelle on l'emploie.

Entre la montagne située sur le domaine du capitaine Felicia, et le village de Sabara, il y a un riche district de mines, qui se prolonge jusqu'à Bromare par un pays montueux. Il appartient à plusieurs mineurs opulens qui y possèdent de beaux terrains non encore exploités. Une portion du pays, de quelques milles d'étendue, est consacrée à l'agriculture, parce qu'on la regarde comme dépourvue d'or.

Je fis quatre lieues dans un pays bien arrosé, bien boisé, et j'arrivai au hameau de Vas. Mon oreille était familiarisée avec ce nom, parce que mes soldats parlaient sans cesse du bon vieillard de Vas. Ce personnage qui, par l'accueil qu'il me fit, me parut justifier parfaitement la dénomination qui le distinguait,

était un fermier d'Oporto, établi ici depuis quarante ans. Il acheta le domaine sur lequel il y avait vingt nègres, et le paya par termes annuels pendant vingt ans. Cette manière de vendre les terres est usitée ici; elle est commode pour l'acquéreur, et avantageuse au vendeur qui obtient un prix plus élevé que s'il insistait sur un paiement immédiat. La maison qui est bien bâtie et commode, a un moulin à sucre et une distillerie qui lui sont contigus. Le sucre s'envoie généralement à Rio-Janeiro; le voiturier a pour sa peine la moitié, quelquefois les deux tiers de ce qu'il transporte, et s'engage à rapporter en échange du sel, du fer, et d'autres marchandises.

Grâces aux attentions de mon hôte respectable, je passai une soirée pleine d'agrément. Plusieurs de ses voisins vinrent pour me voir et converser avec moi; car j'étais le premier Anglais, et peut-être le premier étranger qui eût voyagé si loin dans l'intérieur du Brésil. La curiosité les engagea à examiner la plupart des objets que j'avais apportés avec moi, notamment la selle, la bride et les étriers dont je me servais. Ils ne pouvaient s'imaginer qu'il fût possible d'être assis sûrement sur la selle. Il

n'y eut pas moyen de leur faire comprendre qu'elle était bien préférable à la selle portugaise, qui a par devant et par derrière un rebord haut de huit pouces, de sorte que le cavalier y est, pour ainsi dire, comme dans un étau, et, quoique moins sujet à être renversé, s'y trouve fort mal assis.

Le lendemain matin, je visitai les logemens des nègres, et je vis avec plaisir qu'il y avait une maison pour recevoir les pauvres nègres qui voyagent et manquent de secours; ils y trouvent asile et assistance, et y peuvent rester aussi long-temps que leurs besoins l'exigent. Je ne pus rien faire accepter au bon vieillard, en récompense de son excellente réception. Il répondit à mes remercîmens, en m'assurant qu'il avait été bien content de me voir.

Je traversai un beau ruisseau et plusieurs champs de cannes qui étaient près d'être coupées. A mesure que j'avançais, le pays devenait plus montagneux, et abondait en schiste argileux, rempli de quartz. Après avoir fait seize milles, je vis une montagne très-singulière, ou un rocher pelé de granit, appelé Itambe, et faisant partie d'une haute chaîne située à ma gauche. Vers quatre heures, j'arri-

vai à Itambé, pauvre village bâti près d'une jolie rivière du même nom. Ce lieu était jadis de quelque importance; mais l'or ayant manqué dans son voisinage, il est devenu misérable. On y compte environ mille habitans, tous réduits au dernier degré de désœuvrement et d'apathie : leur air hagard aurait pu les faire prendre aisément pour les ombres de leurs pères, qui revenaient courir après les débris de leur ancienne fortune.

Tout, dans ce lieu, se montrait sous une apparence affligeante : les maisons étaient près de s'écrouler, faute de réparations; le devant des portes était couvert d'herbe, et les plantes parasites couvraient la surface des jardins. L'aspect du pays différait aussi entièrement de celui de la contrée que j'avais parcourue précédemment; il était aride, stérile, pierreux. On a donc raison de supposer que je fus très-mal logé; j'eus toutes les difficultés imaginables à me procurer de quoi manger. J'eus occasion de voir ensuite le commandant du lieu. Il répondit froidement à mes observations sur l'air affamé des villageois : « Bah! tant qu'ils auront du maïs et de l'eau, ils ne mourront pas de faim. » Je partis avec plaisir de ce séjour de la

famine, et je répétai de grand cœur l'exclamation à laquelle il a donné lieu chez les Portugais : « *De las miserias de Itambe, Senhor nos libre* (Délivrez-nous, Seigneur, des misères d'Itambé).

Je fis cinq milles, et j'arrivai à la Rivière des Onces, ainsi nommée du grand nombre de ces animaux qui jadis infestaient ses bords. Je changeai de mulet à Largos, village consistant en quelques misérables fazendas ; je fis une lieue par une route âpre et montueuse; je franchis une chaîne de montagnes, et j'entrai dans une belle campagne, où j'aperçus, à une lieue de distance en avant, une grande montagne pittoresque. A peu près à la moitié de sa hauteur, il y avait une maison considérable, vers laquelle je dirigeai ma marche. Je passai à gué le Rio-Negro, rivière ainsi nommée de la couleur noire de ses eaux, causée par la décomposition de substances bitumineuses ou végétales. Ses bords, que je suivis quelque temps, offraient de beaux pâturages. Traversant ensuite un canton coupé et inégal, j'arrivai à Gaspar-Suarez, village abandonné. J'entrai dans la grande maison dont je viens de parler : le maître était absent; sa femme me reçut très-poli-

ment. Comme il était encore de bonne heure, j'allai me promener dans les environs. La montagne sur laquelle cette maison est située, consiste presque entièrement en fer micacé (1). Le mur bâti devant la maison était de cette substance; dans quelques parties j'observai, à ma grande surprise, que le fer formait des couches régulières, d'un pouce d'épaisseur, alternant avec des couches de sable blanc. On trouve tant de minerai de fer dans ce canton, que le gouvernement a songé à y établir une forge, sous la direction de M. Fernando de Camara, intendant du district des Diamans. La personne chez qui j'étais descendu a offert, pour seconder cette entreprise, une lieue carrée de forêts, les seules qui existent dans les environs. Le lieu où l'on compte élever la forge est déjà marqué; mais les travaux paraissent marcher bien lentement : ils n'arriveront probablement jamais à une grande perfection.

Cette montagne et le ruisseau voisin étaient jadis riches en or, mais on les a complétement lavés, et ils sont aujourd'hui aussi épuisés que

(1) Cette substance contient des cristaux octaèdres de fer magnétique, d'une belle forme.

les environs d'Itambé. Un ruisseau qui coulait du sommet de la montagne, offrait pour le lavage des facilités que l'on rencontre rarement : on le destine à l'usage de la forge.

Le lendemain, je continuai ma route au nord, par un beau pays. Le chemin était mauvais; les mulets ne valaient rien : de sorte que je parcourus six milles presque toujours à pied, et je gravis une montagne abondante en minerai de fer riche et compacte. La route était, dans une étendue de deux lieues, couverte d'oxide de fer excellent, et les flancs des montagnes me parurent revêtus de cette substance. Je rencontrai ensuite, près d'un beau ruisseau, une misérable hutte, où deux femmes tissaient du coton. Ce lieu, en apparence si insignifiant, se trouva, sous le rapport minéralogique, un des plus intéressans que j'eusse encore vus. On l'appelle Largos, et aussi Oro-Branco (Or Blanc), par allusion à une substance grenue, assez semblable à l'or par sa grosseur et son poids; elle a été trouvée dans un lavage d'or, dans le lit de la rivière. Cette substance, que l'on a ensuite reconnue pour du platine, fut découverte, il y a plusieurs années, dans le cascalhao, au-dessous de la terre végétale; elle

était accompagnée d'or et d'oxide de fer noir, et reposait sur le roc. Ces circonstances firent croire que c'était de l'or uni à quelque autre métal, dont on ne pouvait le séparer. Comme l'or était peu abondant, et que la valeur de l'or blanc, ainsi qu'on l'appelait, n'était pas connue, on négligea peu à peu cette exploitation, et on finit par l'abandonner. M'étant procuré de ce platine, je vis qu'il était accompagné d'osmium et d'iridium, et que la surface des grains présentait plus d'aspérités que celle des grains de platine du choco, ce qui peut venir de ce qu'il n'a pas été trituré par le mercure. A présent que l'on sait que cette substance est du platine, il est douteux que l'on puisse trouver de l'avantage à reprendre l'exploitation, car ce métal est aujourd'hui si peu demandé, que la quantité que l'on en vendrait ne paierait pas la dépense. Près de ce lieu est l'exploitation de Mata-Cavalhos.

Le Largos se jette dans le Rio-de-San-Antonio, que j'ai suivi quelque temps, et quatre milles plus loin, je suis arrivé à Concepçao, grand village assez beau. On me conduisit à la maison du curé, qui me donna obligeamment une chambre pour la nuit; et, voyant que je

n'étais pas bien, il m'invita à me reposer un jour, offre que j'acceptai avec plaisir.

Je reçus beaucoup de visites des villageois : la nouvelle de l'arrivée d'un Anglais avait éveillé leur curiosité. Quelques-uns étaient âgés de quatre-vingts ans, et comme ils habitaient ce lieu depuis plus de cinquante, ils étaient en état de donner des renseignemens curieux sur le pays, ainsi que sur les progrès et la décadence de ses mines. Je fus content des détails qu'ils me fournirent, et encore plus de l'attention du bon curé à relever leurs méprises, pour que je ne fusse pas induit en erreur, soit par hasard, soit à dessein. Je ne sais comment le bruit se répandit parmi eux que j'étais médecin; un grand nombre de personnes infirmes, et surtout de vieillards, de femmes et d'enfans, me furent amenés pour recevoir mes avis. Le soir, les jeunes femmes vinrent chanter de jolis airs, en s'accompagnant de leurs guitares.

On me montra un jeune Indien Boutocoudy, qui avait l'air d'être âgé de neuf ans; on l'avait pris six mois auparavant. Il ne savait pas un mot de portugais; mais, d'après l'expression de sa physionomie, il paraissait en état de tout

apprendre; ses yeux étaient d'une vivacité parlante, surtout quand un objet agréable attirait son attention: par exemple, quand je lui offris des confitures, qu'il paraissait aimer beaucoup. J'examinai ses traits et tout son extérieur avec une certaine curiosité, parce que je comptais y trouver les caractères distinctifs de la race d'hommes à laquelle il appartenait. Il avait le visage court, la bouche grande, le nez large, les yeux grands et noirs, la peau d'un cuivré foncé, les cheveux noirs comme du jais, droits, forts, de longueur égale, les pieds larges, probablement parce qu'il était habitué à marcher sans souliers. Il demeurait chez une pauvre femme qui l'habillait et l'élevait comme s'il eût été son enfant. On me dit qu'il appartenait à un parti d'Indiens que l'on avait surpris à six lieues de distance du village: tous avaient péri ou pris la fuite, à l'exception de ce jeune garçon, dont on avait eu soin, et qui avait été amené par un officier du lieu.

Me trouvant trop mal à mon aise pour continuer ma route, je restai encore un jour chez le bon ecclésiastique. Ce brave homme et sa gouvernante me comblèrent de soins et d'attentions; il m'apprit qu'il avait étudié et reçu les

ordres à Saint-Paul, et fut très-content quand je lui dis que j'avais récemment quitté cette ville. Il me fit, sur son état actuel, beaucoup de questions qui me prouvèrent la constance de son attachement pour un lieu où il avait passé sa jeunesse.

Un mois environ avant mon arrivée, le village de Concepçao avait été le théâtre d'une aventure assez remarquable. Un tropero (1), qui allait à Rio-Janeiro avec plusieurs mulets chargés, fut atteint par deux soldats de cavalerie envoyés à sa poursuite; ils lui demandèrent son fusil, et en percèrent la culasse avec un foret. La trouvant creuse, ils enlevèrent la garniture en fer qui recouvrait le bas de la culasse, et découvrirent une cavité qui contenait trois cents carats de diamans, qu'ils saisirent aussitôt. Le tropero protesta en vain de son innocence, disant qu'un de ses amis lui avait vendu le fusil; on l'emmena, et on le mit en prison à Tejuco, où je le vis ensuite. Les diamans furent confisqués, et les soldats reçu-

(1) On appelle ainsi un propriétaire de mulets, qui les emploie à transporter des marchandises pour le compte d'autrui ou pour le sien.

rent la moitié de la valeur de la capture. Le sort de cet homme fournit un exemple terrible de la rigueur des lois; il perdra tous ses biens, et sera confiné, probablement pour le reste de ses jours, dans une prison affreuse, au milieu de criminels et d'assassins. Quels remords cuisans ne doit pas éprouver l'homme vil qui l'a trahi! Car sans doute le pauvre tropero doit son malheur à un scélérat hypocrite, qui aura pris le masque de l'amitié pour gagner sa confiance. Ce monstre, ayant appris la manière dont le tropero cachait les diamans pour les transporter, avait, pour une mesquine récompense, ou par quelque motif méprisable, dénoncé le fait au gouvernement. Combien le dénonciateur doit frémir d'avoir ruiné à jamais, et plongé dans le dernier degré de la misère humaine, la prison perpétuelle, un homme qui non-seulement avait droit à son affection, comme son semblable, mais aussi qui lui était uni par les liens de l'amitié!

Le village de Concepçao me parut assez grand pour contenir deux mille habitans; mais, de même que la plupart de ceux de ce district, il penchait rapidement vers la décadence. Le loyer d'une maison passable est à peu près de

deux schellings (2 fr. 40 c.) par mois. La seule manufacture de ce lieu est celle du coton que l'on file à la main, et dont on fait des toiles grossières pour chemises. On croirait que c'est une maxime chez les habitans d'aller nus, plutôt que de travailler à se vêtir. Les vestiges d'anciens lavages d'or, que l'on aperçoit de tous côtés, et la petite quantité de ce métal que l'on trouve encore partout, depuis le sommet jusqu'au pied des montagnes, donnent à un voyageur sujet de penser qu'à une certaine époque tout le pays produisait de l'or. Le sol consiste, en général, en une bonne terre rouge. Il y a dans beaucoup d'endroits des emplacemens convenables pour des forges ; car le minerai de fer et le bois y sont également abondans. Il est réellement à désirer que l'on forme des établissemens de ce genre, le fer étant si cher à Concepçao, et les habitans si pauvres, que les mulets sont rarement ferrés : ce qui est incommode pour le cavalier, et dangereux pour les animaux qui font des chutes continuelles, surtout en gravissant des collines argileuses, après un temps pluvieux.

Depuis mon départ de Villa-Rica, je n'ai pas aperçu de pierre calcaire; cependant on me

dit que l'on en trouve beaucoup près de Sabara, au sud-ouest de Concepçao.

Je pris congé de mon respectable curé, et je me mis en route pour Tapinha-Canga (1), éloigné de trente milles. Je parcourus un pays âpre et pierreux, abondant en quartz en couches, et mêlé de schiste, et j'arrivai à Corvos, village où il y a des lavages d'or. L'un d'eux rapporta, il y a quelques années, un bénéfice net de 800 livres sterlings (19,200 francs), quoique quatre nègres n'y eussent été employés qu'un mois. De Corvos à Tapinha-Canga, le pays est encore plus inégal qu'auparavant; la route est bordée de précipices affreux, qui me forcèrent à voyager avec tant de précautions, que je n'arrivai qu'une heure après le coucher du soleil. La maison où je fus reçu offrait des traces d'une ancienne opulence. Le capitaine Bom Jarden, son propriétaire, vieillard respectable, m'accueillit cordialement; il me dit que, né à Oporto, il avait quitté son pays natal à l'âge de dix-sept ans, et qu'il habitait cette partie du

(1) Canga est le nom du quartz ferrugineux, dont les fragmens abondent dans cette ville. On s'en sert pour paver les rues.

Brésil depuis soixante-deux ans. L'espoir de participer aux trésors, pour lesquels ce canton était si renommé, l'avait engagé à s'y établir; mais il était arrivé quelques années trop tard. Le produit des mines diminuant déjà dès cette époque, il fut obligé de tourner ses vues vers l'agriculture. Il s'y adonna avec tant de persévérance et de succès, qu'il acquit de la fortune, et éleva une nombreuse famille. Ses voisins auraient mieux fait de suivre un exemple aussi louable, que de déserter le pays quand l'or disparut. L'état de décadence du village prouvait qu'un grand nombre de ses habitans avait pris ce parti. Beaucoup de maisons tombaient en ruines; d'autres n'étaient pas louées, et la population, qui autrefois s'élevait à trois mille âmes, avait diminué des deux tiers.

Le lendemain, je traversai une chaîne de hautes montagnes, arrosées par de nombreux ruisseaux que les dernières pluies avaient beaucoup gonflés. Je passai trois fois à gué le Rio-dos-Peches, un des plus grands, et j'entrai dans un pays de plaines. Je vis en plusieurs endroits de grands espaces nus, où le grès alternait avec le schiste argileux. Je fis ensuite dix milles à travers une plaine élevée et fertile, en-

trecoupée de ruisseaux, dans toutes les directions, et très-propre aux travaux de l'agriculture, mais faiblement peuplée. J'atteignis de bonne heure, dans l'après-midi, une éminence d'où j'aperçus Villa-do-Principe, situé vis-à-vis de moi, sur le penchant d'une haute montagne, dont la base est arrosée par le Corvinba-de-Quatro-Vengtens (1). En entrant dans Villa-do-Principe, je fus conduit chez le gouverneur, qui me reçut très-poliment, et me présenta à sa femme et à une réunion de ses amis, avec lesquels je pris le thé.

Villa-do-Principe fut érigé en comarco, ou

(1) Quatre vengtens font à peu près un schelling (1 f. 20 c.) Quand on commença à établir des lavages d'or dans cette rivière, la quantité que chaque gamelle en rendait se montait à peu près à cette somme. Le cascalhao se trouvait alors près de la surface du sol; il fallait peu de travail pour y arriver; de sorte qu'un laveur pouvait nettoyer douze gamelles dans une heure: ce qui était regardé comme un produit abondant.

On a, dans les mines, deux méthodes d'estimer la quantité de métal produite. Quatro vengtens désignent ici quatre vengtens d'or, égaux à huit vengtens de cuivre, tandis qu'à Rio-Janeiro la même expression désigne quatre vingtièmes de cuivre.

district, en 1730, époque à laquelle les lavages d'or étaient le plus productifs; mais cette ville avait été fondée quinze ans auparavant, lorsque les Paulistes, commençant à quitter Villa-Rica et les cantons voisins, vinrent s'établir ici. La ville renferme aujourd'hui cinq mille habitans, dont la plupart sont des boutiquiers; le reste est composé d'artisans, de fermiers, de mineurs et d'ouvriers. Il y a un bureau de contrôle, auquel tous les mineurs du district apportent l'or qu'ils trouvent, et paient le quint comme à Villa-Rica. L'ouvidor, ou juge, est en même temps directeur de la monnaie: ce qui rend son emploi un des meilleurs que le roi ait à donner. Cette ville étant située près des confins du district du Diamant, et sur la route qui y mène, il existe des règlemens très-sévères pour tous les voyageurs. A l'exception de ceux qui y ont affaire, ce qui doit être attesté par des certificats authentiques, on ne laisse passer personne avant d'en avoir donné une notification officielle au gouverneur de ce district. Quiconque y est rencontré hors de la grande route, est sujet à être arrêté comme suspect, et soumis à des examens et des interrogatoires

qui entraînent souvent des embarras et des lenteurs.

Le pays, aux environs de Villa-do-Principe, est beau et ouvert; on n'y voit pas ces bois impénétrables, si fréquens dans d'autres parties de la province. Le sol en est généralement fertile, l'air doux et sain.

On a trouvé, dans un lavage éloigné de six lieues, un morceau d'or du poids de plusieurs livres. Je me suis procuré, du même endroit, des morceaux de plus de deux onces, ainsi que les grands cristaux que j'ai encore en ma possession, et dont un est regardé comme unique.

Je quittai Villa-do-Principe le lendemain de mon arrivée, à midi, après avoir remercié de ses attentions polies le gouverneur qui me donna un de ses domestiques pour m'accompagner à une lieue. J'engageai cet homme, en lui promettant une récompense, à ramasser pour moi des coquilles terrestres et des insectes, pour me les remettre à mon retour, qui, je l'espérais, devait avoir lieu dans deux à trois mois. La facilité avec laquelle il comprit ce que je lui dis me fit penser, qu'indépendam-

ment de la gratification promise, il remplirait bien mes intentions.

En avançant, je m'aperçus que l'aspect du pays était entièrement différent de celui des environs de Villa-do-Principe : sa surface, composée de gravier et de galets de quartz, était entièrement dépourvue de bois et d'herbe. Un tertre, près de la route, offrait des couches perpendiculaires de grès micacé; je mis pied à terre pour aller l'examiner, et je le trouvai élastique. Mon soldat, m'entendant dire que l'aspect du pays présentait des caractères que je n'avais pas observés auparavant, s'écria : « Monsieur, nous sommes dans le district du « Diamant! » Cette circonstance, à laquelle je n'avais pas pensé, m'expliqua parfaitement la raison du changement. Je fis les quatre premières lieues à travers un pays stérile, et je gravis plusieurs hautes montagnes. Vers la fin du jour, j'atteignis une éminence, de laquelle j'aperçus un groupe romantique de maisons semblables à un labyrinthe ou à une ville nègre d'Afrique. J'y arrivai à la nuit close. On me conduisit dans une maison plus grande que les autres; j'y appris que j'étais à San-Gonzalez, la première exploitation de diamans que l'on

rencontre dans le Cerro-do-Frio ; elle est, depuis quelque temps, sur son déclin, et emploie environ deux cents nègres. L'intendant, homme d'esprit, qui avait été instruit de mon arrivée par le gouverneur de Tejuco, me reçut de la manière la plus cordiale. Tandis que nous causions, j'aperçus, à la clarté de la lune, des vaches devant la maison. Je crus qu'elles venaient se faire traire ; mais elles léchaient avec beaucoup d'avidité les jambages de la porte et les murs de la maison, et l'on me dit qu'elles demandaient du sel : elles étaient si douces et si privées, qu'elles léchèrent ma main que je leur tendis. Curieux de connaître l'effet que le sel produirait sur elles, je leur en donnai une poignée ; elles devinrent alors si impatientes pour en avoir davantage, que si je ne m'étais retiré à l'instant, leur impétuosité aurait pu avoir des suites fâcheuses. Le sel est si nécessaire aux bestiaux, que leur existence en dépend ; cependant il est, comme on l'a vu, ainsi que le fer, chargé de droits plus onéreux que les autres marchandises d'importation. Quand on réfléchit que de nombreux troupeaux vont journellement de cette province à Rio-Janeiro, et que chaque bête, en passant la rivière de

Paraïbuna, paie un droit de péage de près de douze schellings (14 francs 40 cent.), on voit combien cet impôt est impolitique, parce qu'en augmentant excessivement le prix du bétail, il met des entraves à sa multiplication, et finit par produire un effet entièrement contraire à celui pour lequel il a été établi.

Le lendemain, 17 septembre, avant de quitter ce lieu romantique, je consacrai quelque temps à l'examen des amas de rebuts contigus à l'exploitation de diamans; mais je ne trouvai rien dans les tas de cailloux quartzeux, qui avaient été lavés lorsque ce lieu avait plus de réputation. J'observai, au-dessous des racines de l'herbe, une couche pierreuse mince, que j'avais remarquée ailleurs, mais elle n'offrait pas des signes caractéristiques si marqués. On lui donne le nom de burgalhao; elle consiste en cailloux quartzeux, communément anguleux, et assez souvent en quartz solide, qui n'a pas plus de quatre à cinq pouces d'épaisseur. Cette couche ne semble pas avoir été formée à la même époque, ni par les mêmes voies que le cascalhao, dont elle est constamment séparée par une autre couche de terre végétale d'épaisseur inégale; elle a plutôt l'air d'avoir

été postérieurement brisée en fragmens innombrables.

Ayant pris congé de l'administrateur, je m'avançai à travers un pays montagneux, stérile et faiblement habité; je m'arrêtai, pour me rafraîchir, à une des misérables maisons éparses à de longs intervalles le long de la route. Il y avait à la porte un chat à moitié mort de faim; la vue de ce pauvre animal me fit pressentir ce que j'avais à attendre dans ce séjour, dont l'apparence me faisait penser qu'il n'y avait pas de quoi manger, même pour un rat. Je contemplais cette image de la misère et de la famine, lorsqu'une pauvre femme décharnée vint à la porte. Je lui demandai un peu d'eau; elle m'en apporta. Tandis que je buvais, elle implora ma charité : son air avait déjà exprimé ce que sa langue articulait. Je lui donnai le peu de provisions que les soldats avaient, ainsi qu'une petite pièce de monnaie. Je la quittai; les derniers mots que je lui entendis prononcer furent des témoignages de sa reconnaissance.

Avant d'arriver à cet endroit, j'avais aperçu Téjuco à douze milles de distance; j'en étais alors beaucoup plus près. Je traversai deux ruisseaux rapides; les eaux de l'un, le Rio-

Negro, étaient d'une teinte très-noire. Je passai ensuite Mielho-Verde, corps-de-garde ou registre, situé près d'un torrent du même nom, jadis très-renommé pour les diamans. La troupe de soldats qui occupe ce poste est toujours sur le qui vive; elle va au-devant des voyageurs, les suit, les examine. Le pays est d'une extrême âpreté, dénué de végétation, couvert de tous côtés de masses de rochers de grès, enchâssant des galets de quartz (conglomérats quartzeux). Je suivis pendant deux milles le Corvinho-de-San-Francisco qui coule dans la ravine, au pied de la montagne sur laquelle est situé Tejuco. L'aspect de cette ville est à peu près le même que celui de Villa-Rica. En y arrivant, je descendis à la meilleure auberge; il y avait des chambres propres, et l'on n'y était pas mal.

(Dimanche, 17 septembre.) J'étais parti de Rio-Janeiro depuis un mois, durant lequel j'avais presque continuellement voyagé à cheval, car le temps de mon séjour à Villa-Rica avait été employé principalement à faire des courses dans les environs.

CHAPITRE II.

L'AUTEUR va voir l'exploitation de diamans de la rivière de Jigitonhonha. — Description générale de l'exploitation. — Mode de lavage. — Retour à Tejuco. — Visite du trésor. — Excursion à Rio-Pardo. — Remarques diverses.

LES fatigues de mon voyage m'avaient beaucoup incommodé : de sorte que je désirais me reposer une semaine à Tejuco, avant d'aller aux mines de diamans; mais, apprenant que j'étais attendu depuis deux à trois jours, j'envoyai un de mes soldats chez M. Fernando de Camara, le gouverneur, pour lui annoncer mon arrivée, et lui exposer qu'une indisposition m'empêchait d'aller moi-même lui rendre mes devoirs. M. de Camara vint aussitôt me trouver avec quelques uns de ses amis, me dit combien il était content de me voir à Tejuco, et resta au moins trois heures avec moi. Je lui remis mes lettres de recommandation officielles et particulières, mes passe-ports et autres papiers, qu'il parcourut avec beaucoup de satisfaction,

en disant à l'ouvidor et aux personnes qui l'avaient accompagné, que je jouissais de priviléges égaux aux leurs, ayant la permission du gouvernement de voir tout ce que je désirerais, et ajoutant qu'ils avaient ordre de tout me montrer. Il me dit ensuite qu'attendant mon arrivée, il avait différé un voyage à Mandanga, la plus grande exploitation de diamans, située à trente milles sur la rivière de Jigitonhonha, où travaillent mille nègres, et en certaines occasions deux mille. Il désirait que je visse cette exploitation avec toutes ses machines en mouvement: ce qui ne devait pas durer long-temps, parce que les pluies abondantes, tombées récemment, avaient tellement gonflé la rivière, qu'il était impossible de travailler davantage. Il m'invita donc très-obligeamment à venir le lendemain déjeuner chez lui, où tout serait prêt pour notre départ.

Le 18, je me levai de bonne heure; quoique je me trouvasse si faible que je pouvais à peine me mouvoir, il me fut néanmoins impossible de résister à l'occasion favorable qui s'offrait de satisfaire la curiosité que j'avais eue, depuis si long-temps, de visiter les mines de diamans: en effet, je faisais cette excursion avec

l'officier chargé en chef de leur administration, et qui était autorisé à me donner les renseignemens les plus détaillés. Un beau cheval m'attendait à ma porte; je me rendis chez le gouverneur qui me présenta à sa femme, à ses filles et au reste de sa famille. Plusieurs officiers de l'administration des diamans arrivèrent à cheval pour nous accompagner. Leur présence est nécessaire dans ces occasions.

Nous sommes partis à neuf heures, et nous avons traversé le ravin arrosé par le Rio-San-Francisco, petit ruisseau qui sépare Tejuco des montagnes situées en face. La route était rude et inégale; nous descendions et gravissions continuellement des montagnes d'une étendue considérable; elles étaient de grès dont les couches alternaient avec des couches de schiste micacé, et offraient une quantité prodigieuse de masses grossières composées de grès et de galets quartzeux, qui formaient une espèce de pouddingue peu compacte et très-friable. Le pays était presque entièrement dénué de bois. On n'apercevait qu'un petit nombre de buissons chétifs; on ne voyait pas une tête de bétail: cependant quelques endroits pourraient nourrir de nombreux troupeaux de moutons.

Nous avons fait halte à moitié chemin, puis nous avons descendu, pendant un mille, une montagne très-escarpée, et nous sommes entrés dans un ravin où nous avons passé sur un pont de bois le Jigitonhonha, rivière plus large que le Derwent à Derby. Nous en avons suivi les bords qui paraissent plus fertiles que le reste du pays : ils offrent une bonne terre végétale couverte d'arbrisseaux. Une lieue plus loin, nous sommes arrivés à Mandanga, endroit fameux par ses mines. Les maisons, au nombre d'une centaine, y sont isolées, et généralement de forme circulaire, avec des toits pointus en chaume; elles ressemblent aux huttes des Africains, excepté qu'elles sont bien plus grandes. Les murs sont formés de pieux fichés perpendiculairement en terre, entrelassés de branchages d'arbres, et crépis avec de l'argile en dedans et en dehors. Les maisons des officiers sont bâties des mêmes matériaux, mais d'une forme plus commode, et en dedans enduites de blanc. Près de quelques maisons il y avait des jardins enclos : ce qui animait la perspective, et donnait un air d'aisance à ces habitations simples et grossières.

Je restai à Mandanga cinq jours, que je pas-

sai à examiner les différentes parties de l'exploitation, dont je vais essayer de donner une description générale.

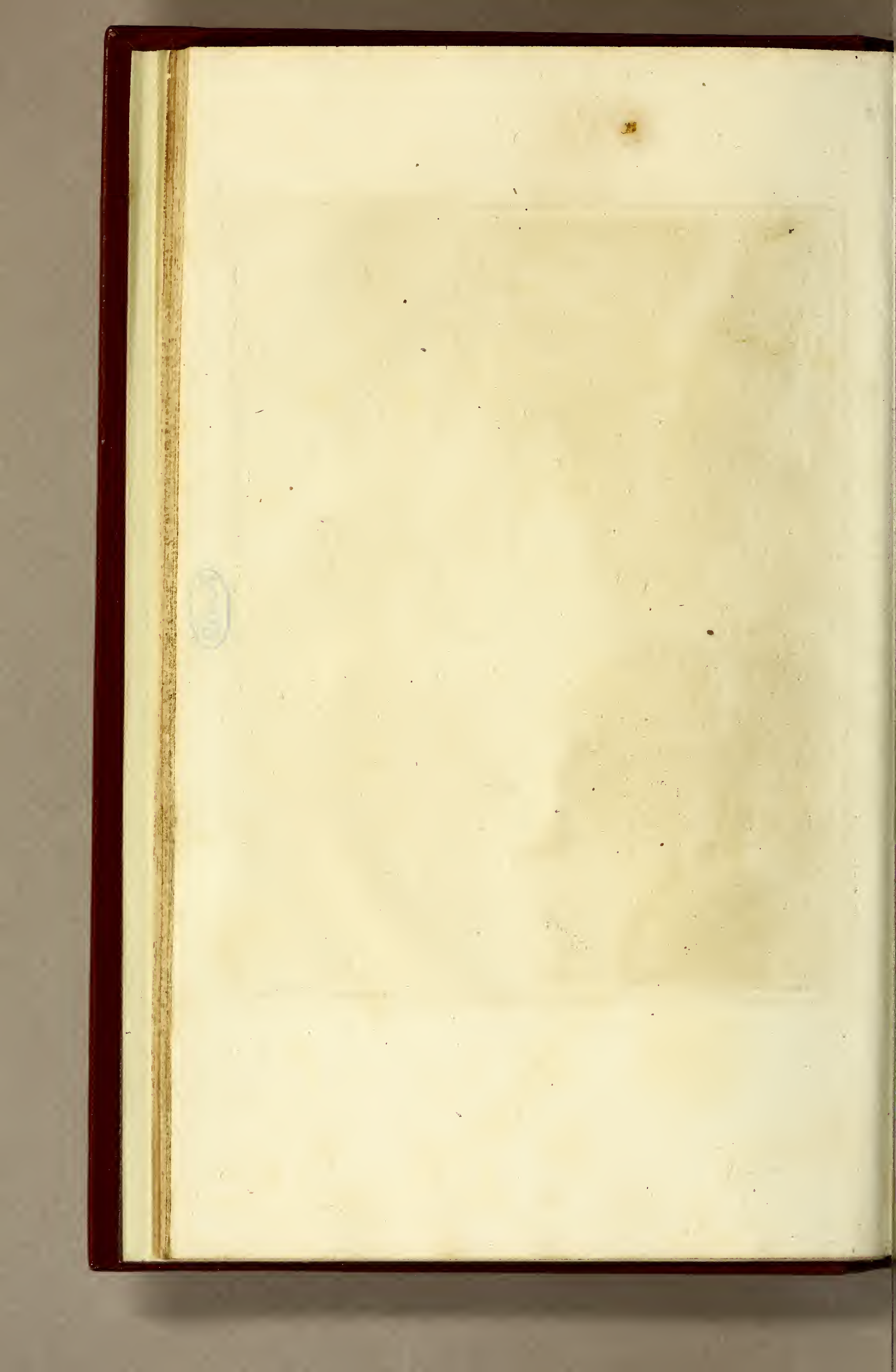
Le Jigitonhonha, formé de la réunion de plusieurs ruisseaux dont je parlerai plus bas, a en général la largeur de la Tamise à Windsor (1), et une profondeur de trois à neuf pieds. La partie que l'on exploite actuellement, est un coude dont on éloigne les eaux, en les conduisant dans un canal creusé, à travers la langue de terre, autour de laquelle elles tournent; elles sont arrêtées au-dessous du point où commence le canal, par un barrage composé de plusieurs milliers de sacs de sable. Cet ouvrage est immense; il faut le travail réuni de tous les nègres pour l'achever, parce que la rivière étant large et peu profonde, et par conséquent sujette à déborder, il est nécessaire que le barrage soit assez fort pour résister à la pression de l'eau, dans le cas où elle s'élèverait à quatre ou cinq pieds.

On met à sec la partie la plus profonde de la rivière, par le moyen de grands caissons ou

(1) A peu près trois fois celle de la Seine au Pont-des-Arts.



Maniere dont [illegible]



pompes à chaîne, mises en mouvement par une roue à eau. On enlève la boue, et l'on porte le cascalhao à un lieu commode pour le lavage. Il n'y a pas encore long-temps que les nègres portaient le cascalhao dans des gamelles sur leurs têtes; mais M. Camara a établi deux plans inclinés, longs chacun de trois cents pieds, sur lesquels une grande roue à eau, divisée en deux parties, fait marcher des caissons portés sur des roues (1). Les augets de cette roue sont construits de manière que le mouvement de rotation peut être changé à volonté, en faisant passer le courant de l'eau d'un côté à l'autre. Cette roue, par le moyen d'une corde faite de peaux non tannées, met en mouvement deux caissons, dont l'un descend vide sur un plan incliné, tandis que l'autre, chargé de cascalhao, est amené au sommet de l'autre plan, où il tombe dans un berceau, s'y décharge, et descend à son tour. A Canjeca, exploitation très-importante autrefois, située un

(1) Dans l'*Art du Mineur*, ces caissons à roues sont désignés par le nom de chiens (*hunde*, en allemand). La machine entière porte le nom de *hunds-lauf*; elle est en usage dans les mines de Freyberg. *E.*

mille plus haut de l'autre côté de la rivière, il y a, pour enlever le cascalhao, trois machines à cylindre, semblables à celles dont on se sert dans les mines du Derbyshire, ainsi que des chemins de fer sur les terrains inégaux. Cette machine est la première et la seule, un peu considérable, que j'aie vue dans le district du Diamant. Il paraît que beaucoup d'obstacles s'opposent à leur admission. Quand on a besoin de bois de charpente d'une grande dimension, il faut le faire venir de cent milles de distance, et il en coûte des frais énormes : peu de personnes ont les connaissances nécessaires pour exécuter les machines, et les ouvriers n'aiment pas à en construire, craignant que cela ne tienne à un plan général de les substituer au travail des mains.

La couche de cascalhao est composée des mêmes substances que celle du district de l'Or. En beaucoup d'endroits, sur le bord des rivières, il y a de grandes masses de cailloux roulés, agglutinés par de l'oxide de fer qui enveloppe quelquefois l'or et les diamans. On travaille à se procurer, dans la saison sèche, autant de cascalhao qu'il en faudra pour occuper tous les bras dans la saison des pluies.





Négres occupés à laver les Diamants, à Mandanga, au Brésil.

Quand le cascalhao a été apporté du lit de la rivière d'où on l'a tiré, il est mis en tas de quinze à seize tonneaux chacun.

On fait venir l'eau d'une certaine distance, et on la distribue dans les differentes parties de l'exploitation, par le moyen d'aquéducs ingénieux, construits avec beaucoup d'habileté. Voici comme on procède au lavage des diamans à Mandanga. On élève un hangar de forme oblongue, ayant cent à cent vingt pieds de long et quarante-cinq pieds de large; il consiste en pieux verticaux qui supportent un toit couvert de longues herbes. On fait passer au milieu du hangar un courant d'eau par une rigole couverte de fortes planches, sur lesquelles on place du cascalhao, de l'épaisseur de deux à trois pieds. A côté et au-dessous de la rigole, un plancher de douze à quinze pieds de long, fixé sur de l'argile, s'étend dans toute la longueur du hangar, et a depuis la rigole une pente d'un pouce par pied. Ce plancher est partagé, dans sa longueur, par des planches posées de champ en vingt compartimens de trois pieds de largeur chacun. La partie supérieure de ces compartimens, auxquels on donne ici le nom de caisses, communique avec la rigole,

et est disposée de manière que l'eau y est introduite entre deux planches parallèles entre elles et à l'horizon, et distantes l'une de l'autre d'un intervalle d'environ un pouce. L'eau tombe, par cette ouverture, d'environ six pouces de hauteur dans le compartiment; on peut la diriger dans telle partie que ce soit, ou l'arrêter à volonté par le moyen d'un peu de glaise. Par exemple, on n'a quelquefois besoin d'eau que de tel coin de l'ouverture; alors on bouche le reste. S'il faut que l'eau vienne du centre, on bouche les extrémités; enfin on applique la glaise, suivant les circonstances. Un petit conduit creusé à l'extrémité inférieure du compartiment, sert à l'écoulement de l'eau. Au-dessus du tas de cascalhao sont placées, à distances égales, des siéges élevés pour les officiers inspecteurs (1). Lorsque ceux-ci sont assis, les nègres (2) entrent dans les compartimens; chacun est pourvu d'un râteau, d'une forme particulière et à manche court, avec le-

(1) Ces siéges n'ont ni bras ni dossiers, afin que la vigilance des inspecteurs ne soit pas prise en défaut.

(2) Les nègres employés à ces travaux appartiennent à des particuliers qui les louent à raison de trois

quel il fait tomber dans le compartiment cinquante à quatre-vingt livres de cascalhao, puis il y introduit de l'eau; alors il agite et remue continuellement le cascalhao, en le ramenant sans cesse vers le haut du compartiment. Cette opération dure environ un quart d'heure, après lequel l'eau qui tombe dans le conduit inférieur, commence à s'éclaircir. Toutes les particules terreuses ayant été enlevées, le gravier qui reste est poussé vers l'extrémité supérieure du compartiment; et quand l'eau est entièrement claire, on jette d'abord les plus gros cailloux, puis les moins gros, et l'on examine le reste avec beaucoup d'attention pour découvrir les diamans (1). Le nègre qui en a trouvé un se redresse, frappe des mains, les ouvre en tenant la pierre entre l'index et le pouce; un inspecteur la reçoit et la dépose dans une ga-

vengtens d'or, ou quatre-vingts centimes par jour. Le gouvernement les nourrit. Chaque officier de l'établissement jouit du privilége d'avoir un certain nombre de nègres employés.

(1) Les nègres ont les yeux constamment fixés sur le cascalhao, depuis le commencement du lavage, et trouvent fréquemment des diamans avant cette opération.

melle à moitié pleine d'eau, et suspendue au milieu du hangar. On place dans ce vaisseau tous les diamans trouvés dans le courant de la journée. Le soir on emporte la gamelle, et on la délivre à l'officier principal qui, après avoir pesé les pierres, les inscrit en détail sur un registre tenu à cet effet.

Quand un nègre a le bonheur de trouver un diamant qui pèse un octavo ou 17 $\frac{1}{2}$ carats, on lui met sur la tête une guirlande de fleurs, et on le mène en procession à l'administrateur qui lui rend la liberté, et donne une indemnité à son maître. Le nègre est aussi habillé de neuf, et obtient la permission de travailler pour son compte. Le nègre qui trouve une pierre de huit à dix carats, reçoit deux chemises neuves, un habillement neuf complet, un chapeau et un beau couteau. On accorde des primes proportionnées pour les petits diamans de peu de valeur. Pendant mon séjour à Tejuco, on trouva une pierre de 16 $\frac{1}{2}$ carats. J'éprouvais une satisfaction réelle en voyant le vif désir manifesté par les officiers, que la pierre fût assez pesante pour que le nègre recouvrât la liberté. Ils parurent tous prendre part à son chagrin, quand l'épreuve de la

pesée eut fait connaître qu'il s'en manquait d'un carat.

On prend beaucoup de précautions pour empêcher les nègres de soustraire les diamans. Quoiqu'ils travaillent dans une position courbée, et qu'ils ne puissent pas savoir si l'inspecteur les regarde, il leur est cependant aisé de ne pas ramasser ce qu'ils ont aperçu, et de le placer dans un coin du compartiment, afin de le prendre aux heures de repos. Pour prévenir cette manœuvre, on les déplace souvent pendant que l'opération s'exécute. A un ordre donné par les inspecteurs, ils changent entre eux de compartiment : de sorte qu'il ne peut pas exister de collusion. Si un nègre est soupçonné d'avoir avalé un diamant, on l'enferme dans un lieu sûr, jusqu'à ce que le fait puisse être constaté. Jadis, quand un nègre détournait un diamant, sa personne était confisquée au profit de l'état ; mais, comme il était trop rigoureux que le propriétaire souffrît de la faute de son domestique, la peine a été commuée dans celle de l'emprisonnement et d'un châtiment personnel ; peine beaucoup plus légère que celle qui serait encourue par le pro-

priétaire, ou par tout autre blanc, pour une offense de ce genre.

Il n'y a point de règlement particulier pour l'habillement des nègres; ils mettent, pour travailler, les vêtemens qui conviennent le mieux à leur genre d'occupation; ils ont généralement une veste et un caleçon, et ne sont pas nus, comme l'ont avancé quelques écrivains. Ils travaillent depuis l'instant qui précède le lever du soleil, jusqu'à son coucher. On leur donne une demi-heure de relâche pour déjeuner, et deux heures à midi. Pendant le lavage, ils changent de posture aussi souvent qu'ils le veulent: ce qui est nécessaire, parce que leur travail exige qu'ils placent leurs pieds sur les bords du compartiment, et qu'ils se baissent beaucoup. Cette posture est surtout nuisible aux jeunes nègres qui n'ont pas pris toute leur croissance; elle les rend cagneux. Quatre ou cinq fois dans la journée, ils se reposent tous, et on leur distribue du tabac qu'ils aiment passionnément.

Les nègres sont répartis en troupes ou escouades de travail, composées chacune de deux cents individus, et placées sous la direc-

tion d'un administrateur et d'officiers inférieurs ; chaque escouade a son aumônier et son chirurgien. Quoique le gouverneur actuel ait un peu amélioré la nourriture des nègres, en leur faisant donner chaque jour de la viande fraîche, ce qui n'avait pas lieu sous ses prédécesseurs, je suis néanmoins fâché de dire qu'ils sont mal et mesquinement nourris, et en général traités beaucoup plus sévèrement que ceux des autres établissemens que j'ai eu occasion de voir. Les propriétaires sont cependant tous jaloux d'avoir leurs nègres employés à ce service, sans doute par un motif qui sera expliqué plus bas.

Les officiers sont bien payés, et vivent avec une recherche à laquelle un étranger est bien éloigné de s'attendre dans un lieu si écarté. Nos tables étaient tous les jours chargées d'une profusion de mets excellens, servis dans de belle faïence anglaise; tout le reste de leur ménage correspond à cette partie essentielle. Ils se montrèrent toujours fort empressés à m'aider dans l'examen de l'exploitation, et me donnèrent de bonne grâce tous les renseignemens que je leur demandai.

Les terrains plats, des deux côtés de la ri-

vière, sont également riches dans toute leur étendue : ce qui met les officiers à même de calculer la valeur éventuelle d'un lieu non exploité, en la comparant avec le produit de ce qu'a fourni l'exploitation de la partie voisine. On laisse en réserve ces lieux connus, et on fait des essais sur ceux dont on n'est pas aussi sûr. J'ai souvent entendu dire par l'intendant, en parlant d'une portion de terrain non fouillé le long de la rivière : « Ce terrain me fournira « dix mille carats de diamans, quand je viendrai à l'exploiter à son tour, ou d'après un ordre soudain du gouvernement qui demandera un approvisionnement pressé et extraordinaire. »

Les substances qui accompagnent les diamans, et que l'on regarde comme de bons indices de leur présence, sont un minerai de fer brillant et pisiforme, un minéral schisteux siliceux ressemblant à la pierre lydique, d'une cassure compacte (1), de l'oxide de fer noir en grande quantité, des morceaux roulés de quartz bleu, du cristal de roche jaunâtre, et toutes sortes de matières entièrement diffé-

(1) Kiesel-schiffer de Werner?

rentes de celles que l'on sait être contenues dans les montagnes voisines. Les diamans ne sont point particuliers aux lits des rivières ou aux ravins profonds ; on en a trouvé dans des cavités et dans des ruisseaux sur le sommet des plus hautes montagnes.

Les officiers auxquels je demandai des informations sur la matrice du diamant, dont je ne pouvais découvrir aucunes traces, me dirent que l'on trouvait souvent des diamans cimentés dans des pouddingues, et accompagnés de grains d'or, mais qu'ils brisaient toujours cette matrice, parce qu'ils ne pouvaient enregistrer les diamans pour le trésor, ni les peser, avec des corps étrangers qui leur seraient adhérens. Ils me donnèrent un échantillon de ce pouddingue qui paraissait de formation très-récente ; il avait pour ciment une substance ferrugineuse qui enveloppait plusieurs grains d'or; ils me donnèrent aussi plusieurs livres de cascalhao non encore lavé.

Le Jigitonhonha et les divers ruisseaux de ce district, qui sont exploités depuis plusieurs années, ont produit des quantités considérables de diamans regardés comme de la plus belle qualité. Leur dimension diffère : il y en a de

si petits, qu'il en faut quatre ou cinq pour faire le poids d'un grain, par conséquent seize ou vingt pour un carat. On ne trouve guère, dans l'année, que deux à trois pierres du poids de dix-sept à vingt carats; et, en deux ans, on n'en rencontre pas dans tous les lavages une seule de trente carats. Les cinq jours que je passai à Mandanga ne furent pas très-heureux; on ne trouva en tout que quarante carats : le plus gros diamant n'en pesait que quatre, et avait une légère teinte verte.

D'après les masses énormes de rebuts ou de cascalhao lavé, entassées de tous côtés près de la rivière, on peut calculer que les mines de diamans sont exploitées depuis plus de quarante ans. Il doit naturellement arriver une époque à laquelle elles seront épuisées; mais il y a dans le voisinage, particulièrement dans le Cerro-de-Santo-Antonio, et dans le pays habité aujourd'hui par les Indiens, des terrains qui fourniront probablement une abondance égale de diamans.

Après avoir séjourné cinq jours à Mandanga, nous avons visité Montero, autre exploitation de diamans, située deux milles plus haut sur la même rivière, et, deux lieues plus loin,

Carapata, mine d'or. Le cascalhao y est tiré d'une partie de la rivière profonde de huit pieds, qui forme un remous au-dessous d'une pointe saillante. On me montra un tas de cascalhao, que l'on estimait à 10,000 livres sterlings, (240,000 fr.). Quatre cents nègres ont été employés, pendant trois mois, à enlever cette masse de son gisement; son lavage occupera peut-être cent nègres pendant trois mois : de sorte que la dépense des deux opérations se montera à environ 1500 liv. sterl. (36,000 fr.) Nous sommes arrivés à Carapata, à huit heures du matin. Six nègres furent employés, pendant quatre heures, à laver deux auges contenant ensemble à peu près un tonneau de cascalhao. Lorsque l'eau sortit claire, et que les gros cailloux eurent été jetés, je vis l'oxide noir de fer, qui était très-abondant, bordé de grains d'or, particularité nouvelle et très-intéressante pour un étranger. L'or fut enlevé à trois ou quatre reprises différentes; et, le lavage achevé, il fut séché au feu et pesé; il se montait à près de vingt onces, poids de Troyes (1). Cette mine est regardée comme

(1) Le poids de Troyes diffère du poids ordinaire

très-riche, et des occasions semblables ne se présentent pas fréquemment. Tous les environs sont stériles; ils offrent les mêmes traits caractéristiques que les pays dont j'ai déjà parlé. On pourrait, par la culture, les rendre tous également féconds; mais, comme les escouades de nègres et leurs officiers changent continuellement, il ne se forme pas d'établissement régulier et permanent.

Ce lieu tire vraisemblablement son nom d'un insecte très-désagréable qui infeste les broussailles du voisinage. Il ressemble à la tique du mouton; il s'attache, sans qu'on s'en aperçoive, aux parties du corps auxquelles il peut arriver, enfonce sa tête sous la peau, et suce le sang jusqu'à ce que son corps soit devenu de la grosseur d'un haricot : si on le retire par force, il laisse un trou fort désagréable, et souvent difficile à cicatriser. Le meilleur moyen de se débarrasser de cet animal est de le faire périr avec du landanum ou de l'huile,

d'Angleterre. Une livre, poids de Troyes, équivaut à cinq hectogrammes et une légère fraction, tandis que la livre ordinaire n'est que quatre hectogrammes et demi. *E.*

et de le laisser jusqu'à ce qu'il meure; alors il tombe de lui-même.

Le 23, dans l'après-midi, nous sommes retournés à Tejuco, par une autre route plus montueuse que celle que nous avions suivie en venant. Après avoir traversé un ravin profond, jadis très-riche en diamans, nous avons gravi une montagne haute de plus d'un mille, et nous avons traversé plusieurs ruisseaux qui, à ce que l'on m'apprit, avaient donné plusieurs beaux diamans. Ces lieux, et en général les meilleurs du district, avaient été en la possession des fraudeurs qui les avaient découverts. Je remarquai, durant notre voyage, que lorsque notre troupe apercevait, à quelque distance de la route, un voyageur ou un nègre, on dépêchait aussitôt un soldat pour l'amener à l'officier, qui lui faisait subir un interrogatoire.

Nous arrivâmes dans la soirée à Tejuco, où je désirais passer huit jours pour réparer mes forces. M. de Camara fit porter mon bagage chez lui; ses invitations pour que j'y logeasse, étaient trop pressantes pour que je pusse y résister. Il eut la bonté de me donner sa bibliothèque pour appartement; elle était nombreuse.

et choisie, et consistait principalement en ouvrages anglais sur les sciences. A côté est un beau jardin de près de trois acres, presque tout planté en herbe; c'était jadis un lavage : sa superficie n'offrait, par conséquent, que des cailloux et des rebuts. Le propriétaire actuel l'a aplani, y a fait apporter un peu de terre, et y a semé une espèce de graminée qu'il coupe pour ses mulets. Nous étions au commencement de la saison des fruits. Les pêches, dont les arbres étaient surchargés, approchaient de leur maturité; l'asperge et les autres plantes potagères étaient très-bonnes. Le climat me parut doux et agréable. Au lever du soleil, le thermomètre était généralement à 62° (13°); et, à midi, dans un appartement un peu exposé au soleil, il montait à 74° (18°).

Tejuco étant situé dans un district stérile qui ne produit rien pour la nourriture de ses habitans, dont le nombre s'élève à six mille, tire ses provisions de fermes éloignées de plusieurs lieues. Le pain y était alors extrêmement cher. Le maïs, dont on le fait, coûtait de 5 schellings $\frac{1}{2}$ à 6 schellings (6 fr. 60 à 7 fr. 20) le boisseau. Le bœuf était mauvais, à cause de la saison de la sécheresse; le co-

chon et la volaille abondaient. Je ne me souviens pas d'avoir vu ailleurs autant de pauvres, surtout parmi les femmes. Cent cinquante de ces malheureux venaient, toutes les semaines, recevoir de la farine que le gouverneur leur donnait. Ils sont absolument sans occupation, puisqu'il n'y a ni agriculture, ni manufactures pour leur en procurer; mais ces deux grands moyens de nourrir le peuple pourraient être introduits dans ce lieu, si les habitans étaient doués de l'activité nécessaire. La terre produirait, sans beaucoup de peine, des récoltes excellentes, pourvu que l'on établît des clôtures quelconques. C'est à la vérité une entreprise accompagnée de quelques difficultés, mais elle n'est pas si prodigieuse qu'elle fasse perdre tout espoir de l'exécuter. Pour les manufactures on a le coton de Minas-Novas, éloigné d'ici de soixante à cent milles; il passe par Tejuco pour aller à Rio-Janeiro.

Cependant, malgré la paresse de ses habitans, Tejuco peut être appelé un lieu florissant, à cause de la circulation produite par l'exploitation des mines de diamans. Les sommes payées annuellement par le gouvernement pour le loyer des nègres, le salaire des

officiers, et différens objets, tels que le nitre et le fer, se montent au moins à 35,000 livres sterlings (840 mille fr.) : ce qui, ajouté aux dépenses des habitans de la ville et du voisinage, occasione un grand commerce. Les boutiques sont remplies de marchandises de manufactures anglaises, ainsi que de jambons, de fromage, de beurre, de porter et autres denrées de mon pays. Des mulets, qui en sont chargés, arrivent souvent de Bahia et de Rio-Janeiro. Les marchands se plaignent de ce que les tissus de coton sont de mauvaise qualité, et perdent leurs couleurs quand on les lave. Quelques-uns des principaux habitans se récriaient contre l'introduction des objets de luxe venant de l'étranger, et désiraient que leur commerce avec l'Angleterre leur fournît les moyens d'exploiter leurs mines de fer qui leur donneraient de quoi se défendre.

Tejuco est, par sa position sur le penchant d'une montagne, bâtie très-irrégulièrement. Les rues sont inégales ; mais les maisons sont en général bien construites et en bon état, par comparaison avec celles des autres villes de l'intérieur. Le nom de cette ville qui, en portugais, signifie un lieu fangeux, dérive d'en-

droits situés dans son voisinage, et si boueux que l'on ne peut y passer que lorsqu'ils sont couverts de grandes pièces de bois.

Grâces aux soins affectueux de M. de Camara et de sa famille, ma santé se rétablit un peu ; je fus en état de faire tous les jours des courses à cheval, de voir tout ce qu'il fut possible de visiter, et de prendre des renseignemens nombreux : mon hôte et ses amis me rendirent, à cet égard, tous les services imaginables. Les soirées se passaient très-agréablement en société. Dans ces réunions les hommes jouent au whist, et les dames prennent du thé, s'amusent à de petits jeux, ou causent des événemens du jour. Je n'ai vu nulle part, dans le Brésil, une société mieux choisie et plus agréable; on peut dire que c'est la cour du district des Mines. Les manières y sont aisées, ouvertes et polies; il y règne un ton excellent et un enjouement aimable, que le maître de la maison, sa compagne et ses filles contribuent à entretenir. Tout le monde était habillé à l'anglaise, et les vêtemens étaient tous de tissus de nos manufactures. La plupart des hommes étaient décorés d'un ordre ; mais tout leur éclat pâlissait devant celui des dames.

Je fus invité à aller visiter le trésor qui ne peut être vu que lorsqu'une réunion d'officiers est convoquée, parce qu'il est gardé dans des coffres à trois clefs, confiées à autant d'officiers, dont la présence est indispensable pour les ouvrir. On me montra les diamans saisis sur le tropero à Concepçao; ils étaient, en général, plus beaux que ceux des mines exploitées par le gouvernement. Il y en avait un de vingt carats, parfaitement cristallisé, et de forme octaèdre. On me fit voir ensuite huit cents carats de diamans, trouvés dans le cours ordinaire des lavages. La plupart étaient très-petits, et n'excédaient pas cinq carats. J'en vis un parfaitement rond, et plusieurs colorés. On me dit que ceux qui étaient entourés d'une croûte verdâtre avaient la plus belle eau, étant taillés.

On dépose ici, tous les mois, les diamans que l'on reçoit des différentes mines du district. Ils sont pesés soigneusement; on en sépare quelques-uns que l'on met à part. On peut évaluer le montant de ce qui arrive tous les ans au trésor, à vingt ou vingt-cinq milles carats, que l'on envoie à Rio-Janeiro, sous une escorte de cavalerie.

Les diamans sont mis dans des sacs de soie noire, et déposés dans de jolies caisses à tiroir; le tout est renfermé dans des coffres forts, cerclés en fer.

On me montra ensuite l'or; il était en grandes barres, pesant chacune de cinq à dix livres : j'estimai le poids du tout à cent cinquante liv. Il avait été trouvé dans le district du Cerro-do-Frio, et était réservé pour acquitter une partie des dépenses de l'administration à Tejuco.

Quelques jours après, nous avons fait une excursion à Rio-Pardo, autre mine de diamans, éloignée de vingt milles. Après avoir parcouru le tiers de cette distance, dans un pays couvert d'une espèce d'herbe très-maigre, nous avons passé devant plusieurs belles chutes d'eau, et franchi une chaîne de montagnes. Le pays, à mesure que nous avancions, paraissait beaucoup meilleur, quoiqu'il fût toujours aride; on n'y apercevait que quelques pauvres arbres tortus, qui augmentaient en quelque sorte son aspect lugubre.

Nous avons traversé Chapata, petit village très-sale, jadis fameux, ainsi que les ruisseaux et les ravines des environs, par ses lavages de

diamans; puis nous sommes entrés dans un bon terrain argileux, et nous avons trouvé une étendue considérable de sol tourbeux, bien arrosée par des ruisseaux qui jaillissaient de tous côtés. Le pays était ouvert; le grand nombre de rochers de pouddingue, tendre et disposé en couches de formes irrégulières, peu élevés et épars, lui donnaient un aspect romantique. Ce terrain convient parfaitement pour le pâturage, surtout dans la saison où l'herbe est abondante; mais on me dit que le bétail que l'on y mettait pour pâturer, était fréquemment volé par les nègres fugitifs, qui ne subsistent que de brigandage et de contrebande, et qu'il y croissait plusieurs plantes vénéneuses, extrêmement nuisibles aux bêtes qui les mangeaient.

Nous sommes arrivés vers onze heures aux bureaux de l'administration, et, quatre milles plus loin, nous avons trouvé l'exploitation de diamans, à laquelle travaillait une escouade complète de nègres. Le Rio-Pardo est un méchant ruisseau bourbeux qui se jette dans le Rio-Velho. Il est encaissé, en quelques endroits, entre des rochers quartzeux en talus, à travers lesquels il coule avec impétuosité; dans

d'autres, il a un cours sinueux, et forme des remous que l'on appelle caldrones, à cause de leur ressemblance avec la cavité d'un chaudron. Le lit de la rivière, quoique borné, a une couche de cascalhao d'épaisseur inégale, qui, aprés que l'on a détourné les eaux, est extrait et lavé comme au Jigitonhonha. Les caldrones ou creux, qui étaient auparavant des remous, et qui sont aujourd'hui en partie remplis de cascalhao, contiennent fréquemment des diamans. Un de ces trous, creusés par quatre hommes en quatre jours, donna cent quatre-vingts carats de diamans.

Quoique le Rio-Pardo soit bourbeux et peu considérable, il a produit autant de pierres très-belles, que toute autre rivière du district. On y trouve toujours les diamans verts-bleuâtres, jadis si estimés des Hollandais. Les pierres de ce ruisseau sont encore aujourd'hui regardées comme les plus précieuses du Brésil. Les substances qui accompagnent le diamant y diffèrent un peu de celles des lavages de Mandanga. Il n'y a point ici de minerai de fer pisiforme, mais on y trouve beaucoup de cailloux de ce schiste siliceux qui fait passage

à la pierre lydique : ils diffèrent extrêmement pour la forme et la grosseur, et sont entremêlés de petites parcelles d'oxide de fer noir. La matière terreuse y est aussi bien plus fine qu'à Mandanga. On me dit que le terrain non exploité suffirait pour occuper cent nègres pendant vingt ans.

Le Rio-Pardo coule une lieue à l'ouest de Capelho-Velho, chapelle située sur une montagne, dont le pied est baigné par le Cargo-de-Capelho-Velho, torrent exploité pendant quelques années, qui donna des diamans très-gros et de l'éclat le plus brillant. Les ruisseaux à l'est de cette chaîne de montagnes, se jettent dans le Jigitonhonha; ceux de l'ouest vont tomber dans le Rio-Velho qui porte ses eaux au Rio-San-Francisco. Je n'avais pas de moyens de déterminer l'élévation de ces montagnes, mais on les regarde comme étant, sans contredit, les plus hautes du Brésil. L'air, dans cette région élevée, est pur et même vif. Le matin et le soir, le thermomètre était à 62° (13.3); et, à midi, à 70° (16.8). Dans toutes les parties que j'ai visitées, le sol me parut convenable pour toute espèce de production; si

l'on y faisait de bons enclos, et si on le cultivait avec soin, ce canton ne tarderait pas à devenir le grenier du district (1).

En retournant à Tejuco, on me montra des arbres de la hauteur et de la forme d'un pommier sauvage, avec des branches très-tortues. On me dit que c'étaient des liéges. Je coupai des morceaux d'écorce d'un pouce d'épaisseur, qui étaient très-élastiques : c'était bien réellement du liége. Il me semble qu'il serait intéressant d'essayer si ces arbres, plantés et soignés comme il conviendrait, ne donneraient pas du liége aussi bon que celui que l'on tire des bords de la Méditerranée.

Après m'être reposé quelques jours, j'accompagnai l'intendant à Carolina, petite exploitation de diamans, et je revins dans la journée. Il y a quelques années, on y trouvait beaucoup de belles pierres, mais à pré-

(1) La température moyenne de ce plateau paraît être de 15° R., ou 18° $\frac{7}{10}$ centigr. : ce qui indiquerait une hauteur de huit à neuf cents toises au-dessus du niveau de la mer. La température moyenne de Popayan, qui est à neuf cent onze toises d'élévation, est de 18° $\frac{1}{2}$ centigr. ; celle de Loxa, qui est à mille soixante-treize toises, n'est que de 17° centigr. *E.*

sent on n'y emploie que peu de monde. Le mode de lavage y est absolument le même qu'à Mandanga.

On me fit voir, à Tejuco, d'assez bon seigle; il n'était pas si pesant que celui du Norfolk de la meilleure qualité; ici on connaît peu ce grain. Quand l'intendant peut en avoir, il en donne à manger à ses mulets. En examinant cet échantillon de seigle, je ne pus m'empêcher de réfléchir qu'un pays si mal cultivé, qui en produisait de pareil, en donnera de bien plus beau, quand on le soignera convenablement.

L'intendant, qui aime beaucoup la bière, me témoigna le désir de voir du seigle converti en drèche, pour faire cette boisson. Après des sollicitations réitérées, je consentis à tenter l'expérience. On fit d'abord tremper le seigle, le temps nécessaire, puis je le mis sur un plancher froid, et je le traitai suivant la manière usitée dans les brasseries anglaises; quand il eut suffisamment germé, je le fis sécher à un feu lent; ensuite, l'ayant nettoyé de sa pellicule par le frottement, je le broyai et je l'arrosai d'eau. L'infusion produisit un moût passable; mais il me sembla que la matière sucrée y manquait. Je suppléai à ce défaut en y

mêlant une petite quantité de sucre. Je fis alors bouillir la liqueur jusqu'à ce qu'elle eût acquis la consistance convenable; je remplaçai le houblon par une substance d'une amertume agréable, puis j'essayai de favoriser la fermentation avec du levain préparé quelques jours auparavant. Quand l'opération fut terminée, on versa la liqueur dans de petits tonneaux qui furent bouchés. Cette bière pourrait bien ne pas être bonne, à cause de la manière trop expéditive dont elle a été faite, mais au moins on sait comment il faut s'y prendre : ce qui était le but principal de l'expérience. Je pensai qu'il ne serait pas impossible de faire de la bière ou de la drèche ; il faudrait creuser sous terre des endroits convenables, afin d'avoir un degré de froid modéré qui est nécessaire pour obtenir la drèche et pour les opérations subséquentes. Le sucre est si abondant ici, que l'on peut ajouter à la drèche autant de matière sucrée qu'il en faut pour suppléer à ce qui lui en manque. Il est donc très-probable que l'on pourrait y préparer une boisson très-agréable, qui exempterait les habitans de ces districts éloignés de la nécessité de tirer de Portugal de mauvais vins, et qui les préserverait des perni-

cieux effets produits par l'usage de la détestable eau-de-vie distillée dans le voisinage.

Plusieurs parties de ce beau pays abondent en oranges, en ananas, en pêches, en goyaves, et en toutes sortes de fruits indigènes, tant doux qu'acides, notamment le jaboticubi, qui est plein de substance mucilagineuse ; cependant on n'a encore rien essayé pour extraire du vin d'aucun d'eux. Le gingembre et le poivre y croissent spontanément, et probablement l'on y cultiverait plusieurs épices avec succès.

L'herbe pour le bétail était aussi chère à Tejuco qu'à Rio-Janeiro ; ce que l'on en a pour dix-huit pences (1 fr. 80 c.) ne suffirait pas pour la nourriture journalière d'un mulet. L'intendant et le capitaine de la cavalerie avaient chacun deux acres de terre, où ils cultivaient une espèce d'herbe appelée engordo dos cavalhos (engrais des chevaux); elle a six à huit pieds de haut, une tige épaisse et succulente, avec de longues feuilles laméolées et une grosse racine fibreuse. Elle convient aux sols pierreux où il y a peu de terre végétale ; elle croissait même au milieu des galets lavés trois ans auparavant ; elle était alors en graine : j'en emportai. Depuis mon retour en Angleterre, j'en ai en-

voyé une partie à la Société d'Agriculture, et j'ai distribué le reste à différentes personnes qui essayeront de la cultiver. C'est une plante assez peu délicate; car elle croît dans des lieux si froids, que les bananiers et les cafiers y sont souvent endommagés.

L'intendant, qui a du goût pour l'économie rurale, et surtout sa femme, désiraient beaucoup faire eux-mêmes leur beurre et leur fromage; ils m'invitèrent donc à leur enseigner les procédés suivis en Angleterre dans ces deux opérations. Le lait était si rare, qu'on eut beaucoup de peine à s'en procurer six pots; cependant on obtint d'excellent beurre, et ensuite on fit quelques fromages qui, j'ai lieu de le supposer, seront bons. Madame de Camara s'intéressa vivement à l'essai: elle exécuta elle-même une partie des opérations, avec l'aide de ses filles, invita plusieurs de ses amies à venir voir combien le procédé était peu difficile, et leur en distribua le résultat (1); rare exemple

(1) Les dames désiraient surtout que le fromage eût la belle couleur de celui que l'on apporte d'Angleterre; je ne fus pas embarrassé pour teindre le lait, puisque l'arbre qui donne le rocou croît spontanément dans le voisinage.

d'activité et debonne volonté. Je suis fermement convaincu que si les Brésiliennes étaient mieux élevées, surtout pour ce qui concerne l'économie domestique, et habituées à voir tout ce qui est relatif au ménage conduit avec ordre et régularité, elles deviendraient bien plus utiles à la société qu'elles ne le sont aujourd'hui. En effet, j'ai constamment observé chez elles cette curiosité louable, et ce désir d'instruction que l'on peut appeler le premier pas vers le perfectionnement; mais que peut-on attendre de femmes mal élevées, nourries, dès leur enfance, avec des négresses, dans de méchantes maisons, à peine assez fermées pour être à l'abri de la pluie ou du soleil, et dénuées de toute espèce d'agrément et de commodité?

CHAPITRE III.

Détails sur les districts de Minas-Novas et de Paracatu. — Gros diamant trouvé dans la rivière d'Abaïté.

Mon intention était d'aller jusqu'à Minas-Novas, puis de là, à l'ouest, à Paracatu, et de revenir par Abaïté, lieu où l'on trouve beaucoup de gros diamans, mais de qualité inférieure. Mon indisposition m'empêcha d'exécuter ce projet; j'étais attaqué d'une sciatique violente, accompagnée d'une grande faiblesse dans le côté droit: ce qui m'obligea à retourner au plus vite à Rio-Janeiro. Pendant mon séjour à Tejuco, pour y recouvrer les forces nécessaires à l'exécution de ce dessein, je m'occupai à recueillir des renseignemens des officiers de l'administration et de différentes personnes très-intelligentes qui avaient résidé dans les districts que j'avais dû visiter.

Tocaya, le principal village de Minas-Novas, est à trente-quatre lieues dans le nord-est de Te-

juco. La route qui y mène est parallèle avec le cours du Jigitonhonha, éloigné de deux à cinq lieues à l'ouest (1). De nombreux ruisseaux coulent dans cette direction. Dans quelques-uns on trouve des topazes blanches, connues plus communément ici sous le nom de *minas-novas:* ce sont de jolis cailloux transparens, généralement roulés; quelquefois néanmoins on en rencontre de parfaitement cristallisés, de la forme d'une topaze jaune. On y trouve aussi des topazes bleues et des aigues-marines; les premières sont une variété singulière, ayant une partie bleue, et l'autre claire et diaphane. Cette contrée est aussi renommée pour produire le beau chryso-beril, très-estimé par les personnes d'un rang élevé au Brésil, et recherché par les joailliers de Rio-Janeiro. Ces gemmes se trouvent rarement cristallisées; elles se vendent brutes, un prix considérable, et sont plus appréciées en Amérique qu'en Angleterre, où il est vrai qu'elles sont peu connues: sans cela leur beauté et leur éclat, quand

(1) Il y a sur la route beaucoup de fermes où un voyageur peut passer la nuit, et qui appartiennent la plupart à des habitans de Tejuco, où l'on en vient vendre les productions.

elles sont polies, leur donneraient une plus grande vogue.

A l'ouest du Jigitonhonha, et vis-à-vis du village de Bon-Successo, est le Cerro-de-Santo-Antonio, lieu très-fameux pour les diamans : on dit que leur qualité est médiocre. Les habitans du district connaissent aussi d'autres cantons où les diamans abondent.

La campagne est très-fertile, et produit une grande variété de bois de marqueterie, beaucoup de fruits, et de la vanille exquise. Le pays, étant moins élevé que le Cerro-do-Frio, passe pour être bien plus chaud (1). Il convient parfaitement à la culture du sucre et du café. On y cultive principalement le coton, regardé comme égal, en blancheur et en finesse, à celui de Fernambouc; on le transporte, à dos de mulets, à Rio-Janeiro, commerce qui emploie constamment un grand nombre de ces animaux utiles : ils mettent trois mois, et quelquefois quatre, à aller à Rio-Janeiro, et autant à re-

(1) Les grands serpens sont assez communs dans les lieux bas et marécageux. On me montra, à Tejuco, la peau d'un de ces reptiles, que l'on disait être du genre du *boa constrictor;* elle avait vingt-quatre pieds de long, et vingt pouces de circonférence.

venir. Leur prix, dans ce district, est double de celui qu'ils ont à Saint-Paul. Ces voyages sont dispendieux et pénibles : il faut tous les jours acheter du maïs pour les mulets; et, malgré les soins que l'on en prend sur la route, il en meurt beaucoup; d'autres sont estropiés, et deviennent incapables de servir. Leur charge est partagée en deux, et suspendue, par des lanières de cuir vert, à un bât d'une structure particulière. Le poids moyen de chaque charge est de neuf arrobes, qui font près de trois cents livres, et les frais de transport sont, de Rio-Janeiro à Minas-Novas, de six à sept livres sterlings (144 à 168 francs), à Tejuco de cinq livres (120 francs), à Villa-Rica de trois livres (72 francs) par charge.

Le commerce de Rio-Janeiro avec Minas-Novas consiste principalement en nègres, fer, sel, tissus de laine, chapeaux, toiles de coton peintes, quincaillerie, armes, quelques objets de fantaisie, un peu de vin et d'huile, poisson salé et beurre. Peu d'objets de luxe pénètrent dans ces cantons reculés, dont les habitans ne recherchent guère que ce qui est absolument nécessaire.

Minas-Novas est soumis à la juridiction de

l'ouvidor de Villa-do-Principe. Ce magistrat y va une fois l'an pour terminer les différens, rendre la justice, et s'acquitter d'autres devoirs qui tiennent à son emploi.

A Tocaya, le Jigitonhonha se jette dans le Rio-Grande, fleuve considérable qui, se dirigeant à l'est, tombe dans la mer par les 16° 20′ de latitude australe, près de Porto-Seguro. Quelqu'un, que j'ai connu, entreprit de descendre ce fleuve de Tocaya à la mer : la rapidité du courant lui fit parcourir cet espace en six jours. A son retour, auquel il employa quinze jours, il observa plusieurs rivières tributaires de ce fleuve, et dont les communications sont inconnues, parce qu'elles viennent du pays habité par les Indiens. Ce fleuve, exempt de cataractes, pourra sans doute, par la suite, être fréquenté par des embarcations qui viendront de la mer; car on ne m'a pas dit que son embouchure fût embarrassée par des bancs qui la rendissent incommode pour la navigation. Le pays des environs est probablement bas et marécageux : ce qui peut-être est cause qu'on le connaît si peu.

On ne saurait trop recommander au gouvernement du Brésil de faire explorer ce fleuve :

cette opération pourrait s'exécuter à bien peu de frais, en deux mois, avec une grande pirogue; et, s'il était nécessaire, on pourrait établir une communication entre son embouchure et Tocaya. On conçoit aisément l'avantage qui résulterait, pour les habitans, de l'ouverture de la navigation. Leur coton, leur café, leur sucre, leur beau bois de marqueterie, et autres objets précieux, auraient un débouché plus prompt; de grandes plantations se formeraient; tout le territoire éprouverait des améliorations. Il est vrai que le commerce de ce district prendrait une autre route, et que le produit du péage du Paraïbuna éprouverait quelque diminution. Une considération aussi peu importante n'empêchera sûrement pas le gouvernement de prendre une mesure d'une si haute conséquence pour le Brésil, puisqu'il est manifeste qu'un des grands désavantages de ce vaste royaume est que toutes ses rivières, à l'exception du Rio-Grande-de-San-Pedro, ne sont pas employées au bien du commerce.

Le district de Minas-Novas est faiblement peuplé, proportionnellement à son étendue; mais le nombre des habitans y augmente sans cesse. Il ne paraît pas que l'exploitation des

mines soit ce qui y attire les colons, quoiqu'on y trouve, ainsi que je l'ai déjà observé, beaucoup de pierres précieuses qui ne se rencontrent pas ailleurs.

Quand les rivières sont profondes, il est difficile d'en retirer le cascalhao; on emploie, pour obvier à cet inconvénient, diverses méthodes peu efficaces. L'intérêt du propriétaire et de l'Etat demanderait que l'on construisît des radeaux, ou de grands canaux, et que l'on adoptât la machine dont les délesteurs se servent sur la Tamise; elle aiderait à enlever le cascalhao, fût-il à vingt pieds de profondeur, et quelque rapide que fût le courant. L'usage de cette machine serait très-utile, non-seulement dans ce district, mais encore dans tous les pays à mines. Si le gouvernement en faisait exécuter un modèle, et si les ferrures nécessaires, préparées à Rio-Janeiro, dans le cas où il le faudrait, étaient transportées dans les pays à mines, sans payer de droits, il en résulterait vraisemblablement un tel accroissement dans le produit de l'or, que l'augmentation proportionnelle du quint, au profit de l'Etat, le dédommagerait avec usure des dépenses que cette amélioration lui aurait occasionées.

Pacatu est le principal village ou le chef-lieu d'un district de même nom, situé à peu près à quatre-vingt-dix lieues dans le nord-ouest de Tejuco, et contigu à la capitainerie de Goyazes, dont il est séparé par une chaîne de hautes montagnes qui se prolongent au nord. Les nombreuses rivières qui prennent leur source dans la partie orientale de cette chaîne, et qui se jettent dans le Rio-San-Francisco, sont riches en or. On estime à deux mille âmes la population de ce village; elle ne doit pas tarder à s'accroître, parce que la renommée de la richesse de quelques découvertes récentes a engagé plusieurs familles à s'y établir : on y jouit de tous les avantages propres à un lieu situé dans un canton élevé, sain, et au milieu d'une contrée fertile. Il a de fréquentes communications avec Sabara et Villa-Rica, où l'on essaie et contrôle l'or qu'on y trouve; il est gouverné par un capitaine mor, subordonné au gouverneur de Villa-Rica, à qui sont renvoyées toutes les affaires d'une certaine conséquence. Au sud est le riche distacamento, ou arrondissement du Rio-Plata, rivière qui donne de beaux diamans, et qui a été visitée par beaucoup d'aventuriers. Quand ils sont découverts et saisis, ils sont

traités comme des contrebandiers. On y entretient un poste nombreux de soldats, afin d'empêcher que les pierres précieuses ne soient cherchées clandestinement.

A quelques lieues, au nord du Rio-Plata, est l'Abaïté, petit ruisseau fameux pour avoir produit le plus gros diamant que possède la couronne. Il fut trouvé, il y a douze ans; je vais rapporter les circonstances de cette découverte, telles qu'on me les a racontées à Tejuco. Trois hommes, convaincus de crimes capitaux, furent bannis dans l'intérieur, et reçurent défense, sous peine de prison perpétuelle, d'approcher d'aucune ville capitale, ou de rester dans les lieux habités. Relégués, par cette sentence rigoureuse, dans les parties les moins fréquentées du pays, ils entreprirent de découvrir de nouvelles mines, ou de nouvelles productions, espérant que tôt ou tard ils trouveraient quelque chose d'un grand prix, qui leur vaudrait l'abrogation de leur sentence. Ils rôdèrent dans cette contrée, et firent des recherches dans ses rivières, pendant plus de six ans, sans cesse exposés au double danger de tomber dans les mains des antropophages, ou d'être surpris par les soldats du gouvernement.

A la fin, le hasard les conduisit à l'Abaïté, dont la longue sécheresse avait mis une partie du lit à sec. Tandis qu'ils cherchaient et lavaient de l'or, ils trouvèrent un diamant qui pesait près d'une once. Transportés de joie d'une découverte si inespérée, à la réalité de laquelle ils eurent d'abord de la peine à ajouter foi, ils hésitaient entre la crainte des lois rigoureuses, portées contre les chercheurs de diamans, et l'espoir de recouvrer leur liberté. Ils consultèrent un ecclésiastique qui leur conseilla de se remettre à la clémence du gouvernement, et les accompagna à Villa-Rica, où il leur obtint accès auprès du gouverneur. Ils se jetèrent à ses pieds, lui présentèrent le diamant, sur lequel reposaient toutes leurs espérances, et lui racontèrent leurs aventures. Le gouverneur, surpris de la grosseur du diamant, pouvait à peine en croire le témoignage de ses sens; il appela les officiers de l'administration, pour qu'ils décidassent si cette pierre était réellement un diamant, ceux-ci mirent la chose hors de doute. Se trouvant ainsi en possession, par l'événement le plus imprévu et le plus étrange, du plus gros diamant trouvé en Amérique, le gouverneur jugea à propos, pour

récompenser les trois malfaiteurs de le lui avoir apporté, de suspendre l'effet de la sentence prononcée contre eux. Le diamant fut envoyé à Rio-Janeiro, d'où une frégate le transporta à Lisbonne, avec l'ecclésiastique chargé de faire les représentations relatives aux malheureux qui l'avaient découvert. Le souverain confirma le pardon accordé provisoirement aux criminels, et donna de l'avancement à l'ecclésiastique.

Le gouverneur avait cependant envoyé un détachement pour garder la rivière. Bientôt elle fut exploitée, sous la direction de l'intendant du Cerro-do-Frio, qui y fit passer un administrateur et deux cents nègres; ensuite l'exploitation en eut lieu, à diverses époques, avec un succès variable. On y a quelquefois trouvé de gros diamans, mais de qualité médiocre; les travaux en sont aujourd'hui abandonnés par le gouvernement. Elle occupe des troupes d'aventuriers; il y a, dans le voisinage, plusieurs emplacemens intéressans peu explorés jusqu'à ce moment.

A quelques milles de cette rivière, est un puissant filon de galène, dans une roche calcaire. J'en ai vu des morceaux du poids de

vingt livres ; on dit qu'elle est si abondante, que l'on en tirerait telle quantité que l'on voudrait. On m'en fit voir des échantillons couverts de carbonate de plomb; elle ressemble à l'oxide de plomb des potiers. On dit qu'elle n'est que très-peu argentifère. Personne n'a encore entrepris de l'exploiter, parce que la difficulté et la dépense qu'entraînerait le transport du métal à Rio-Janeiro, excéderaient le prix auquel on pourrait le vendre dans cette ville. Il pourra être utile à Villa-Rica; mais la quantité dont on y en a besoin est à présent si peu considérable, qu'elle mérite à peine l'attention. Quand les environs de l'Abaïté seront plus peuplés, et que la valeur de ce métal utile sera mieux connue, cette mine deviendra probablement une source de richesses ; car le minerai de plomb est rare au Brésil, et je n'ai pas entendu dire que l'on en trouvât dans une autre partie de ce royaume.

Le Rio-San-Francisco est un fleuve considérable ; on dit qu'il est très-poissonneux (1) :

(1) Si le sel était à meilleur marché, ces poissons, bien préparés, deviendraient un objet de commerce, surtout pendant le carême.

ce qui prouve assez qu'il n'abonde pas en lavages d'or. On élève sur ses bords, et dans le pays à l'est, beaucoup de bétail qui se vend dans toutes les villes de la capitainerie, et dont on envoie des troupeaux nombreux à Rio-Janeiro, éloigné de plus de six-cents milles. C'est la source d'un grand commerce, origine de la fortune de quelques familles qui se sont adonnées principalement à l'éducation des bestiaux. On se plaint partout du manque de sel; le bétail en a besoin, et ne prospère pas s'il en est privé.

Ce district est trop éloigné de la mer, pour que ses productions puissent devenir l'objet d'un commerce considérable. On transporte aisément l'or et l'argent; mais le plomb et d'autres marchandises d'un gros volume et d'une valeur médiocre ne paieraient pas les frais du charriage. Aussi ne cultive-t-on pas dans ce district le coton, le café et le sucre pour l'exportation; il s'y en consomme très-peu, parce qu'il est peu peuplé, et que les habitans sont pauvres. Ils se nourrissent de maïs, de haricots bouillis et d'un peu de lard. Le commerce que l'on fait avec Rio-Janeiro ressemble beaucoup à celui de Minas-Novas, et

consiste principalement en fer, toiles de coton, armes, quincaillerie et quelques minces objets de luxe. Les personnes de tous les rangs recherchent les nègres et quelques tissus de laine; on n'envoie à Villa-Rica que de la poudre d'or et des cuirs.

Dans ce district et dans d'autres parties de ces immenses territoires, notamment dans l'ouest, il y a de vastes espaces de terrains *volute* (vagues), ou qui ne sont occupés par aucune personne munie d'une concession du gouvernement. En adressant sa demande dans la forme voulue, on en obtient des portions d'une étendue considerable; d'autres parties excellentes sont possédées par des gens paresseux, qui n'ont ni la faculté ni la volonté d'en tirer un parti avantageux. On peut acheter ces terrains à très-bon marché; ils sont certainement préférables aux terrains non encore occupés : parce qu'on y trouve au moins quelques établissemens commencés, et qu'ils peuvent, en conséquence, être plus aisément cultivés d'une manière convenable. Tout, dans cette contrée, est fait pour attirer un cultivateur actif et expérimenté : la terre y est grasse et fertile; il y a, dans tous les genres,

beaucoup à découvrir; toutes les denrées nécessaires à la vie, et la plupart de celles que l'on peut appeler de luxe, y croissent presque spontanément; et l'activité y serait libéralement récompensée par la main bienfaisante de la nature, et stimulée sans cesse par l'espérance de réveiller, par le bon exemple, une race d'hommes dégénérés. La différence de religion ne serait pas un obstacle à vaincre, parce que personne n'éprouverait de trouble pour sa croyance, pourvu qu'il évitât de donner du scandale, et qu'il eût pour la conscience de son prochain les mêmes ménagemens auxquels il s'attendrait pour la sienne.

CHAPITRE IV.

Observations sur Tejuco et le Cerro-do-Frio.

J'ai essayé, dans ce qui précède, d'offrir au lecteur une relation de ce qui m'a semblé digne de remarque dans le district du Diamant, et j'ai raconté les choses, suivant l'ordre dans lequel elles se sont présentées à mes observations. Je m'étais réservé de faire une description générale, à l'époque où un séjour prolongé m'aurait mis en état de l'entreprendre. Cette méthode m'exposera à quelques répétitions, dont l'excuse sera la nature des circonstances qui accompagnèrent mon voyage à Tejuco, et les excursions continuelles qui prirent tout mon temps, depuis mon arrivée jusqu'au moment où je tombai malade : ce qui ne me laissa pas le loisir nécessaire de coordonner mes observations avec un aperçu général du pays.

Le district du Cerro-do-Frio consiste en montagnes âpres, qui se dirigent du nord au

sud, et que l'on regarde comme les plus hautes du Brésil. Ce que l'on appelle le terrain du Diamant a une étendue de seize lieues, du nord au sud, et de huit de l'est à l'ouest. Il fut découvert par des mineurs entreprenans de Villa-do-Principe, quelques années après la fondation de cette ville. Ces aventuriers trouvèrent, en marchant au nord, un pays ouvert, et arrosé par plusieurs petits ruisseaux dans lesquels ils cherchèrent de l'or. Ne les trouvant pas assez riches, après s'y être arrêtés quelque temps, ils s'avancèrent au-delà des lieux nommés aujourd'hui San-Gonzalez et Melho-Verde, et arrivèrent à des torrens qui sortent du pied de la montagne où est situé Tejuco. Il y avait des lavages d'or établis dans ces ruisseaux, que l'on regardait comme appartenans au district de Villa-do-Principe. On était loin de s'imaginer qu'ils continssent des diamans; quoique l'on dise aujourd'hui que l'on en ramassa quelques-uns qui furent présentés au gouverneur de Villa-do-Principe, comme des cailloux brillans, très-curieux, et qu'il s'en servit comme de jetons, en jouant aux cartes. Peu de temps après, il parvint de ces pierres jusqu'à Lisbonne; elles furent remises,

comme de jolis cailloux, au ministre hollandais, pour qu'il les envoyât dans son pays, qui était alors le principal marché de l'Europe pour les pierreries. Les lapidaires, auxquels on présenta ces cailloux pour les examiner, déclarèrent que c'étaient des très-beaux diamans. Il en fut aussitôt donné avis au consul de Hollande, qui ne manqua pas de mettre l'occasion à profit; car il prit si bien ses mesures, qu'en communiquant au gouvernement portugais l'avis qu'il venait de recevoir, il passa avec lui un contrat pour les pierreries. Le gouvernement s'occupa ensuite de s'approprier le monopole des diamans, et fit du Cerro-do-Frio un district séparé, soumis à des lois et à des règlemens particuliers.

On dit que la quantité de diamans, envoyée en Europe pendant les vingt premières années qui suivirent la découverte, est presque incroyable; on dit qu'elle excéda mille onces. Elle était si prodigieuse, qu'elle diminua la valeur générale de ces pierres; car, auparavant, il n'en venait que de l'Inde: on expédia même dans ce pays les diamans du Brésil, et ils y furent mieux vendus qu'en Europe.

Trompé par les menées d'hommes intri-

gans, le gouvernement afferma ce territoire d'une valeur inappréciable à une compagnie qui fut astreinte à ne travailler qu'avec un nombre limité de nègres, ou à payer, par jour, une certaine somme pour chaque nègre qu'elle emploîrait. Cet arrangement ouvrit la porte à toute espèce de fraude. La compagnie occupa un nombre de nègres double de celui qui avait été stipulé, et les agens du gouvernement se laissèrent corrompre pour fermer les yeux sur cette violation du traité. Les hommes qui jouissaient d'un certain crédit à la cour, reçurent des présens de la compagnie, dont les membres ne tardèrent pas à acquérir des richesses immenses, et gardèrent, en se soumettant à quelques règlemens nouveaux, la possession des mines de diamans jusqu'en 1772, que le gouvernement les prit pour son compte.

L'époque était favorable pour réformer les abus, et placer ce riche district sous un meilleur régime, mais l'on ne sut pas en profiter: les préjugés l'emportèrent sur la prudence. L'administration de ces mines fut confiée à des hommes qui n'entendaient rien aux véri-

tables avantages de l'exploitation, ou, ce qui est plus probable, dont l'autorité était tellement limitée, qu'ils ne pouvaient s'en occuper efficacement. Dès ce moment les affaires empirèrent, et le gouvernement fut, pour cet objet, grevé de dettes envers des étrangers qui avaient avancé des sommes considérables, à condition qu'ils auraient tous les diamans que les mines produiraient. Ces dettes ne sont pas encore payées; il y a aussi d'autres charges onéreuses, dont on ne pourra se débarrasser que par un changement total de système. Dans leur état actuel, les mines de diamans paraissent produire beaucoup plus qu'elles ne rapportent en effet. De 1801 à 1806 inclusivement, les dépenses ont été de 204,000 livres sterlings (4,836,000 francs), et le poids des diamans envoyés au trésor, a été de 115,675 carats. La valeur de l'or trouvé durant la même période, a été de 17,300 livres sterlings (416,300 francs): d'où il résulte que les diamans coûtent actuellement au gouvernement trente-trois schellings neuf pences (40 fr. 50 c.) le carat. On regarde ces années comme très-abondantes. Les mines de diamans ne ren-

dent pas, en général, au gouvernement plus de 20,000 carats par an (1).

Le gouvernement de Tejuco est entièrement dans les mains de l'intendant. Les principaux officiers civils et militaires sont un ouvidor ou fiscal, un capitaine de cavalerie et un capitaine mor. Plusieurs officiers sont attachés à l'administration des diamans, entr'autres : 1° l'intendant qui est juge et intendant général de la capitainerie de Minas-Geraes ; 2° le trésorier qui a 8000 cruzades d'appointement, et dont la place est à-peu-près ce que l'on appelle une bague au doigt ; 3° l'administrateur général dont le salaire est de 6000 cruzades ; le teneur de livres en a 4000, et trois commis ou garde-clefs en ont de 800 à 1000 chacun. Les fonctions de ces officiers sont relatives au trésor ou aux affaires générales de l'administration ; ils résident tous à Tejuco, et y composent la première classe des habitans. L'exploitation des mines est confiée à huit ou dix administrateurs inférieurs. Chacun a sous ses ordres, comme je l'ai déjà dit, une escouade de deux cents nègres, ainsi que

(1) Indépendamment de cette somme, on en fraude une grande quantité.

plusieurs inspecteurs et officiers subalternes qui ont de 200 à 400 cruzades d'appointemens. Le privilége d'employer aux travaux des mines, de préférence aux particuliers, un certain nombre de nègres qui leur appartiennent, est commun à chaque officier, dans une proportion relative à son grade. Les officiers supérieurs peuvent faire travailler cinquante de leurs nègres, et même un plus grand nombre; les subalternes ont la permission d'en avoir deux à trois pour leur compte : cette pratique est très-mauvaise, comme je le prouverai plus bas.

L'emploi d'intendant est de la plus haute confiance. Il est le magistrat suprême; son devoir est de rendre la justice, et de veiller à ce que les lois particulières au district soient ponctuellement exécutées. Il est président né de l'assemblée, ou junte, et la convoque quand il lui convient; il dispose de la force militaire du district, fait ouvrir ou fermer les routes, et y pose des gardes pour examiner les voyageurs, et arrêter les personnes suspectes. Il a aussi le privilége de donner ou de refuser les permissions d'entrer et de s'établir dans le district. Quiconque y vient, quel que soit son rang ou sa fortune, est supposé avoir le consentement

exprès de l'intendant; néanmoins on s'en dispense quelquefois comme d'une chose de forme. Il nomme des officiers, appose sa signature à tout ce qui en comporte une, reçoit tous les rapports, et agit en conséquence. C'est à lui seul qu'est confié le trésor, pour payer les appointemens des officiers, les gages des nègres, les mémoires des marchands, et toute dépense accidentelle, relative à l'administration. Il met du papier-monnaie en circulation, et le retire quand il le juge à propos. Il n'est responsable qu'au gouvernement seul, et peut enfin être regardé comme revêtu d'un emploi auquel est attaché un pouvoir absolu.

Indépendamment de ces fonctions importantes, l'intendant actuel a pris la direction et le maniement de tout ce qui concerne l'exploitation des mines. Ses prédécesseurs laissaient ce soin à l'administrateur général. La supériorité des talens et l'étendue des connaissances de M. de Camara, le mettent à même de bien faire tout ce dont il s'est chargé. Il a étudié, pendant plusieurs années, la minéralogie, sous le célèbre Werner qui le regardait comme un de ses disciples les plus instruits; il a ensuite voyagé en Hongrie et dans la partie de

l'Allemagne la plus intéressante, sous le rapport des mines ; enfin il a parcouru l'Angleterre et l'Ecosse, et y a résidé deux ans (1).

L'administrateur général, à qui appartiennent la direction et le maniement de l'exploitation, doit être également expérimenté dans l'art des mines et dans la mécanique, notamment dans l'hydraulique. Il doit posséder une instruction générale, jointe à des connaissances pratiques très-étendues relativement aux localités du district, afin d'être en état de calculer la valeur réelle de chaque point, et de diriger les ouvrages en conséquence. Il doit avoir un esprit fécond en ressources, et prêt à surmonter les obstacles qui peuvent survenir, afin que le travail des nègres ne soit pas employé en vain; il doit aussi leur rendre leur besogne plus facile par l'introduction de machines, et porter une attention particulière à ce qu'ils soient bien traités, puisque c'est d'eux, en grande partie, que dépend le succès de ses opérations, et par conséquent sa réputation.

(1) M. de Camara a aussi voyagé en Norwège, et a donné une bonne Notice géologique sur ce royaume; il est venu à Paris, où son caractère aimable et son mérite l'ont fait avantageusement connaître. *E.*

L'humanité et la saine politique devraient également fixer sur ce dernier point l'attention des officiers supérieurs de l'administration. Il est naturel de supposer que des nègres menés durement, mal nourris et mal vêtus, n'auront que de l'indifférence pour les intérêts de ceux qui les emploient, et peut-être s'obstineront à ne pas trouver de diamans, tandis que s'ils sont traités avec douceur et bonté, ce qui n'est pas incompatible avec une vigilance toujours active, ils s'efforceraient d'être agréables à leurs supérieurs, et mettraient plus d'assiduité et d'attention dans leurs recherches, afin d'être distingués et récompensés. On conçoit aisément que les nègres cachent rarement des diamans pour eux-mêmes; et néanmoins l'habitude a rendu les sensations de leurs propriétaires, à Tejuco, si délicates sur le soupçon d'encourager cette pratique illicite, que, si l'on prononce dans la conversation le mot de grimpero, ou fraudeur, ils frémissent d'horreur, et, avec des contorsions effrayantes, prennent la sainte Vierge à témoin de leur aversion décidée pour un crime contre lequel le gouvernement a prononcé les peines les plus sévères.

Etranger dans le pays, je pensais que ces

braves gens étaient réellement pénétrés des sentimens exprimés par leurs paroles et leurs gestes; et comme les personnes de tous les rangs semblaient craindre de parler de ce sujet, je m'imaginai d'abord que je ne verrais pas à Tejuco d'autres diamans que ceux du trésor: mais, après avoir fait un peu plus intimement connaissance avec cette ville, je m'aperçus que je n'étais qu'un novice. En effet, dans les visites que je fis aux personnes auxquelles j'avais été présenté, je trouvai que les diamans s'échangeaient contre toutes sortes d'objets, et qu'il en circulait beaucoup plus que de pièces de monnaie: on s'en servait même pour acheter les indulgences. Eût-on pu soupçonner le vendeur des bulles de Sa Sainteté de consentir à goûter du fruit défendu de Tejuco (1)?

Ayant l'honneur de demeurer dans la mai-

(1) Le privilége de vendre les indulgences et les dispenses dans cette capitainerie, s'achète ou à Rio-Janeiro, ou bien de l'évêque de Mariana, qui en retire un grand avantage. On en regarde la vente comme une entreprise excellente; elle produit un revenu considérable à celui qui en est aujourd'hui en possession, et qui a le talent de complaire le plus à ceux qui le paient le mieux.

son de l'intendant, les habitans de la ville me regardaient comme une personne attachée au gouvernement, et qui, par conséquent, ne devait pas être instruite du trafic secret qu'ils faisaient entre eux : aussi, toutes les fois qu'étant dans la société des officiers de l'administration, on proférait le mot de grimpero, je jugeai qu'il convenait de manifester un sentiment d'horreur égal au leur. Quand j'exprimais ma surprise de ce que quelqu'un pût se dégrader jusqu'à se rendre coupable du crime de frauder les diamans, il était de convention tacite qu'un blanc ne pouvait jamais se souiller d'une telle infamie. Ce fut un point bien vite arrangé; car je pensai qu'il valait mieux ne pas être en opposition avec l'opinion générale, et ne pas trop approfondir un sujet si délicat. Quelquefois même je trouvai qu'il était à propos de n'avoir pas l'air de faire attention aux choses sur lesquelles j'avais les yeux fixés.

Il y a à Tejuco neuf à dix principaux marchands qui sont fréquemment créanciers de l'administration et des officiers qui en font partie. Ces marchands reçoivent, surtout en échange de marchandises anglaises, presque tout l'argent qui passe par les mains des per-

sonnes employées aux mines. Les officiers sont payés une fois l'année; il arrive à cet effet, de Villa-Rica, une somme de trois cent mille cruzades, à laquelle il faut ajouter soixante mille à cent mille cruzades de plus, trouvées dans les mines d'or du district. La plus grande partie de cet argent, en arrivant chez les marchands, est employée aussitôt d'une manière contraire aux intérêts du gouvernement. Il est difficile d'imaginer une plus mauvaise politique, que celle d'accorder des appointemens aussi considérables dans un lieu qui offre tant de tentations.

On lavait, il y a quelques années, plusieurs mines d'or dans ce district; mais le bruit s'étant répandu que l'on y trouvait des diamans, il arriva aussitôt un ordre de les abandonner. Aujourd'hui, on a adopté des mesures plus équitables. Les propriétaires recommencent à les exploiter, sous la condition d'apporter au gouvernement les diamans qu'ils découvriront (1).

(1) Je vis un jour le propriétaire d'une de ces mines apporter à l'intendant deux méchans diamans d'une mauvaise couleur, qui ne pesaient pas plus de cinq grains; c'était, disait-il, tout ce que ses dix nègres

Il y a un ordre général d'exploiter toutes les mines d'or confisquées jadis. On doit espérer que cette mesure augmentera la quantité de l'or, et produira, de toute manière, un très-bon effet.

Puisqu'il paraît que le gouvernement est obligé de louer des nègres quand il peut s'en procurer, il serait à propos qu'il eût un magasin pour leur fournir ce qui leur est nécessaire, afin que l'argent qu'il leur paie pour leurs gages revînt dans la caisse de l'administration.

Tous les habitans de Tejuco cherchent à louer au gouvernement autant de nègres qu'ils peuvent, pour travailler aux mines de diamans. Les gages de ces nègres sont bien modiques,

avaient trouvé dans six semaines. L'intendant ayant observé, dans le courant de la conversation, que tous les fraudeurs étaient ou emprisonnés, ou bannis, cet homme prit aussitôt un air révolté à la mention de gens d'une espèce si vile, et se mit à leur prodiguer toutes les injures imaginables. Si par hasard je m'étais permis de demander comment il était possible que ses nègres n'eussent, en six semaines, trouvé que deux diamans de mauvaise couleur, quelles émotions n'eût pas manifestées cet homme d'une conscience si chatouilleuse !

en proportion des risques que court le propriétaire, par la mauvaise nourriture qu'on leur donne, le travail pénible dont on les charge, et la dureté du traitement qu'ils éprouvent; il faut donc qu'il y ait, pour courir ces risques, quelque motif de tentation caché, mais qui n'est pas moins manifestement connu. Beaucoup de personnes succombent ainsi à la tentation de demeurer à Tejuco, sous différens prétextes, mais sans autre but réel que de louer leurs nègres, et de vivre, dans le désœuvrement, sur les gages qu'on leur paie, ou sur ce qu'ils peuvent cacher. Tous les habitans s'engraissent donc, excepté ceux dont l'indigence est extrême, ou qui, par défaut d'économie, restent toujours pauvres. Il existe dans cette ville une classe nombreuse d'individus, de l'âge de sept ans à celui de vingt, qui n'ont aucun moyen visible de gagner leur subsistance, et qui ne seraient pas plus laborieux, quand même on établirait des manufactures; car, quoiqu'ils soient élevés avec les petits nègres, cependant, dès qu'il s'agit des mines, ils abandonneraient aussitôt leurs camarades. Ce qui éloigne encore plus les habitans de cette ville de l'habitude d'une industrie régulière,

c'est leur espérance continuelle de devenir soudainement riches par la découverte d'une mine. Ces idées décevantes, qu'ils inculquent dans l'esprit de leurs enfans, leur donnent une aversion invincible pour le travail, quoiqu'ils vivent tous misérablement, et souvent même des dons d'autrui. Leur éducation est très-bornée; ils sont en général étrangers aux sciences, et n'ont que des notions bien restreintes sur les objets d'une utilité réelle.

L'objet de mon voyage, dans ce district, étant d'examiner le véritable état des choses, et d'en faire, à mon retour, un rapport exact, et le gouvernement m'ayant, à cet effet, gratifié de priviléges qu'il n'avait accordé auparavant à personne, et qui me mirent à même de voir tout ce que je désirais, l'humanité exige que je fasse quelques observations sur le sort des malheureux qui, ayant succombé à la tentation de frauder des diamans, ont été pris sur le fait. A mon retour à Rio-Janeiro, je fis mention de ce sujet au ministre; mais il était alors très-occupé; l'état de ma santé exigeait que je quittasse le pays à l'instant, de sorte qu'il n'en fut plus question.

Les diamans sont tellement demandés, et si

faciles à cacher, qu'on les cherche et qu'on les emporte en contravention aux lois existantes. Les fraudeurs qui sont découverts sont punis de la confiscation de leurs biens, et de l'exil en Afrique, ou de la détention, quelquefois à vie, dans une prison affreuse. Cette dernière partie de la peine, qui fait exception aux lois criminelles du Brésil, en général assez douces, révolte l'humanité. Quand un malheureux a expié sa faute par la perte de ce qu'il possédait, on l'a sûrement assez puni, pour ne pas encore le priver de sa liberté, et lui faire endurer les souffrances d'une captivité éternelle. Loin de moi la pensée de défendre les infractions aux lois qui garantissent la propriété publique ou particulière. Je serai toujours, je l'espère, un des premiers à respecter les institutions des pays où je me trouverai, et le dernier à engager les autres à y manquer. Tout commerce illicite est aussi trompeur que dangereux, et ses avantages sont accompagnés d'une quote-part de maux qui les compensent. Je veux seulement essayer de montrer que les fraudeurs de diamans rendent service à l'Etat. Ne sont-ce pas des aventuriers qui, au péril de leur vie, et avec des peines infinies, ont, en cher-

chant des mines d'or, trouvé des mines de diamans? Aujourd'hui, quand un grimpero en découvre une, la chose ne reste pas long-temps secrète; les agens du gouvernement en prennent possession. Le grimpero quitte naturellement le lieu, et, s'il a eu le bonheur de rencontrer quelques diamans de prix, il cherche les meilleurs moyens d'en tirer parti. S'il a des fonds suffisans, il loue des mules, les charge de coton, de lard, et d'autres objets, et va à Rio-Janeiro, en observant les formalités requises. Arrivé dans cette ville, il s'adresse à quelqu'un connu pour mériter sa confiance, et vend son trésor secret. Délivré de toutes ses appréhensions, il fait des préparatifs pour son retour; il achète d'abord des nègres qui ont payé un droit à l'Etat en quittant la côte d'Angole, et qui en paieront un autre de mille reis par tête, en entrant dans le district des Mines. S'il les emploie aux travaux des mines, le gouvernement aura le cinquième de l'or; s'il cultive la terre, ce sera le dixième du produit. Le grimpero achète aussi, avant son départ de Rio-Janeiro, des marchandises étrangères qui ont payé quinze pour cent en débarquant, et qui acquittent un autre droit à leur entrée dans

le territoire des Mines. Il résulte donc évidemment de cet exposé, que le grimpero partage sa fortune avec l'Etat; mais ce n'est pas tout encore, les diamans sont envoyés hors du pays, qui reçoit en échange des choses d'une valeur réelle, et il reste une balance qui est considérablement en faveur du Brésil.

Ce commerce illicite a été immense; des présomptions très-fondées portent à avancer que, depuis la découverte des mines, il est parvenu en Europe, par cette voie, pour deux millions sterlings (quarante-huit millions de francs) de diamans, indépendamment de ceux dont les personnes qui avaient contracté ont rendu compte. Cela vient de la manière défectueuse dont l'administration est montée, et du défaut de règlemens convenables, abus qui subsistent depuis si long-temps, qu'il sera difficile d'y apporter remède. Supposons, pour un moment, un changement absolu de système: alors les deux mille nègres employés à l'exploitation appartiendraient à la couronne; le produit de deux années couvrirait la dépense de leur achat; le magasin de l'Etat fournirait à ces nègres tout ce qui leur est nécessaire; ils seraient traités avec toute la douceur possible.

Ne connaissant d'autres maîtres que leurs officiers, et formant une société, ils n'auraient qu'un intérêt commun à servir. Ce moyen ne détruirait peut-être pas entièrement la contrebande, mais il lui porterait une atteinte fatale, et la réduirait presque à rien. Ce changement de système tarirait la source des profits des marchands de Tejuco, et des personnes qui subsistent du loyer de leurs nègres; ils quitteraient cette ville pour aller dans un autre lieu plus avantageux à leurs intérêts. Le district serait ainsi débarrassé du fléau qui l'a infesté si long-temps, et le gouvernement retirerait le profit d'avoir les mines exploitées par ses propres nègres, qu'il serait difficile de séduire.

Ce changement de système contribuerait aussi à éloigner un autre mal : toutes les denrées dont l'administration a besoin sont achetées de fermiers qui demeurent à une distance plus ou moins grande de Tejuco. Cette coutume absurde donne lieu à beaucoup de communications inutiles. Il y a dans le voisinage des mines de diamans des milliers d'acres de terres excellentes qui conviennent à toute espèce de culture. On pourrait, puisqu'on en a le choix, en enclore une portion, et y faire travailler

dans certaines occasions, par exemple, à l'époque des moissons; l'on aurait à sa disposition tous les bras nécessaires; l'on obtiendrait tout ce que l'on est obligé de se procurer à prix d'argent; l'on engraisserait le bétail par le moyen de prairies artificielles, où l'on conduirait des canaux d'irrigation, et sa subsistance serait ainsi assurée pour la saison de la sécheresse. Des récoltes abondantes en tout genre de produits récompenseraient de ces essais; il ne tarderait pas à s'élever des greniers de réserve, où le grain se garderait sans se gâter; il en résulterait enfin l'avantage inappréciable de répandre dans le district les premiers principes de l'agriculture, et de préparer ainsi à l'Etat une ressource plus durable que les mines d'or ou de diamans, dans le cas où celles-ci s'épuiseraient, puisqu'alors il y resterait un peuple actif et industrieux. La nature semble avoir en effet placé ces riches trésors dans ces régions écartées, pour engager les hommes civilisés à s'y fixer.

J'ai déjà dit, et l'on conçoit, d'après ce qui précède, que, dans l'état actuel des choses, le gouvernement paie tous les diamans que l'on trouve, et n'en reçoit probablement que la

moitié. Il est donc évident que ceux qui entrent par une autre voie dans le commerce, peuvent être vendus au public à un prix plus bas que celui auquel reviennent les premiers; mais l'administration est si embarrassée, qu'elle ne peut diminuer ses dépenses, parce qu'elle est obligée de prendre chaque objet à crédit, et de louer presque tous les nègres qu'on lui offre. Ces maux ont jeté des racines trop profondes pour que même les talens de l'intendant actuel puissent les extirper. Si un tel homme eût été, il y a quarante ans, mis en place, avec la faculté d'agir sans contradiction, et de régir le district comme sa propriété particulière, d'après les principes établis précédemment, il l'eût rendu riche et florissant.

Tous les diamans trouvés dans ces mines appartenantes à la couronne, la famille royale choisit les pierres qui lui paraissent le plus mériter son attention : ce sont ordinairement celles dont le poids excède dix-sept carats. On les envoyait autrefois en Hollande, pour les tailler, parce que les Hollandais avaient, depuis la découverte des mines, passé un traité pour les diamans; mais depuis que la cour a quitté l'Europe pour résider à Rio-Janeiro, ce commerce

a passé en Angleterre, où les diamans arrivent et sont vendus par un traité particulier.

Aucun potentat n'a une collection de diamans égale à celle du prince régent, pour le nombre, la grosseur et la qualité de ces pierres. Je suis informé, de bonne part, que sa valeur excède trois millions sterlings (soixante-douze millions de francs).

Le dictrict de Tejuco communique directement avec Bahia. Quelques troupes de mulets vont continuellement d'un lieu à l'autre; ce voyage est plus long que celui de Tejuco à Rio-Janeiro, mais le pays est moins montueux. D'un autre côté on rencontre moins de ranchos, ou cabanes, et en deux endroits il faut emporter de l'eau fraîche pour la consommation de deux jours. Tejuco et Minas-Novas n'envoient à Bahia que des topazes, des améthystes et d'autres gemmes, et reçoivent en retour des marchandises anglaises manufacturées, notamment des chapeaux, des toiles de coton imprimées, des bas, des selles : tous ces objets ont été à meilleur marché à Bahia qu'en Angleterre. Les choses plus grossières viennent de Rio-Janeiro, parce que la distance est moins longue.

Je ne puis presque rien dire des rivières navigables. Les petits ruisseaux de ce district se réunissent pour former le Jigitonhonha. J'ai déjà observé qu'on pourrait descendre de cette rivière à la mer, sans aucun obstacle, en dix jours au plus. Quel avantage immense pour le pays, si l'on établissait un port à l'embouchure du fleuve qui reçoit le Jigitonhonha, et si l'on permettait aux bâtimens d'y prendre et d'y déposer leurs cargaisons! Les bateaux remonteraient ensuite en vingt jours jusque dans l'intérieur. Ce mode de transport ne serait-il pas infiniment préférable à celui d'établir des routes à travers des bois impraticables et des montagnes presque inaccessibles? On épargnerait par là des milliers de crusades dépensés tous les ans en achat et en entretien de mulets, et une foule d'hommes employés à conduire ces animaux se consacrerait au service de la marine. L'ouverture de cette communication procurerait aux districts de Minas-Novas et du Cerro-do-Frio l'avantage de doubler bientôt leur population, et les rives des rivières, aujourd'hui désertes et inutiles, s'embelliraient de toutes les plantes qu'un climat favorable peut leur faire produire.

Les quadrupèdes du Cerro-do-Frio sont les mêmes que ceux des autres parties du Brésil. Les mulets, qui sont les principales bêtes de somme, sont bien plus chers que dans les districts plus méridionaux; les chevaux y sont moins nombreux, mais à meilleur marché, parce que l'on n'en fait usage que pour les voyages de plaisir. Les bêtes à cornes y sont amenées de très-loin; les moutons n'y sont guère plus connus qu'ailleurs; les cochons et les chèvres y sont plus communs; les chiens n'y sont ni en grand nombre, ni de belle race. On y voit rarement des onces; les chevreuils y sont rares; le tapir s'y rencontre assez fréquemment.

Il y a quelques espèces d'oiseaux, mais peu nombreuses; les perdrix sont assez communes. Dans nos excursions aux différentes mines, nous en tuâmes plusieurs qui se trouvèrent excellentes. Quoique les oiseaux de basse-cour soient assez abondans, ils coûtent dix-huit pences à deux schellings (1 f. 80 c. à 2 f. 40 c.) la pièce.

Je ne vis qu'un serpent, encore n'était-il pas malfaisant; mais on me dit que le serpent à sonnettes et le jaracara, tous deux également venimeux, étaient communs dans ce district.

Les lézards sont très-fréquens, et l'on trouve le caïman, ou alligator, dans la plupart des rivières.

Les poissons sont très-rares dans tous les ruisseaux, à cause de la grande quantité de matières hétérogènes dont leurs eaux sont imprégnées par le lavage des métaux.

Ce district est en général exempt de mousquites, cet insecte incommode étant particulier aux lieux bas et marécageux; dans les lieux élevés et aérés sa morsure est suivie de résultats moins désagréables. On fait ici peu d'attention aux abeilles; elles y sont à peine connues. Si leur éducation était mieux entendue et suivie, leur nombre augmenterait, et l'on pourrait même exporter de la cire.

Je finirai mes observations sur ce district par quelques particularités relatives à sa capitale. Les familles que j'eus l'honneur de voir me parurent vivre dans une grande union; elles ont souvent des thés. Le grand éloignement d'un port de mer est cause qu'on n'a pas encore de forte-piano à Tejuco; sans cela, ces instrumens y seraient très-recherchés, car les dames y ont en général du goût pour la musique, et

jouent de la guitare avec beaucoup de talent et d'agrément. On aime passionnément la danse, et l'on semble prendre un plaisir vif aux contredanses anglaises. Les dames sortent peu, si ce n'est pour aller à l'église, où elles se font porter dans une chaise entourée de rideaux, surmontée d'un baldaquin, et suspendue à une perche portée par deux hommes. J'ai souvent pensé que la vie sédentaire des femmes était contraire à leur santé; depuis que l'on a introduit les selles anglaises, elles commencent à sortir à cheval pour prendre l'air.

Les bains chauds sont d'un usage fréquent, parce qu'on les regarde comme très-efficaces pour guérir les rhumes récens, incommodité à laquelle le climat rend les habitans très-sujets. Le soir, on propose toujours un bain aux voyageurs, comme un moyen de soulager les douleurs causées par les fatigues de la journée.

Ma santé continuant à être mauvaise, il fallut prendre congé de mes amis de Tejuco, et retourner au plutôt à Rio-Janeiro. On ne doit pas s'attendre à une relation détaillée de mon retour à la capitale, puisque je suivis, à quelques déviations près, la même route que

j'avais déjà faite. Je me bornerai donc à noter les choses dignes de quelque interêt, que je n'avais pas observées en allant à Tejuco.

M. de Camara me fit l'honneur de m'accompagner jusqu'à San-Gonzalez, et m'y montra une mine à quelque distance de l'exploitation, près de la rivière de même nom. Y étant resté un jour entier avec M. de Camara, j'eus le loisir de bien examiner ce lieu singulier. J'y trouvai, pour la première fois, des montagnes de sienite, d'une dureté incroyable: cette roche est composée d'amphibole et de feldspath. Il y a environ quarante ans, cette excavation, qui était d'une profondeur considérable, fut comblée par la chute d'une des parois qui manquait d'un appui convenable pour résister à la pression de la roche. Celle-ci, tombant en masses énormes, détruisit totalement les ouvrages existans; ils restèrent dans cet état jusqu'en 1807. Les bruits chimériques ayant en général plns de durée que ceux qui sont fondés sur la vérité, ce lieu avait la réputation d'être extrêmement riche en diamans, et l'impossibilité apparente de le débarrasser des débris qui l'obstruaient ajoutait beaucoup à l'idée avantageuse que l'on s'en formait. De

vieux habitans dirent qu'ils étaient employés aux travaux quand l'accident arriva, et que les diamans que l'on y avait trouvés l'emportaient en quantité, en grosseur et en beauté sur ceux que l'on recueillait ailleurs. Ces rapports parvinrent bientôt aux oreilles de M. de Camara, qui, moins d'un an après être entré en fonction, conçut le projet de débarrasser les ouvrages comblés. Une tentative aussi étonnante ne pouvait être conçue que par un homme doué d'autant de talens et d'un caractère aussi entreprenant. Il y plaça quatre cents nègres sous les ordres des meilleurs officiers de l'administration; on forma des plans inclinés, et l'on établit des jeux de poulies calculés pour enlever des poids énormes. Quelques masses de sienite étant trop grandes pour être soulevées entières, et trop dures pour qu'on pût les percer avec l'acier, on fut obligé d'inventer des moyens de les briser. On fit de grands feux, et lorsque les rochers furent bien échauffés, on y versa de l'eau contenue dans des tonneaux suspendus à de longues pièces de bois, arrangées en forme de grues. Après six mois d'un travail pénible et continuel, l'emplacement fut nettoyé; mais lorsque l'on y

cherchа les diamans, l'on n'en trouva pas un seul.

En continuant mon voyage, je revis toutes les personnes qui m'avaient accueilli précédemment. Près de Cocaes on trouve de belles améthystes et des cristaux entremêlés de titane. Je pris, au sortir de ce lieu, ma route plus à l'est, pour aller au village de Bromada, qui en est éloigné de cinq lieues. Une grande partie du chemin était couverte de riche minerai de fer. Je passai par le village de San-Joao, et j'entrai dans une belle vallée, arrosée par le petit ruisseau de Santo-Antonio; il est difficile de s'imaginer un lieu plus délicieux. Le terrain qui s'élève en pentes douces, paraît fertile et propre à toute espèce de culture, qui paierait amplement le fermier de ses peines. Indépendamment de cet avantage et de celui d'un beau climat, ce canton est dans certains endroits très-riche en or. A l'extrémité de cette vallée, je traversai le Rio-Santo-Antonio sur un bon pont de pierre, et j'entrai dans Barra, joli hameau. Plus loin, j'arrivai chez le capitaine José Alvarez, qui me reçut avec beaucoup de bonté. C'était le dimanche; il y avait chez lui plusieurs de ses voisins : le repas fut somp-

tueux; une conversation très-intéressante sur le mode d'exploiter les mines dans ce canton, remplit la soirée. Le lendemain, j'allai voir les mines d'or appartenantes au capitaine Alvarez. La principale était située près du sommet d'une montagne de schiste argileux, dont une portion semblait s'être séparée de l'autre en glissant, et laissait une falaise de vingt pieds de hauteur perpendiculaire. La face de cette falaise brillait de différentes couleurs, par l'effet des matières ferrugineuses plus ou moins oxidées. Les parties que l'on regardait comme les plus riches en or, ressemblaient à des cavités irrégulières, remplies par une substance assez semblable à des stalactites ferrugineuses en décomposition. Cette montagne a produit une grande quantité d'or, et continue encore à être très-riche; on peut avec vérité la qualifier d'aurifère; car, ayant dit aux nègres de m'apporter des échantillons de fer de chaque partie de la falaise, depuis les racines des herbes qui croissent à son sommet, jusqu'à sa base, je trouvai que tous contenaient de l'or. On se sert, en cet endroit, de pilons pour réduire les substances les plus dures, mais ils sont si mal construits qu'ils ne produisent

que peu d'effet. Le capitaine m'adressa les invitations les plus pressantes pour rester avec lui, et m'offrit même une étendue considérable de terrain ; mais je refusai tout. Je vis, après l'avoir quitté, une très-grande maison appartenante au capitaine mor Penha, mineur très-riche, qui a beaucoup de nègres et des terres considérables. Je fis ensuite cinq lieues dans un pays aurifère ; je traversai le village de Santa-Barbara, et j'arrivai à Catos-Altos, d'où j'allai à Villa-Rica.

On me combla encore de bontés et d'égards dans cette ville. Ma santé m'ayant forcé à m'y reposer quelques jours, j'examinai diverses substances que l'on avait eu l'attention de recueillir pour moi, mais je ne fus pas assez heureux pour y trouver quelque chose d'intéressant. Il y avait alors spectacle à Villa-Rica : j'y allai deux fois, bien content de ce que cet amusement, digne d'êtres raisonnables, avait remplacé les cruels combats de taureaux. Le théâtre et les décorations étaient jolis, et les acteurs passables; s'ils recevaient des encouragemens, le public serait sans doute plus satisfait. Ils ont toujours été dans la dépendance absolue du gouverneur ; ils sont si

gênés, qu'il faut qu'ils ne jouent que les pièces qu'il a la fantaisie de leur indiquer.

Je continuai mon voyage, et j'arrivai à Rio-Janeiro, vers le milieu de février 1810. J'étais dans un état d'épuisement total, dû à la fatigue et à une indisposition, qu'un exercice continuel et le manque de repos avaient accrue à un haut degré. J'informai le comte de Linharès de mon arrivée; et, quelques jours après, j'eus l'honneur de lui présenter un rapport qui contenait les particularités de mon voyage. Je fus ensuite présenté au prince-régent; son altesse royale me fit l'honneur de me témoigner son approbation du compte que j'avais rendu sur le pays où j'avais voyagé, et m'engagea à le publier. Elle eut aussi la bonté d'élever au grade d'officier, pour les récompenser de leur bonne conduite, les deux soldats qui m'avaient accompagné; et quand je lui exprimai ma reconnaissance pour cette marque de faveur, ce prince me répondit que c'était trop peu de chose pour y faire attention, et m'engagea à lui dire de quelle manière il pourrait me prouver sa satisfaction de mes services. Ma santé était alors si précaire que je ne pouvais songer à rester à Rio-Janeiro, où je sen-

tais qu'elle empirait journellement ; autrement, je ne doute nullement que le prince ne m'eût amplement dédommagé des fatigues que j'avais essuyées.

Comme on a supposé que les lecteurs seraient bien aises de comparer la description des mines de diamans du Brésil, donnée par M. Mawe, avec celle de quelque autre auteur, on insère ici un Mémoire qui se trouve dans le tome I des *Actes de la Société d'Histoire Naturelle de Paris*, 1792, in-fol., p. 78, et qui est d'un savant né au Brésil.

DIAMANS DU BRÉSIL,

Par M. d'Andrada.

« La province du Brésil, qui produit des diamans, est située au dedans des terres, entre $22^{\circ}\frac{1}{2}$ et 16° de latitude méridionale. Son contour est de presque six cent soixante-dix lieues. Elle confine, à l'est, avec la capitainerie, ou province du Rio-Janeiro ; au sud, avec celle de Saint-Paul ; au nord, avec les Sertoens, ou l'intérieur de la province maritime de la Baie-de-

tous-les-Saints, et avec une partie de celle des mines de Goyares; à l'ouest, enfin, avec l'autre partie de celle-ci, et des déserts et forêts habités par les sauvages qui s'étendent jusqu'aux frontières du Paraguay. Du côté de Saint-Paul, elle a de vastes campagnes incultes; l'intérieur est coupé de chaînes de grandes montagnes et de collines, avec de superbes vallons, et des plaines riantes et fertiles. Les bois sont en abondance: un grand nombre de rivières et de ruisseaux l'arrosent, et facilitent ainsi le travail des mines d'or, qui sont de lavage ou orpaillage, dans les lits des rivières et sur leurs bords, ou à ciel ouvert et en filons. Cette province est divisée en quatre comarcos ou districts, qui, en suivant du sud au nord, sont ceux de San-Joao-del-Rei, de Villa-Rica, de Sabarra, et de Cerro-do-Frio, ou Montagne-Froide, appelée, dans la langue des sauvages, Yritaüry. C'est de ce dernier district qu'on tire les diamans. Toute la province est très-riche en mines de fer, d'antimoine, de zinc, d'étain, d'argent et d'or.

« Ce furent les Paulistes, ou habitans de l'ancienne capitainerie de Saint-Vincent, qui découvrirent ces mines et peuplèrent, en grande

partie, toute cette province riche, ainsi que celles de Mato-Grosso, de Guiaba, de Goyares, et du Rio-Grande-de-San-Pedro. En un mot, sans eux, presque tout l'intérieur du Brésil, avec ses immenses richesses, serait encore inconnu et dépeuplé. La métropole recueille aujourd'hui le fruit de leur activité excentrique et de leurs hasardeuses découvertes. Toujours avec les armes à la main, pour se défendre contre les sauvages, au milieu des forêts impénétrables et des solitaires campagnes, exposés, pendant douze ans, à la famine et aux inclémences de l'air, ils vainquirent tous les obstacles; rien ne put arrêter leur courage indomptable. Il n'y a pas une seule montagne, un seul ruisseau, une seule mine, qui n'ait été traversé, visité et découvert par eux. Ce fut Antonio Soary, Pauliste, qui donna son nom à une de ces montagnes, qui, le premier, découvrit et visita le Cerro-do-Frio. On n'exploitait que de l'or, quand enfin on reconnut des diamans dans le Riacho-Fundo, d'où on en tira au commencement, et après dans le Rio-do-Peixe. On en retira aussi un grand nombre de la Giquitignogna, rivière très-riche. Enfin, à la fin de 1780, et au commencement de 1781,

une horde de près de trois mille contrebandiers, appelés grimperos, découvrit des diamans, et en tira une immensité de la *Terra-de-Santo-Antonio;* mais elle fut forcée de l'abandonner à la ferme royale, qui s'en empara. Ce fut alors que se confirmèrent les soupçons que les montagnes étaient la vraie matrice des diamans; mais comme le travail des lits des rivières et de leurs bords est moins long, se fait plus en grand, et que d'ailleurs les diamans y sont plus gros, la ferme abandonna les montagnes, et fit de grands établissemens dans la rivière de Toucanbiraçu, qui baigne les vallons de cette chaîne, qui a près de quatre-vingt-dix lieues de longueur. On reconnut, par des recherches et des excavations, que toute la couche de terre placée sous la couche végétale, contenait plus ou moins de diamans disséminés, attachés à une gangue plus ou moins ferrugineuse et compacte, mais jamais en filons, ou dans les parois des geodes.

« On chercha, dans le commencement, à défendre l'exploitation; mais la contrebande et l'envoi par la flotte du Brésil, comme de diamans venant de l'orient, fit songer au gouvernement à établir une ferme. Le premier

fermier fut Risberto Caldeira, Pauliste, avec la condition qu'on n'emploierait que six cents nègres dans l'exploitation. Cette condition a toujours été fraudée, puisqu'il y a eu six et huit mille nègres d'employés. Ce nombre même a peu diminué quand le gouvernement portugais, pour éviter cette fraude et la baisse du prix des diamans, proportionnelle à la quantité mise en vente, fit exploiter pour son propre compte; mais aujourd'hui, par de nouvelles considérations, on vient de les affermer de nouveau à des particuliers. Malgré les grands profits qui en reviennent au trésor royal, les habitans de la province en souffrent beaucoup, parce que le district des Diamans, en s'agrandissant toujours, a condamné au repos destructeur d'immenses terrains très-riches en or.

« Passons à présent aux diamans.

« La figure des diamans du Brésil varie; quelques-uns sont octaèdres, formés par la réunion de deux pyramides tétraèdres; c'est le *adamas octaedrus turbinatus* de Wallerius ou le diamant octaèdre de Romé de Lille: ceux-ci se trouvent presque toujours dans la croûte des montagnes. D'autres sont presque ronds, ou par une cristallisation propre, ou

par le roulement; ils ressemblent à ceux de l'orient, que les Portugais et les peuples de l'Inde appellent reboludos, c'est-à-dire, roulés. D'autres enfin sont oblongs, et me paraissent être le *adamas hexaedrus tabellatus* de Wallerius. Ces deux derniers se trouvent ordinairement dans les lits des rivières et les atterrissemens qui accompagnent leurs bords.

« Ils se trouvent aussi, comme je l'ai dit, dans la croûte des montagnes. Ces atterrissemens sont formés d'une couche de sable ferrugineux, avec des cailloux roulés, formant un poudingue ochracé, dû à la décomposition de l'émeri et du fer limoneux. On l'appelle cascalhao, et les couches, taboleiros. Ces taboleiros ont des noms différens, selon leur situation ou leur nature. Quand la couche est horizontale, et dans le plan du lit de la rivière, elle est proprement un taboleiro; mais si elle s'élève en coteaux, on l'appelle gopiara. Enfin, si le poudingue contient beaucoup d'émeri, on le nomme alors tabanhua-canga, en brésilien, c'est-à-dire, pierre noire, ou pierre-fer.

« Dans quelques endroits, le cascalhao est à nu; en d'autres, il est recouvert par une espèce de terre végétale limoneuse (*humus damas-*

cena. Linn.), ou par du sable rougeâtre, gras, qui contient quelquefois des cailloux roulés, et cela arrive dans le bas des montagnes, ou aux bords des grands torrens. Ce sablon est appelé pisarra. Le banc, ou la couche inférieure au cascalhao, est de schiste, un peu arenacé, ou de mine de fer limoneuse, en pierre. C'est aussi dans le cascalhao qu'on trouve l'or en paillettes et en pepites, qui provient, selon moi, en grande partie, de la décomposition des pyrites aurifères, parce que l'or en filon a une autre forme, et que sa gangue est de quartz gras, du *cos* à grain fin, tendre, du gneis micacé, ou de la mine de fer quartzeuse (*tophus ferreus*. Linn.)

« L'exploitation se fait en changeant le lit des ruisseaux, pour qu'on puisse laver le gravier et choisir les diamans, ou en cassant et brisant, avec de grands marteaux, le cascalhao, qu'on lave dans des canots, ou lavoirs. Ce lavage diffère de celui de l'or, parce qu'il faut peu d'eau, très-claire, et très-peu de cascalhao à la fois. Ces proportions sont précisément le contraire de celles du lavage de l'or. Ce sont des esclaves noirs qui y sont employés; ils sont tout nus, avec un simple tablier, pour qu'ils

ne puissent cacher les diamans; mais, malgré tant de précautions, et toute la vigilance de nombreux inspecteurs, ils trouvent encore les moyens de les cacher, pour les vendre à très-bas prix aux contrebandiers, en échange du rhum et du tabac.

« Voilà tout ce que je peux dire avec certitude des diamans. Il me reste seulement à remarquer que d'autres provinces du Brésil en renferment aussi, comme le Cuiaba et les campagnes de Guara-Puara, dans la province de Saint-Paul, mais ils ne sont pas exploités. »

Voyez sur les diamans, *Minéralogie d'Haüy*, t. III, p. 287. *Minéralogie de Brongniart*, t. II, p. 58. *Histoire des Minéraux*, par Patrin, t. I, p. 224.

CHAPITRE V.

Coup d'œil général sur Minas-Geraes.

La capitainerie de Minas-Geraes a une étendue de six à septs cent milles du nord au sud, et à-peu-près autant de l'est à l'ouest. Elle est bornée au nord par la capitainerie de Bahia, à l'ouest par celle de Goyaz, au sud par le Paraïbuna, rivière qui la sépare de la capitainerie de Rio-Janeiro; elle est séparée du district d'Espiritu-Santo et de la côte par une chaîne immense de montagnes, pays habité par les antropophages et par conséquent peu connu.

Cette capitainerie passe pour contenir trois cent soixante mille habitans, dont deux cent mille sont nègres, ou descendans immédiats de cette race d'hommes. Les Indiens ne sont pas compris dans ce relevé, et l'on ne peut évaluer leur nombre. On pense, au reste, qu'il n'est pas considérable; car ils ne s'opposent jamais à une force armée, quelque faible qu'elle soit. Dans mon voyage je n'en ai vu aucun, à

l'exception de l'enfant sauvage, élevé dans le village de la Concepçao, et je n'ai pas entendu dire qu'ils fissent des pas vers la civilisation, ou qu'ils vécussent dans les villages avec les habitans qui y sont établis. D'après tout ce qui m'a été raconté des Indiens, soit par les officiers employés contre eux, et qui connaissent le mieux leurs usages, soit par les colons qui vivent près de la côte, il ne paraît pas qu'ils aient la moindre connaissance des mines d'or ou de pierres précieuses; ils ne peuvent, par conséquent, avoir contribué à leur découverte dans le district où on les exploite.

La force militaire de la capitainerie consiste en 1400 hommes de cavalerie, nombre prescrit par la loi, et qui ne peut être augmenté. Le poste principal est à Villa-Rica, où réside le général qui, conjointement avec le gouverneur, donne les ordres relatifs au service. Cette troupe est spécialement consacrée à celui de la capitainerie; ses fonctions consistent à garder certains lieux connus pour renfermer des mines, à recevoir les droits de péage, à recueillir les dîmes, à faire la patrouille le long des routes, et à fouiller les personnes suspectes: voilà pourquoi il y a des postes en différens

endroits, et surtout aux registres. Ces cavaliers vont à la recherche des criminels, gardent les prisons, et exécutent les ordres concernant la levée des hommes qui doivent aller servir à Rio-Janeiro. Ils ne quittent jamais le pays des mines, si ce n'est pour escorter jusqu'à la capitale les diamans et le trésor, ou lorsqu'ils sont envoyés pour quelque affaire particulière. Ce régiment est très-beau, et jouit d'une si haute réputation que beaucoup de personnes se présentent continuellement pour y entrer. Pendant mon séjour à Villa-Rica, deux cents volontaires faisaient le service sans aucune rétribution, attendant le moment d'être placés à leur tour. Cet empressement fournit au général le moyen de choisir des hommes animés du véritable esprit militaire, et connus en même temps pour leur bonne conduite. On dit, et je le crois volontiers, que, sous ce rapport, ce corps est sans égal. Les officiers y entrent très-jeunes, et servent comme cadets pendant un certain temps, faisant le service et recevant la paie de soldats, dont ils se distinguent par une étoile sur l'épaule droite. L'avancement a lieu par droit d'ancienneté.

Indépendamment de cette troupe, il y a la

milice composée de tous les habitans mâles de la capitainerie, et appelée à marcher quand l'occasion l'exige. Il entre dans la politique actuelle des ministres du prince régent, d'éveiller chez les créoles le goût d'une vie active, en les obligeant, soit à cultiver leurs propriétés, soit à s'enrôler, et à devenir militaires.

Ce que je vais dire sur les productions de ce vaste territoire, est le résultat non d'informations vagues, recueillies sans beaucoup d'égards pour la vérité, mais de mes propres observations.

J'ai déjà parlé amplement de la grande quantité d'or, de pierres précieuses, de fer, etc., que l'on y trouve. Ce n'est que près de l'Abaïté qu'il y a de la galène ou du plomb sulfaté. L'antimoine abonde dans le voisinage de Sabava; le bismuth natif se rencontre près de Villa-Rica; les pyrites arsenicales et martiales sont très-communes. On trouve du titane en cristaux octaèdres, ainsi qu'en beaux prismes et en aiguilles fines, groupées dans du cristal de roche. Il y a une assez grande quantité de platine à Largos, mais on en a abandonné l'exploitation, faute de débouché. On m'a dit que l'on avait découvert du plomb chromaté dans

le voisinage de Cocaes; j'en ai vu plusieurs morceaux dans la possession du docteur Gomedez, habitant de cet endroit. A Tejuco on m'en montra aussi, et l'on m'en donna deux d'une beauté rare, d'une couleur plus brillante que le plomb chromaté de Sibérie, et en cristaux bien distincts dans une roche grenue de grès, accompagnée d'oxide vert de chrome. A peine peut-on dire qu'il y ait du cuivre dans ce pays; le seul endroit connu actuellement pour en contenir est une montagne à vingt lieues de Tejuco, où l'on en aperçoit de petites parties dans un rocher de quartz et d'amphibole. Cette roche est si dure et le cuivre en si petite quantité, qu'il n'y a pas de quoi encourager à exploiter cette mine. Elle a été examinée par l'intendant, et beaucoup d'habitans de Tejuco la connaissent (1). On n'a pas encore découvert d'argent dans la capitainerie, mais l'or en contient généralement, et souvent

(1) On me montra à Caldrones, près d'Oro-Branco, deux morceaux de ce métal; mais ils étaient si petits et si défigurés que je doutai beaucoup qu'ils fussent naturels, surtout quand je songeai à tous les essais que l'on avait faits pour me tromper, par de faux échantillons de minerais de cuivre, d'argent, etc.

en grande proportion. On n'a pas non plus trouvé d'étain ni de cobalt.

Le nitrate de potasse ou salpêtre se forme abondamment et généralement, si ce n'est toujours dans les lieux calcaires d'une portion de pays qui commence à dix, à quatorze degrés à l'ouest de Tejuco, surtout à Monte-Rodrigo, situé entre le Rio-dos-Velhos et le Parauna, deux rivières célèbres. Cette montagne est grande et bien boisée; la roche est calcaire, et renferme plusieurs cavernes tapissées, pour ainsi dire, de salpêtre. Depuis que le gouvernement a fait du nitre un objet de commerce, et en a encouragé la production, plusieurs familles se sont établies dans cet endroit, et ont recueilli une quantité considérable de cette substance saline. Après lui avoir fait subir plusieurs opérations, elle est envoyée à Rio-Janeiro, où on la raffine pour la grande fabrique de poudre établie près de cette ville.

On trouve en différens lieux et en grande abondance de très-belle argile, propre à faire de la faïence et de la porcelaine; mais on n'en tire aucun parti. J'ai vu aussi de la cyanite, de l'actinote, de la tremolite, de la pierre ol-

laire, et de la chlorite. On rencontre, mais rarement, des agglomérats de formation récente, enveloppant des diamans et des grains d'or. Enfin on a découvert une substance siliceuse d'un beau bleu foncé, probablement inconnue.

J'ai peu de choses à ajouter à ce que j'ai déjà dit sur les productions végétales de cette capitainerie. Plusieurs parties conviennent parfaitement à la culture du lin et du chanvre; presque partout il est facile de se procurer de l'eau pour faire rouir ces deux plantes, de sorte que le seul obstacle à leur introduction est la peine qu'il faut prendre pour les teiller.

Les plus beaux arbres sont souvent détruits dans les forêts par les plantes grimpantes; elles les enlacent et en peu d'années deviennent si fortes, qu'elles arrêtent leur croissance et finissent par les étouffer. Quand elles sont jeunes, leurs tiges sont si flexibles que l'on s'en sert en guise de cordes. J'ai vu des nègres en faire des brides qui duraient un jour entier.

Ces forêts n'étant pas exploitées, plusieurs arbres sont encore inconnus; et l'on ne sait, par conséquent, rien de leurs propriétés. Quelques-uns sont néanmoins employés par les ha-

bitans pour teindre en jaune; l'on m'a dit que d'autres donnaient une couleur noire qui ne s'enlevait pas à la lessive. Une espèce sert à tanner les cuirs ; quelques-uns leur donnent une couleur rouge, d'autres une presque blanche. Mais l'art du tanneur est si peu connu, et les habitans ont tant de répugnance pour les occupations de ce genre, qu'il a jusqu'à présent fait bien peu de progrès.

La gomme adragante est très-abondante, et de très-bonne qualité. Il y a des quantités immenses d'arbrisseaux aromatiques. J'ai trouvé sur l'écorce de plusieurs arbres, et plus particulièrement sur le vieux bois, un lichen qui donne une eau d'une très-belle couleur cramoisie (1). Les grands roseaux croissent

(1) J'ai donné, en Angleterre, un morceau de ce lichen à un amateur d'expériences de chimie; il obtint de trois grains assez de matière colorante pour donner une once de liqueur d'un violet foncé, et d'une force suffisante pour toute espèce de teinture.

Voici le résultat de quelques essais qu'il eut la complaisance de faire.

Du fil de soie blanc, trempé une seule fois dans la dissolution alcoolique, y reçut une belle teinte violette.

spontanément jusqu'à trente pieds de haut et forment, en plusieurs endroits, des voûtes au-dessus de la route. Cette plante est un indice constant de la fertilité du sol.

Les fougères sont si grandes qu'elles en deviennent méconnaissables. J'en ai souvent vu de douze pieds de haut. Ces végétaux et des plantes grasses, réduits en cendre, servent à faire du savon. La plupart des négresses connaissent ce procédé, et dans pres-

Une portion d'un écheveau de la même soie, mise dans une dissolution de potasse, produisit un violet plus foncé que le précédent.

Le fil de coton et de laine, plongé une seule fois dans la dissolution alcoolique, produisit à peu près les mêmes couleurs.

La portion d'un écheveau de soie, teinte dans la dissolution alcoolique, fut plongée dans une dissolution de muriate d'étain: ce qui produisit une belle couleur lilas, approchant du bleu-gorge de pigeon. La même soie teinte dans une dissolution de potasse, et plongée dans une dissolution de muriate d'étain, devint de quelques nuances plus foncée, et presque couleur d'œillet. Ces résultats sont assez importans, surtout pour avoir été donnés par une aussi petite quantité, et je crois fermement que cette substance peut devenir un objet précieux de commerce.

que toutes les familles, on l'emploie pour l'usage de la maison. Ce savon est très-fort et nettoye très-bien tout ce qui est de couleur blanche (1). J'ai déjà dit que, dans ce beau pays où l'on trouve tous les degrés de température, on cultiverait avec succès tous les arbres à fruit de l'Europe.

Je vis un mûrier cultivé dans un endroit où l'on élevait quelques vers à soie. Le climat est favorable à ces insectes, mais la population est trop faible pour suffire aux soins qu'exige leur éducation.

On peut dire que la cochenille est inconnue; le ricin croît spontanément; on pourrait extraire de sa semence une grande quantité d'huile de castor. Le climat est trop variable et trop froid pour le bananier et les autres végétaux des tropiques. Tous les légumes sont excellens; les potirons et les chous acquièrent une grosseur prodigieuse. Les roses ont un parfum exquis, et durent toute

(1) La plante qui donne la soude réussirait probablement sur plusieurs parties de la côte, si on l'y semait, et formerait un excellent objet de commerce, tant pour l'exportation, que pour la consommation de l'intérieur.

l'année. On trouve plusieurs variétés de la grenadille; les œillets et une foule d'autres fleurs croissent avec profusion.

Cette capitainerie se divise en quatre comarcos ou districts, San-Joao-del-Rey, Villa-Rica, Sabara et Cerro-do-Frio. Tous produisaient plus d'or, peu de temps après leur découverte, qu'ils n'en donnent à présent; quoiqu'en 1809 Villa-Rica ait reçu, pour l'or contrôlé, cent six arrobes d'or de trente-deux livres chacune. Les mines des trois autres districts ne doivent pas contrôler moins de quinze à vingt arrobes : ainsi on peut estimer que la capitainerie rend au gouvernement, pour le quint annuel, au moins cent cinquante arrobes d'or.

San-Joao-del-Rey, capitale du district de ce nom, est une ville considérable, qui contient au moins cinq mille habitans. Elle est située près du Rio-das-Mortes qui coule au nord, et se jette dans le Rio-dos-Velhos. Le pays d'alentour est très-fertile et produit des fruits excellens, tant exotiques qu'indigènes, ainsi que du maïs et des haricots, un peu de froment, etc. Ce canton étant plus cultivé que le reste du district, en est appelé le grenier;

on y fait une passable quantité de fromage et du lard assez mal préparé. Ces deux espèces de denrées sont envoyées à Rio-Janeiro, et forment une branche de commerce considérable. On y envoie aussi beaucoup de volaille et un peu de rhum, de sucre et de café. Les vivres y sont à meilleur marché qu'à Villa-Rica. Le cochon et le bœuf y coûtent un penny (dix centimes) la livre, les volailles et les plantes potagères à proportion.

A deux lieues de la ville, est le petit ruisseau de San-José (1), où il y avait autrefois plusieurs lavages d'or, notamment auprès du joli village de Campanha. Dans le voisinage est une montagne qui donne beaucoup de pyrites martiales. Bien des gens les prennent pour de l'or, et disent que l'on ne connaît pas encore la méthode de l'extraire. Il y a dans ce district une singulière espèce de pins, de l'écorce desquels transsude beaucoup de gomme résineuse. Le bois en est d'un beau rouge brun, rempli de nœuds, et excessivement dur.

On cultive un peu de coton que l'on file à

(1) Plusieurs ruisseaux du royaume portent le même nom.

la main, et dont on fabrique des toiles grossières, employées pour les nègres; quelquefois on fabrique des toiles plus fines pour la table. Les dames de San-Joao-del-Rey aiment beaucoup à faire de la dentelle, et passent pour se mêler un peu plus de leur ménage que les dames des autres villes; la plupart descendent des Paulistes, si célèbres pour leur esprit d'ordre et d'économie.

Le district de Sabara fut découvert par les Paulistes en 1690; et, suivant quelques récits, vingt ans plus tôt. Ils fondèrent la ville qui en est aujourd'hui la capitale, et exploitèrent plusieurs mines d'or dans son voisinage. Ils en envoyaient le produit dans leur pays natal, usage qu'ils observaient en général pour tout l'or qu'ils trouvaient : c'est ce qui attira à la ville de Saint-Paul une réputation de richesse qu'elle ne méritait pas. Quelques années après la fondation de Sabara, la cour de Lisbonne envoya un noble en qualité de gouverneur, pour soumettre les habitans, et les obliger à payer un tribut conformément aux lois de la colonie. Les habitans prirent les armes; on se battit : le gouverneur perdit la vie dans une rencontre. Mais quelque temps après, le vice-

roi envoya des renforts et réduisit les insurgens qui consentirent à payer le quint de l'or. Un nommé Artis, homme d'un caractère intrépide et entreprenant, qui avait fait beaucoup de découvertes dans le pays d'alentour, fut ensuite nommé gouverneur : cette mesure concilia tous les partis.

Tant que les Paulistes restèrent dans leur territoire, ils n'agirent point hostilement contre le gouvernement ; mais, après avoir formé un grand établissement, leur nombre s'étant beaucoup accru, la beauté du climat et la fertilité du sol ne purent les retenir dans le canton qu'ils occupaient. Ils commencèrent à l'abandonner pour aller à la recherche de l'or, traversant des contrées inconnues, et affrontant des fatigues de tous genres. Il n'est donc pas surprenant qu'ayant surmonté tant d'obstacles et de dangers pour explorer et posséder de riches cantons, ils aient aspiré à maintenir leurs droits par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir. Les hommes entreprenans étaient les seuls qui, dans la colonie, missent tout en mouvement. Ils connaissaient leur supériorité sur le reste des habitans, et ce sentiment les portait à s'opposer au gouvernement qui ne

manquait pas de leur prodiguer des dénominations qu'ils ne méritaient guère. Il est connu néanmoins que, dans la guerre coloniale de 1770, les troupes du gouvernement portugais auraient, sans les Paulistes, fait une triste figure dans le Paraguay, le vaste territoire de Mato-Grosso, et les pays du nord-ouest, où ils avaient pénétré et formé des établissemens presque jusqu'au Pérou. Ces Paulistes ne servirent que comme cavaliers; ils firent la guerre d'une manière particulière, et employèrent tant de stratagèmes et de surprises, que les Espagnols, frappés d'une terreur panique, furent repoussés de leurs possessions. Les descendans de ces Paulistes récitent avec enthousiasme ces exploits, se rappellent les préjugés des Espagnols contre leur nation, et désirent ardemment une occasion de rivaliser leurs ancêtres. Dans la guerre de 1770, les troupes portugaises, commandées par le capitaine Coimbra-de-Suara, s'emparèrent en un instant de l'important établissement de Rio-Grande-de-San-Pedro, qui leur est resté. On pense que tout le territoire au nord du Rio-de-la-Plata serait une conquête aisée que les Paulistes seuls se chargeraient d'effectuer. Je

dois au reste observer que, bien loin d'être des mécontens et des rebelles comme on les en a faussement accusés, le prince n'a pas de sujets plus fidèles.

J'ai déjà observé que, dans l'exploitation des mines, le manque de machines et d'instrumens convenables fait perdre aux ouvriers beaucoup de temps et de travail. On ne fait nullement usage de charrettes, ni de brouettes; il faut que les nègres portent tout sur leur tête dans des gamelles, quelquefois en gravissant des montées très-roides, où l'on pourrait se servir avantageusement de plans inclinés qui ne coûteraient pas beaucoup à arranger. Le caisson est la seule machine hydraulique que l'on connaisse; il est généralement adopté, mais il est difficile et dispendieux à construire, et ne peut être employé que dans les endroits où l'on a un fort courant d'eau à sa disposition. On pourrait fabriquer, à peu de frais, des pompes sur le plan de la machine employée pour broyer le maïs (1).

Le procédé si lent de laver dans des gamelles le cascalhao contenant de l'or, pourrait

(1) Voyez la planche où les machines sont représentées.

être remplacé par l'usage d'une machine dont voici la description : supposez un cylindre, formé de barres de fer, placées en long, et fixées sur des cercles en bois. Ce cylindre est ouvert à ses deux extrémités et suspendu sur deux axes, dont l'un est de seize pouces plus haut que l'autre. Les barres de fer doivent être très-rapprochées à l'extrémite supérieure, et s'écarter graduellement en allant vers l'inférieure, où il doit y avoir un espace d'un demi-pouce entre chacune. Le cylindre doit avoir dix à quinze pieds de long, et recevoir dans sa longueur un courant d'eau sur sa surface ; il faut l'enfermer comme un blutoir dans un moulin à farine, et lui donner un mouvement très-rapide. La portion de cascalhao qui contient le plus d'or, doit, par son poids spécifique, passer à travers les barreaux près de la partie supérieure; les autres portions descendront graduellement, relativement à leur moindre degré de finesse, jusqu'à ce qu'enfin les gros cailloux tombent seuls par l'ouverture inférieure. La terre et l'oxide de fer tombant dans des compartimens placés au-dessous du cylindre, seraient tout prêts à être nettoyés

ou séparés de l'or avec la main : ce qui se ferait sans beaucoup de peine. On peut construire des machines de ce genre sur telle échelle que ce soit. Quand elles seront plus généralement connues et adoptées, elles épargneront aux nègres les neuf dixièmes de leur travail. Celle que l'on construit dans le Cerro-do-Frio fera, dans un espace de temps donné, plus d'ouvrage que cent nègres. On peut encore perfectionner cette machine, en faisant tomber l'or sur des compartimens placés dans une position inclinée, et ayant à trois pieds au-dessous de l'extrémité supérieure (1) une rigole transversale dans laquelle se précipiterait l'or. Si un nègre était employé en même temps à agiter l'eau, les particules terreuses seraient entraînées, et laisseraient libres l'or et le fer, que l'on séparerait aisément par le moyen du mercure (2).

(1) On pourrait, si cela était nécessaire, creuser une seconde rigole à une distance convenable de la première.

(2) On ne saurait trop recommander au gouvernement l'introduction du procédé de l'amalgame dans toutes les mines.

Des moulins, composés de trois pierres irrégulières et semblables à nos moulins à cailloux, briseraient beaucoup de ces agglomorétions ferrugineuses et de substances plus molles qui contiennent de l'or. Ces corps, ainsi brisés, pourraient être lavés immédiatement en les faisant tomber sur les plans inclinés décrits plus haut : ce qui donnerait les moyens d'obtenir une grande quantité d'or, qui autrement serait perdue. On pourrait faire usage de coins quand l'or se trouve dans des corps durs et friables, mais ils seraient encore mieux pulvérisés par une pierre pesante qui roulerait sur ses angles, à peu près comme dans un moulin à tan.

Dans plusieurs occasions, les tamis à main pourraient être utiles et épargneraient beaucoup de temps et de travail dans le lavage, mais peut-être seraient-ils trop chers. On manque aussi d'outils dans ces mines ; les seuls dont on se serve, sont la barre de fer et la pioche. La pointrole servirait dans beaucoup de cas, et le maillet briserait la gangue bien plus efficacement que les pierres avec lesquelles on la bat. Il est malheureux que tout ce qui est en fer soit d'un prix si élevé, que les ha-

bitans de ce pays ne puissent pas se le procurer. Ils n'ont d'ailleurs rien pour y suppléer.

Quand on considère l'état actuel du district des mines, et que l'on compare la richesse de ses ressources avec le défaut de connaissances qui empêche les habitans d'en profiter, on souhaite que le gouvernement établisse et encourage des sociétés formées sur le plan de notre société des arts, des manufactures et du commerce. On pourrait aussi établir dans les principales villes de la capitainerie des conservatoires, où seraient déposés les modèles des machines et des inventions utiles que chacun aurait la facilité d'aller examiner. On devrait acheter des livres relatifs aux sciences, et employer tous les moyens possibles de propager l'instruction parmi les habitans. Dans les assemblées de ces sociétés, toutes les mesures tendantes à accroître le commerce du district devraient être discutées avec une attention particulière. Il faudrait donner des distinctions à ceux qui favoriseraient ces progrès, et offrir des récompenses pour encourager tous les essais relatifs à l'amélioration du sort des nègres. Quoiqu'ils soient en général bien mieux traités au Brésil que dans les autres colonies,

l'adoucissement de leur sort est un sujet qui doit toujours tenir le premier rang dans l'esprit d'un véritable philantrope.

Les autres objets dignes de fixer les regards d'une société de ce genre sont la culture du lin et du chanvre, l'amélioration de celle du coton, très-négligée depuis quelques années, celle du café, à laquelle on ne porte presque aucune attention, celle du rhum, qui est très-médiocre, et qui pourrait si aisément devenir meilleure. Enfin la société devrait s'occuper d'introduire une méthode plus convenable de labourer la terre et de cultiver l'herbe pour les bestiaux, ainsi que des moyens de laver l'or et les diamans sans que les nègres soient constamment courbés.

Les bons effets qui résulteraient de ces sociétés, fondées sous les auspices du prince régent, pour le perfectionnement des diverses branches de l'économie rurale, sont incalculables : le pays serait mieux cultivé, ses mines seraient exploitées avec plus de profit, et très-probablement on ne tarderait pas à découvrir beaucoup de nouvelles productions végétales et minérales. L'influence de ces assemblées philosophiques répandrait partout l'instruc-

tion, et réveillerait dans la nation l'esprit de recherche; les Brésiliens apprendraient à apprécier les bienfaits dont la nature a comblé leur pays; ils y introduiraient les perfectionnemens découverts récemment en Europe: en s'éclairant, ils deviendraient plus industrieux, et l'emporteraient de beaucoup sur leurs voisins, qui prendraient d'eux l'instruction et l'exemple.

Quelle objection peut-on élever contre une mesure qui promet d'être également profitable aux sujets et à l'Etat? La politique la plus étroite ne peut même trouver un prétexte pour tenir un peuple entier dans l'ignorance; car être instruit, c'est être utile, et la moindre parcelle d'instruction donnée aux sujets, tourne au profit du gouvernement. Nul doute que les ministres actuels de la cour de Rio-Janeiro, tous hommes instruits et amis des sciences, s'efforceront de les répandre parmi un peuple capable de les cultiver avec succès, et d'en tirer un parti utile. On pourra, par l'introduction de cette mesure, calculer un changement total dans les mœurs, le caractère et les habitudes des Brésiliens : l'instruction serait donnée à toutes les classes; l'émulation s'allume-

rait entre elles, et les connaissances utiles descendant des pères aux enfans, ne tarderaient pas à se répandre généralement. Ce serait le véritable fondement de la prospérité du pays, si riche en productions naturelles, et en même temps si négligé, faute d'une nation éclairée et industrieuse.

CHAPITRE VI.

Notices succinctes sur les capitaineries de Bahia, de Fernambouc, de Seara, de Maranham, de Para et de Goyaz.

La capitainerie de Bahia, située au nord de celle de Minas-Geraes, occupe une longue étendue de côtes ; elle est bornée au nord par la grande rivière de San-Francisco, qui se jette dans la mer par les 11° de latitude australe, et au sud par la rivière das Contas, qui, sous le 14°, la sépare du district d'Ilheo, jadis une capitainerie. Elle tire son nom de la vaste baie sur laquelle est située sa capitale, et qui offre un bon mouillage aux vaisseaux de toutes les grandeurs. San-Salvador, la capitale, appelée aussi Ciudade-de-Bahia, était autrefois le siége du gouvernement général du Brésil. Cette ville est divisée en deux parties : l'une, le long du rivage où se fait le commerce, l'autre bâtie sur une hauteur, et habitée par tous les personnages de conséquence, parce qu'elle est re-

gardée comme la plus saine. On dit que la population de San-Salvador est de soixante-dix mille âmes. Les maisons ressemblent à celles de Rio-Janeiro; les églises sont les édifices les plus remarquables, et passent pour être ornées avec une grande magnificence. La ville est gouvernée par un vice-roi ou gouverneur nommé par la cour pour trois ans. Les jugemens des magistrats sont, dans certains cas, portés par appel devant la cour suprême de Rio-Janeiro.

San-Salvador est assez bien défendu; on a aussi pourvu à la défense de la baie, autant que les localités l'ont permis. Il y a dans la ville basse un arsenal royal et de nombreux magasins. La Douane et les chantiers sont très-bien situés: on y construit des bâtimens de guerre, et d'autres pour le commerce. Le bois y arrive de l'intérieur du pays, en radeaux qui descendent les rivières. Le fer tient mieux dans ce bois que dans notre chêne.

Quoique les mœurs et les coutumes des habitans diffèrent peu de ce que l'on observe à Rio-Janeiro, on dit néanmoins que dans la société de Bahia il règne plus de gaîté et de raffinement de politesse, et que les hautes clas-

ses y sont plus sociables. On y aime généralement la musique. Les dames se mettent à l'anglaise, portent beaucoup de chaînes d'or, et peu de diamans; elles préfèrent les chrysolites. Elles ont chez elles, pour déshabillé, une espèce de robe lâche, par-dessus laquelle elles jettent un voile quand il entre un étranger. Elles passent pour moins laborieuses que les femmes des provinces plus méridionales. Les hommes portent chez eux une veste et un pantalon lâche en toile de coton imprimée.

Lorsque le prince régent, avec la cour, toucha à Bahia, en allant à Rio-Janeiro, il y resta plusieurs jours. Les habitans manifestèrent leur attachement à sa personne par tous les témoignages de joie possibles, et par un grand étalage de magnificence. Pour donner une preuve plus réelle de leur affection et de leur profond respect, ils votèrent unanimement une somme égale à un demi-million sterling (douze millions de francs), pour la construction d'un palais, si le prince consentait à résider dans leur ville.

Les processions religieuses sont, comme à Rio-Janeiro, fréquentes les jours de fête et de réjouissance; ils sont marqués aussi par des

amusemens qui durent du matin au soir. Ces jours-là, les Brésiliens ont la coutume de revêtir les murs et les balcons de leurs maisons de belles tentures de soie, faites et ornées à cet effet.

Le climat y est constamment chaud, mais rafraîchi par les brises du large, et tempéré en quelque sorte par la longueur presque égale des nuits pendant toute l'année. Il est plus ardent, mais il passe pour plus sain que celui de Rio-Janeiro, parce que l'air y est plus vif, et que l'eau y est plus abondante. Les bains y sont d'un usage fréquent, et la plupart des maisons offrent à cet égard toutes les commodités nécessaires.

Les vivres y sont abondans, entr'autres le bœuf et le cochon : le premier y est mauvais, le second passable. Il y a un grand nombre d'espèces de poissons qui forment la principale nourriture des habitans. Le repas ordinaire des personnes de tous les rangs consiste en poisson froid et en salade. Beaucoup de marchands de vin, de fromage, etc., achètent du poisson, le font frire, et le vendent en détail. La volaille y est commune, mais chère. Le marché est bien approvisionné de toutes sortes d'herbes pota-

gères, ainsi que des fruits des tropiques. La banane passe pour la meilleure d'Amérique. Le sucre est à si bon marché que l'on vend dans les rues des fruits confits; deux à trois citrons dans un gobelet de sirop ne coûtent qu'un penny (10 cent.); même les gens de la classe inférieure terminent leurs repas en mangeant de ces friandises.

Les auberges et les autres maisons destinées à loger des étrangers, sont peut-être plus mauvaises que dans les autres parties du Brésil. Les propriétaires de ces sortes d'établissemens s'embarrassent très-peu de ce qui peut être commode et agréable pour leurs hôtes, et n'ont pas de motifs pour agir autrement, parce que les Portugais paient mesquinement les choses de pure nécessité, et préfèrent en général les endroits où ils les trouvent à meilleur marché.

On regarde le sol de cette capitainerie comme le meilleur du Brésil pour la culture de la canne à sucre. Cet avantage, et la commodité qui résulte des nombreuses rivières qui ont leur embouchure dans la baie, ont donné lieu à l'établissement de plusieurs plantations de cannes; elles sont, sans contredit, les plus belles du pays, qui en produit une quantité prodigieuse,

Le sol le plus convenable à cette plante est un terreau noir et gras, contenant beaucoup de matières végétales, qui paraît avoir été déposé par les eaux.

Je ne donnerai pas les procédés employés pour faire le sucre, parce qu'ils sont généralement connus. Quand le sucre raffiné a resté pendant six semaines dans le séchoir, et qu'il est presque blanc, on le retire des formes, et on le réduit en poudre dans de grandes caisses longues de huit pieds, larges et profondes de vingt-six pouces; elles contiennent de quinze cents à dix-huit cents livres de sucre. Quand elles sont remplies, on les ferme, et elles sont prêtes à être embarquées. La partie moyenne des pains de sucre étant plus belle que le sommet et le bas, elle est souvent mise de côté et vendue plus chère que le reste. La plupart des familles affinent elles-mêmes la moscouade, quand elles veulent avoir du sucre bien blanc; le procédé est fort simple, et pratiqué journellement dans les cafés.

On exporte plus de sucre de Bahia que de tous les autres ports du Brésil réunis; il est en général de meilleure qualité, surtout celui de

certaines plantations, mais il n'a pas tant de corps que le beau sucre des Antilles.

Cette capitainerie avait le privilége exclusif de cultiver le tabac; il y est d'une variété particulière : cela a donné lieu à un grand commerce qui a enrichi beaucoup de familles. Ce tabac était le plus estimé, non-seulement en Portugal, mais aussi en Espagne et dans toutes ses colonies, où il se vendait très-cher. Il s'en consommait beaucoup en Barbarie et en plusieurs parties de la côte de Guinée; il était si recherché qu'il en fallait absolument pour faire le commerce de l'or, de l'ivoire, de la gomme et de l'huile. Si le tabac était mieux préparé, il égalerait probablement celui de Virginie, et deviendrait un objet important de commerce avec les pays du nord de l'Europe.

On a, depuis quelque temps, cultivé ici beaucoup de coton qui a été envoyé en Angleterre, où il s'est vendu à peu près le même prix que celui de Fernambouc. Le nombre des plantations de coton s'accroît tous les jours.

On récolte beaucoup de café qui n'est pas aussi estimé que celui de Rio-Janeiro, et une quantité assez considérable de riz qui est très-

bon; mais la pellicule est tellement adhérente au grain, que l'on en brise beaucoup dans l'opération qui a lieu pour l'en séparer : ce qui diminue sa valeur. On se sert, pour le nettoyer, de pilons de bois qui sont mis en mouvement dans un mortier de bois, soit avec la main, soit par une machine.

Le beau bois de teinture, connu sous le nom de bois de Brésil, qui s'exporte par Bahia et par Fernambouc, est regardé comme étant d'une qualité supérieure à celui de Rio-Janeiro : c'est un monopole royal. On apporte de l'intérieur une petite quantité de bois de Fustet.

L'indigo est très-inférieur à celui de l'Inde; il ne paie ni le cultivateur, ni le négociant, de leurs peines. Tous ceux qui font de l'indigo pensent qu'une partie de l'opération est très-préjudiciable à la santé des nègres, qui tombent fréquemment malades, et meurent souvent quand ils y sont occupés. Il est probable que cet effet funeste est dû à un gaz délétère qui se dégage pendant la fermentation des feuilles.

Bahia fait, avec l'île de Sainte-Catherine et d'autres ports de la côte, un grand commerce qui emploie beaucoup de navires. Ce lieu envoyait autrefois beaucoup de productions de

son sol au Rio-de-la-Plata, et en recevait du suif et des cuirs; mais ce commerce n'a jamais, à cause de la difficulté des paiemens, été aussi avantageux qu'il semblait l'être. On dit que les Espagnols du Rio-de-la-Plata sont débiteurs des Portugais pour de très-grosses sommes.

Bahia reçoit d'Europe à peu près les mêmes objets que Rio-Janeiro.

Je n'ai presque rien à dire de la minéralogie de cette capitainerie. On sait que l'on y a trouvé le plus grand morceau de cuivre natif que l'on connaisse: il pesait près de deux mille livres. Il fut découvert par des personnes qui se préparaient à laver de l'or; mais il était, contradictoirement à toutes les lois de la nature, parfaitement isolé, et l'on ne put apercevoir de vestige, ni même la moindre apparence d'une mine de ce métal dans les environs.

Au nord de Bahia sont les capitaineries de Fernambouc, de Seara et de Maranham. Les côtes en sont assez peuplées, mais l'intérieur en est peu connu. La ville de Fernambouc, quoique située sous le 8° de latitude, est très-saine. Elle est bâtie sur un terrain en pente, et constamment rafraîchie par la brise de mer. Il y a plusieurs beaux édifices, et plus de riches négocians,

relativement à sa population, que dans toute autre ville du Brésil. Le pays d'alentour produit de la vanille et beaucoup de sucre, mais le principal article de commerce est le coton. Il avait pendant long-temps joui de la réputation d'être le meilleur que l'on connût; mais depuis peu sa qualité s'est détériorée, certainement par la négligence que les cultivateurs ont apportée à sa culture, et à le purger des graines en le retirant des gousses, ou probablement par le peu d'attention avec laquelle on conduit en général tout ce qui le concerne. Il a, pour l'éclat de la couleur et la finesse, cédé au coton appelé *south sea Island Georgia*, dont on a importé ici une grande quantité qui a été payée un prix très-élevé. Quand le coton est prêt à être emballé, on le presse entre deux cuirs verts qui sont assez durs pour former de très-gros ballots. Cette opération est surveillée par un officier du gouvernement, qui appose au ballot une marque indicative de la qualité du coton. Moyennant cette formalité, il passe à la douane, où il paie un léger droit de sortie.

La capitainerie de Seara est peu connue; on y fait peu de commerce. Celle de Maranham, quoique peu étendue, a depuis peu fixé l'at-

tention par ses productions qui sont les mêmes que celles de Fernambouc.

Le bois de teinture de ce pays passe pour excellent; on en exporte quelquefois. L'arbre qui donne le rocou y est très-commun. On y pourrait cultiver le cacao. On y trouve en abondance le piment, le poivre d'Inde aromatique, le gingembre, les fruits, la volaille, le poisson, en un mot tout ce qui est nécessaire à la vie.

Saint-Louis, capitale de cette capitainerie, est bâti sur une île, et, quoique si voisin de l'équateur, jouit de la réputation d'être une ville saine. Plusieurs rivières ont leur embouchure dans la baie où elle se trouve, ce qui facilite le transport des productions de l'intérieur. On dit que l'île contient vingt mille habitans, et que la population le long des rivières est assez considérable.

La capitainerie de Para passe pour la plus grande du Brésil, mais son étendue n'est pas parfaitement connue. Belem en est la ville principale, et la résidence d'un gouverneur qui a une sorte de supériorité sur les gouverneurs des autres districts. Le pays est bas et malsain. La grande rivière et le port sont remplis de

bas-fonds et de courans. La côte en est dangereuse; elle est exposée à des houles continuelles qui y rendent le mouillage peu sûr: car le roulis y est si fort que les navires y perdent leurs mâts, et qu'ils sont même sujets à couler bas.

La ville de Para est située sur la rivière des Tocantins, dont la navigation est difficile; aussi n'est-elle essayée que par de petites embarcations. Cette ville peut contenir dix mille habitans, qui sont en général très-pauvres, probablement par le défaut de commerce: car, quoique la grande rivière des Tocantins et le fleuve des Amazones aient leur source, celui-ci dans le Pérou, celle-là dans la capitainerie de Goyaz; quoique ces deux fleuves, dans leur cours à travers une immense étendue de pays, reçoivent une quantité innombrable de petites rivières, ils ne donnent lieu à aucun négoce considérable. Para envoie un peu de riz, de cacao, et quelques drogueries à Maranham, où ces marchandises sont embarquées pour l'Europe. Après la prise de Cayenne, il vint à Para quelques bricks de la Barbade; mais les habitans sont trop pauvres pour acheter des marchandises de manufacture anglaise, à l'exception des objets absolument nécessaires: on

n'est pas sûr non plus de pouvoir y former une cargaison de productions du pays.

Le climat y est chaud, ainsi qu'on doit s'y attendre dans un pays si voisin de l'équateur. Toutes les après-midi il y a des orages accompagnés de tonnerre, d'éclairs et de pluie, qui rafraîchissent l'air et rendent la chaleur moins désagréable.

En causant avec des personnes dignes de foi, qui avaient demeuré long-temps à Para, à Maranham, et le long de la côte, je ne leur ai jamais entendu faire, au sujet des Indiens, les étranges récits rapportés par Estalla (1). Cet auteur, étant Espagnol, a l'air de vouloir principalement entretenir ses lecteurs des prouesses de ses compatriotes dans le Chili, et de s'efforcer, comme tous les écrivains de sa nation, de prévenir l'univers entier contre les Portugais.

La capitainerie de Goyaz est bornée, principalement à l'est, par Minas-Geraes, à l'ouest par Mato-Grosso, au nord par Para; elle s'étend du 6° au 21° de latitude australe. Villa-

(1) Auteur du *Viagero universal*, livre qui contient des notions très-curieuses sur plusieurs parties de l'Amérique. *E.*

Boa, sa capitale, est située sous le parallèle du 16°, à quatre-vingts lieues à l'est de Paracatu, où l'on va par une bonne route. Il y a dans cette ville un bureau de contrôle pour la capitainerie. Le gouverneur reste trois ans en place, et passe ensuite à Minas-Geraes ou à Bahia. Cette capitainerie contient plusieurs mines d'or; quelques-unes en donnent de très-fin. On y a trouvé des diamans qui diffèrent de ceux du Cerro-do-Frio par un plus grand éclat, mais l'eau n'en est pas si pure; ils sont d'ailleurs assez gros. Ce beau pays est si éloigné des côtes, qu'il ne peut y envoyer ses productions, à l'exception de l'or et des pierreries, du bétail que l'on élève sur la frontière, d'un peu de coton, et de quelques autres objets, que l'on expédie accidentellement à Rio-Janeiro. Les mulets sont, en retournant, chargés de sel, de fer, de toiles de coton communes, de tissus de laine, notamment de bayettes, de poudre, de plomb, et de toutes sortes d'outils. Quand les habitans peuvent disposer d'un objet de prix, ils le transportent eux-mêmes à Rio-Janeiro, et en emploient le produit en nègres, qui est toujours le premier objet dont on songe à se pourvoir, en sel, en fer, etc.

La population de cette capitainerie est extrêmement faible, relativement à son étendue, mais il est probable que de nouveaux colons viendront l'accroître, quoique les habitans pauvres de Villa-Rica, de Tejuco, et des autres villes du pays des mines, soient peu disposés à le quitter, même pour courir la chance de s'enrichir : effectivement, n'ayant pas de nègres, et étant extrêmement indolens, tous les lieux leur sont indifférens. Ce n'est pas une classe d'hommes que l'on peut appeler entreprenans. Les habitans pauvres de Goyaz, qui ont trouvé un peu d'or, font quelquefois un voyage à Paracatu ou à Villa-Rica, pour y acheter quelques nègres. Cette capitainerie a été peu explorée; on connaît peu ses productions, à l'exception de celles dont j'ai fait mention, et on ne s'occupe pas d'en chercher d'autres, quoiqu'il y en ait sans doute qui pourraient former la base d'un commerce étendu. On peut en effet supposer, avec quelque apparence de raison, que le sol y contient les mêmes métaux que celui de Minas-Geraes. Beaucoup de personnes m'en ont parlé comme d'un très-beau pays, arrosé par de belles rivières très-poissonneuses, parsemé de forêts habitées par des oiseaux super-

bes qui procurent une agréable occupation à un chasseur, et par des quadrupèdes de plusieurs espèces.

Cette capitainerie communique avec celles de Mato-Grosso, de Saint-Paul et de Para, par des rivières navigables, quoique leur cours soit fréquemment interrompu par des sauts.

CHAPITRE VII.

Description géographique de la capitainerie de Mato-Grosso.

J'ai eu une excellente occasion d'obtenir des renseignemens détaillés sur cette portion si étendue du Brésil, ayant connu intimement le colonel Martinez, ingénieur du mérite le plus distingué. Il avait commandé pendant plusieurs années les troupes cantonnées dans cette capitainerie, et y avait fait quatre voyages. Il eut la bonté de me donner une description de sa route de Saint-Paul à la capitale de cette province; il me promit, en outre, de m'envoyer une carte des rivières navigables et des routes qui menaient de cette capitale à Para, dressée par des officiers de son corps, et d'y joindre des notes explicatives. Appelé soudainement pour des affaires relatives à son service, il ne put remplir sa promesse, et je fus réduit à tirer parti des renseignemens que j'avais recueillis dans mes fréquentes conversations avec lui.

J'étais dans l'intention de les communiquer au public, comme venant d'une personne dont la véracité m'était parfaitement connue; mais, à mon retour en Angleterre, je fus agréablement surpris de trouver dans les mains de M. Arrowsmith, si connu par son mérite éminent en géographie, un manuscrit qui se rapportait presque entièrement à ce que j'avais appris. M. Arrowsmith voulut bien m'accorder la faculté d'en faire usage; j'en ai profité. Je demande au lecteur la permission de le renvoyer, pour une délinéation exacte de la région que je vais décrire, à l'excellente carte du Brésil, par M. Arrowsmith, qui l'a dressée d'après les cartes manuscrites les plus récentes et les plus authentiques qui lui ont été envoyées du Brésil (1).

La capitainerie de Mato-Grosso est séparée des territoires appartenans à l'Espagne, par le Paraguay, le Madeira, le Mamoré et le Guapore. Le lit de ces rivières l'entoure d'une large tranchée naturelle de cinq cents lieues de

(1) Notamment d'après la carte de Faden. Les lecteurs français pourront s'aider des cartes de l'Amérique méridionale, publiées par M. La Pie et par M. Bruée. *E.*

circuit, par le moyen de laquelle, et de plus de trente autres rivières qui se jettent dans ces premières, il existe une communication entre plusieurs points éloignés, et l'intérieur du Brésil. Cette capitainerie, par sa position géographique, a toujours été considérée comme le boulevard du Brésil, non-seulement parce qu'elle couvre les subdivisions intérieures de cette vaste portion du nouveau continent, où ses rivières les plus considérables, qui se ramifient en une infinité de canaux, prennent leurs sources, et où les entrailles de la terre renferment des trésors encore intacts, mais aussi parce qu'elle donne aux Portugais les moyens de pénétrer dans les établissemens espagnols du Pérou.

L'Araguaya, ou le Rio-Grande.

La capitainerie de Mato-Grosso est bornée à l'est par le Rio-Grande qui la sépare de celle de Goyaz, et qui est éloigné de deux cents lieues de Villa-Bella. Cette rivière, connue dans la province de Para par le seul nom d'Araguaya, qui lui est donné par les nombreuses peuplades répandues sur ses bords, prend

sa source sous le 19° de latitude australe, et coule du sud au nord. La ligne que décrit son cours est souvent coupée par le 52° 30′ de longitude occidentale; elle se jette, sous le parallèle du 6e degré de latitude (1) australe, dans la rivière des Tocantins, où elle perd son nom. Réunies toutes deux en un large courant d'eau, elles prolongent encore leur cours trois cent soixante-dix lieues, et tombent dans la bouche méridionale du fleuve des Amazones, sous le 1° 40′ de latitude, entre les baies de Marapata et de Limseiro, en face de la grande île de Joannes ou Murayo, et vingt lieues à l'ouest de la ville de Para. Le Rio-das-Mortes, qui prend sa source à une grande distance à l'ouest du Rio-Grande, et forme sa branche occidentale la plus forte, coulant long-temps à l'est, ensuite au nord, et parcourant dans ces deux directions cent cinquante lieues, jusqu'à ce qu'il se

(1) Toutes les fois que les degrés de latitude seront cités dans la suite de cet ouvrage, il est sous-entendu qu'il s'agit de latitude australe. On en prévient pour éviter les répétitions fréquentes du même mot. Les longitudes sont énoncées d'après le méridien de Greenwich, adopté chez les Anglais, et qui est à 2° 20′ 15″ à l'occident de celui de Paris. *E.*

jette dans l'Araguaya, sous le 12° de latitude, est compris entièrement dans la capitainerie de Mato-Grosso.

Les bords de l'Araguaya sont habités par des peuplades de sauvages guerriers, et fournissent en abondance toutes les productions particulières à la province de Para. Cette rivière offre une navigation continue de la ville de Para au centre du Brésil et à la capitainerie de Mato-Grosso, par le Rio-das-Mortes et les autres affluens qu'elle reçoit de tous côtés. Ses affluens de l'ouest contiennent sans doute des mines non exploitées, car il n'y a aucune raison physique pour que l'on ne trouve de l'or que dans ceux de l'est qui, indépendamment de Villa-Boa, baignent aussi plusieurs villages appartenans à la province de Goyaz. On sait positivement que le Rio-das-Mortes est aurifère, et il est naturel de conclure de cette notion, que les petites rivières qui lui portent leurs eaux jouissent du même avantage, à un plus haut degré, puisqu'une rivière qui charrie de l'or, en contient d'autant plus qu'elle est plus près de sa source. Les mines de l'un des affluens occidentaux du Rio-das-Mortes, furent abandonnées, non parce que l'or y de-

venait plus rare, mais parce qu'éloignées de la grande route, et placées au milieu d'un marécage habité par des sauvages, les colons ne pouvaient recevoir commodément les armes, les outils et les autres objets dont ils avaient besoin.

Dans quelques-unes de ces mines on a trouvé de l'or à 23 carats et plus; mais la plus grande partie n'est qu'à 17, et d'une teinte verdâtre, parce qu'il est combiné dans une grande proportion avec l'argent.

Le Chingou.

Cette rivière est le plus limpide et un des plus considérables des affluens du fleuve des Amazones, dans lequel il se jette, sous le 1° 42' de latitude, et le 53° de longitude, à soixante-dix lieues à l'ouest de la ville de Para, en ligne directe, mais à cent lieues de navigation. Dans un cours de trois cents lieues, il parcourt principalement la province de Mato-Grosso.

Ses sources arrosent non-seulement les régions lointaines où naissent aussi les rivières qui forment à l'est et au nord la partie supérieure du Cuiaba, mais aussi le vaste espace

au nord du Rio-das-Mortes, coupé par la grande route de Goyaz, et qui s'étend jusqu'au Porrudos. Il existe, chez les guides du Sutaos (1) de Pira, et chez les Indiens établis sur les bords du Chingu, une tradition : c'est qu'après avoir remonté au delà de la première chute de cette rivière, on y a trouvé beaucoup d'or, et que les jésuites, grands explorateurs de mines de métaux précieux, en ont eu une grosse part. Il est probable que la mine Dos-Martirios, aujourd'hui inconnue, fameuse pour avoir été la première qui ait été découverte par Bartolomeo Bueno, et dont j'ai souvent entendu parler à Saint-Paul, n'existe que dans quelques-uns des nombreux ruisseaux qui se réunissent pour former le Chingou. En effet Bueno, après avoir découvert ces mines, retourna à Saint-Paul pour y engager des nègres et s'y pourvoir d'outils, afin d'exploiter ces mines abondantes; puis il reprit la route qu'il avait suivie: mais, en passant devant les mines de Cuiaba qui venaient d'être découvertes, et

(1) On dit que le Sutaos est un canton inhabitable pour les Européens, parce qu'il est occupé par des Indiens non civilisés, et couvert par des bois presque impénétrables.

que l'on trouvait extrêmement abondantes, cet homme entreprenant fut abandonné par la plupart de ceux qui le suivaient. Appréhendant de perdre aussi le reste, il se dirigea à l'est; et voulant toujours éviter les mines de Cuiaba, il s'éloigna encore davantage de celles Dos-Martirios, et s'égara dans de vastes solitudes où il erra plusieurs mois; à la fin le hasard lui fit découvrir les mines de Goiaz, aperçues auparavant par son père; elles se trouvèrent, comme toutes les autres, très-abondantes dans les premiers temps.

Cette riche découverte détourna bientôt Bueno de son ardeur à poursuivre celle qu'il cherchait, de sorte que la route des mines Dos-Martirios, et leur situation positive, ne sont plus connues depuis long-temps que par la tradition vague qui a conservé le souvenir de leur existence. Comme elles furent trouvées par hasard, et que l'on n'avait ni boussole ni instrument qui pût déterminer leur position géographique, il dut régner à cet égard beaucoup de doutes et d'incertitudes. On n'a, le long de la rivière des Tocantins, qui comprend toute la capitainerie de Goiaz, rien dé-

couvert qui s'accorde avec les récits qui circulent. Les premiers rapports placent ces mines près d'une rivière qui, de même que celle des Tocantins, se jette dans le fleuve des Amazones; on l'a cherchée en s'approchant de ses affluens supérieurs, et à l'ouest du Cuiaba : dans cette position il n'y a que le Chingou. D'autres coureurs de pays placent ces mines sur l'Araguaya ; mais il est inutile de les y chercher, car cette rivière est à plus de deux cents lieues au nord-ouest du lieu que l'on s'efforce de trouver. C'est ce qui est confirmé par un fait récent. Un petit fils de Bueno, guidé par un ancien journal de cette découverte, décrivant la route qui y menait, descendit le Rio-das-Mortes, et entra dans des plaines étendues, situées sur sa rive occidentale; il les parcourut quelques jours, et arriva dans une campagne couverte de mangabas blancs, désignés dans son journal. De ce lieu, il aperçut entre le nord et l'ouest quelques hautes montagnes, non groupées, dont trois avaient la forme spécifiée pour indiquer la situation de la mine dos Martirios. Une attaque soudaine des Indiens, dans laquelle le chef et plusieurs autres aventuriers

furent tués, dispersa la troupe, et fit évanouir le projet à l'instant où tout donnait lieu de croire qu'il allait réussir.

Les bords de cette rivière produisent beaucoup de cacao, quelques épiceries, divers fruits indigènes, et une infinité d'autres choses.

Le Tapajos.

Cette rivière est la troisième qui prenne sa source dans la province de Mato-Grosso, où elle en reçoit un grand nombre d'autres. Elle a trois cents lieues de cours au nord entre le Madeira et le Chingou, et se jette dans le fleuve des Amazones, sous le 2° 24′ 50″ de latitude, et le 55° de longitude, position géographique de la ville de Santarem, qui est à cent dix-huit lieues de Para, en ligne directe, et à cent soixante-deux par la navigation la plus courte. Le Tapajos sort des plaines des Parexis, nom dérivé d'une nation indienne qui les habite. Ces plaines forment un vaste espace, occupé par des tertres de sable et de terre légère : ce qui rend sa surface onduleuse comme celle de la mer. Le voyageur qui se trouve au milieu de ces plaines, aperçoit tou-

jours devant lui un monticule éloigné et d'une certaine étendue. Il s'en approche par une pente douce et prolongée, traverse la plaine, et s'avance par une montée également douce, jusqu'à ce qu'il arrive imperceptiblement à la hauteur qu'il a vue. Une autre éminence se présente alors à ses yeux; et à mesure qu'il va plus loin, il continue à découvrir sans cesse et successivement les mêmes objets. Le sol de ces plaines immenses est sablonneux et si léger, que les bêtes de somme qui le traversent, s'y enfoncent au point de ne pouvoir aisément poursuivre leur marche. Le pâturage est maigre; il ne consiste que dans les tiges d'une herbe dure, d'un pied de haut, garnie de feuilles rudes, lancéolées. Les animaux, en les broutant, les arrachent avec leurs racines couvertes de sable. Ces circonstances rendent le passage des plaines des Parexis difficile et pénible; cependant si l'on arrive auprès d'un des nombreux ruisseaux qui les arrosent, on y voit des herbes plus tendres qui donnent un pâturage passable. Les plaines des Parexis forment, dans un espace d'une vaste étendue en longueur et en largeur, le sommet des hautes montagnes du même nom, et sont situées dans

une des parties du Brésil les plus élevées. C'est en effet de là que descendent les deux plus grandes rivières de l'Amérique méridionale, savoir : le Paraguay, tant avec ses nombreuses sources qu'avec ses affluens supérieurs les plus considérables, tels que le Jauru, le Sypotuba, et le Cuiaba; ensuite le Madeira, le plus grand affluent du fleuve des Amazones, à sa rive droite.

Le Tapajos, qui coule dans une direction contraire à celle des rivières précédentes, sort de ces montagnes. Son affluent le plus occidental est l'Arinos qui entrelace ses sources avec celles du Cuiaba, à peu de distance de celles du Paraguay. L'Arinos a un affluent occidental, qui est le Rio-Negro; il y a, du point où celui-ci est navigable, un passage de huit lieues par terre jusqu'au Cuiaba, au-dessous des sauts les plus considérables de la partie supérieure du cours de ce dernier; et de l'Arinos à la même partie du Cuiaba, il n'y a qu'une distance de douze lieues.

L'Arinos est aurifère à sa source; on y découvrit en 1747 les mines de Santa-Jsabel, qui furent presque aussitôt abandonnées, parce qu'elles ne répondirent pas aux espérances que

faisaient concevoir, dans ces temps prospères, les grandes quantités d'or que l'on retirait des mines de Cuiaba et de Mato-Grosso. Ces pays étaient infestés par des hordes d'Indiens belliqueux.

Le Sumidouro se jette au sud dans l'Arinos. Sa source étant peu éloignée de celle du Sypotuba, grand affluent occidental du Paraguay, il y a une communication facile d'une rivière à une autre. Joao de Souza-Echevedo, grand faiseur de découvertes, effectua ce passage en 1746; il descendit le Cuiaba, et remontant le Sypotuba jusqu'à sa source, il transporta ses pirogues par terre jusqu'au Sumidouro, sur lequel il s'embarqua, et en suivit le cours, quoique cette rivière coule quelque temps sous terre, particularité d'où elle dérive son nom. Ensuite il passa dans l'Arinos, puis dans le Tapajos, dont il franchit les sauts, quoiqu'ils fussent plus difficiles que ceux du Madeira, et découvrit plusieurs indices d'or dans le Tres-Barras, affluent occidental du Tapajos, à cent lieues au-dessous des sources de l'Arinos. A l'ouest du Sumidouro, et dans les plaines des Parexis, le Xacuturina prend sa source au nord du Jauru. Cette rivière est fameuse par un lac

que traverse un de ses affluens, et où se récolte tous les ans une grande quantité de sel, cause constante de guerre entre les Indiens. Quelques navigateurs font du Xacurutina un affluent de l'Arinos; d'autres disent que c'en est un du Sumidouro. Dans les plaines des Parexis, bornées à l'ouest par les hautes montagnes du même nom, qui se prolongent à deux cents lieues dans le nord-nord-ouest, et suivent le cours du Guapore pendant quinze ou vingt lieues, se trouve la source du Juruena, à une lieue à l'est de celle du Sarara, et à deux lieues à l'ouest de celle du Guapore, sous le 14° 42′ de latitude, à vingt lieues au nord-nord-est de Villa-Bella. Cette rivière, qui est la branche la plus considérable et la plus occidentale du Tapajos, court cent vingt lieues au nord, se perd dans l'Arinos, et forme par cette réunion le lit du Tapajos.

Le Juruena reçoit de chaque côté plusieurs petites rivières. Celles de l'ouest offrent, par de courts passages par terre, plusieurs communications praticables avec le Guapore et ses affluens. Le plus haut de tous et le plus proche de Villa-Bella, est le Securia navigable en ce lieu, et presqu'à sa source. Cette rivière est

à une lieue de la source principale du Sarare qui, à un quart de lieue de là, a neuf pieds de profondeur, et quinze de largeur. Ainsi, en remontant du Juruena dans le Securia, et traversant à sa source le passage d'une lieue de longueur qui sépare cette rivière du Sarare, le navigateur peut arriver en moins de huit jours à Villa-Bella, sans rencontrer d'autre obstacle que celui du saut du Sarare, trois lieues au-dessous de sa source, où cette rivière se précipite du haut des monts des Parexis, le long de leur flanc occidental. Cette difficulté peut être surmontée, en faisant par terre les quatre lieues de distance depuis le Securia, parce que le Sarare, après sa chute, devient navigable jusqu'à la capitale de Mato-Grosso. A une lieue au nord de la source du Sarare, est la première source du Galera, second affluent du Guapore, au-dessous de Villa-Bella; et, à une lieue à l'est de cette dernière source, sort l'Ema, affluent occidental du Securia, qui donne des facilités égales pour les communications. Le Galera a trois autres sources, au nord de la première, dans les plaines de Parexis : toutes sont des ruisseaux considérables; la dernière et la plus septen-

trionale est le Sabara, éloigné d'un peu plus d'une lieue de la source du Juina, grand affluent occidental du Juruena. Ainsi, par le Juina et le Securia, on peut, en faisant par terre un trajet de cinq à six lieues pour passer les sauts du Galera, qui sont au versant occidental des montagnes, joindre le Juruena au Guapore.

Enfin on peut remonter le Juruena en bateau, jusqu'à la première cataracte qui est à deux lieues de sa source. La cataracte est formée par deux petites chutes ; la rivière étant, dans cet endroit, large de trente piéds et très-profonde, elle coule avec beaucoup de rapidité ; cependant ces cataractes ne sont pas plus considérables, mais sont plus praticables que celles de l'Arinos. On peut de même, par de courts trajets par terre, établir une communication entre le Juruena, le Guapore et le Jauru, qui sont à l'est, quoique ces deux rivières sortent du versant méridional des monts des Parexis, où ils prennent leurs sources, et forment aussitôt des cataractes nombreuses et prolongées.

D'après la position géographique du Tapajos, il est évident que cette rivière facilite la

navigation et le commerce, depuis Para jusqu'aux mines de Mato-Grosso et de Cuiaba, par le Juruena et l'Arinos, ses deux grandes branches. Si les courts trajets par terre étaient trop difficiles pour que l'on pût traîner les pirogues, on aurait la ressource de transporter les marchandises à dos de mulet. Cette navigation, pour aller de la mer à Mato-Grosso, est au moins de deux cents lieues plus courte que celle qui a lieu en remontant le Madeira et le Guapore; elle est par conséquent moins pénible, moins dispendieuse, et également avantageuse pour les mines de Cuiaba. La navigation du Tapajos peut aussi conduire à des découvertes nouvelles, en le remontant au milieu des vastes pays qu'il baigne jusqu'à son entrée dans les plaines du Parexis, et dont les productions ajouteraient à celles de l'immense contrée arrosée par le fleuve des Amazones. On sait de plus que cette rivière est aurifère dans une grande partie de son cours, et qu'en passant du Juruena dans le Camarare, son affluent occidental, et aux sources du Jamary ou Rio-das-Coudeas qui, sortant par de larges torrens de la pente orientale des monts des Parexis, se jette dans le

Madeira, il y a des mines qui ont fait naître de grandes espérances, quoiqu'on ne les ait découvertes que très-rarement, après plus de vingt ans de recherches inutiles.

Le Paraguay.

Ce fleuve a ses sources à l'ouest de celles de l'Arinos, par le 13° de latitude; après un cours de six cents lieues du nord au sud, il se jette dans l'Océan, et prend, à son embouchure, le nom de Rio-de-la-Plata. Les sources du Paraguay sont à soixante-dix lieues au nord-est de Villa-Bella, et à quarante lieues au nord de Cuiaba; elles sont partagées en plusieurs branches qui sont de véritables rivières, et qui, se réunissant successivement à mesure qu'elles vont au sud, forment le lit de ce fleuve immense, navigable dès ce point reculé. A peu de distance à l'ouest de la principale source du Paraguay, est celle du Sypotuba qui, après un cours de soixante lieues, s'unit à lui à droite, sous les 15° 50′ de latitude. Dans la partie supérieure de cette rivière, et près du Jurubauba, sa branche occidentale, il y avait autrefois une mine d'or, dont l'exploitation

était très-lucrative; mais comme celles du Mato-Grosso et du Cuiaba, découvertes plus récemment, ont offert plus d'avantages, on l'a abandonnée : de sorte que sa situation n'est pas aujourd'hui connue avec certitude. Le Paraguay reçoit aussi à droite, trois lieues plus bas que le Sypotuba, le Cabaral, rivière également aurifère. Sur les bords du Sypotuba vit une nation indienne, appelée os Barbados (les Barbus), d'après la particularité unique parmi tous les autres Indiens, qui est d'avoir de fortes barbes.

Les Boriras-Araviras habitent les bords du Cabaral; ils sont un mélange de deux nations différentes qui, en 1797, envoyèrent quatre de leurs chefs, accompagnés de leurs mères, à Villa-Bella, pour solliciter l'amitié des Portugais. Les Pararionés vivent dans le voisinage des Boriras, tout près du Sypotuba. Une lieue au-dessous de l'embouchure du Cabaral, sur la rive orientale du Paraguay, est Villa-Maria, petit, mais utile établissement, fondé en 1778. Sept lieues au-dessous de Villa-Maria, et sur la rive occidentale du Paraguay, est l'embouchure du Janin par les 16° 24′ de latitude. Cette rivière est remarquable par la borne qui

fut érigée à son embouchure en 1754, et parce qu'elle est, ainsi que les terres de la rive méridionale, comprise dans les possessions portugaises, et forme la limite du territoire espagnol. Elle prend sa source dans les plaines du Parexis, par les 14° 42′ de latitude, et les 58° 30′ de longitude; elle coule au sud jusqu'au 15° 45′, où est situé le registre du même nom : alors elle tourne au sud-est pendant trente-quatre lieues, jusqu'à ce qu'après avoir parcouru soixante lieues, depuis sa source, elle se joigne au Paraguay. Dans l'intérieur du pays, à sept lieues du registre, il y a des puits d'eau salée, qui ont en partie approvisionné de sel Mato-Grosso depuis sa fondation. Ils s'étendent jusqu'à l'endroit appelé la Salina-de-Almeïda, d'après le nom de la personne qui, la première, exploita ces salines.

Ces puits salés sont situés le long des bords d'un large marécage où se trouvent les mêmes poissons que dans le Paraguay. La saline d'Almeïda n'est pas éloignée des bords du Jauru, et l'eau continue à être salée trois lieues plus loin dans le sud, où elle se joint au Pita, autre courant salé venant de l'ouest, et à l'ouest duquel sont des plaines hautes et arides, où

l'on voit de nombreux et vastes bosquets circulaires de carandas, espèce de palmier. Ces plaines se terminent à neuf lieues à l'ouest de la saline d'Almeïda, au Paopique, grand marécage ou étang qui se dirige au sud.

Le confluent du Jauru avec le Paraguay est un point de la plus haute importance; il garde et couvre la grande route entre Villa-Bella, Cuiaba et les établissemens intermédiaires; il commande en même temps la navigation des deux rivières, et défend l'entrée de la dernière des deux provinces. De ce point, le Paraguay est, en remontant, navigable presque jusqu'à ses sources éloignées tout au plus de soixante-dix lieues; il n'y a d'autre obstacle qu'un large saut. On dit que ces sources contiennent des diamans.

La borne placée à l'embouchure du Jauru est une pyramide de beau marbre, qui a été apportée de Lisbonne. Elle est ornée d'inscriptions relatives au traité entre l'Espagne et le Portugal, traité qui fixa les limites respectives des territoires des deux puissances.

La haute chaîne de montagnes qui prend naissance près de la rive orientale des sources du Paraguay, borde ce fleuve vis-à-vis l'em-

bouchure du Jauru, et se termine sept lieues au-dessous de ce point par le Morro-Excalvado, sous le 16° 43′ de latitude. A l'est de cette montagne ou de ce promontoire, tout est marécage, et neuf lieues plus bas, le Paraguay reçoit à gauche le Rio-Novo, rivière profonde, découverte en 1786, et qui pourra par la suite être navigable jusqu'auprès de San-Pedro-del-Rey, quand on aura enlevé les plantes aquatiques dont son lit est obstrué. Les sources les plus lointaines de cette rivière sont les ruisseaux de Santa-Anna, Bento-Gomez et quelques autres qui, à l'ouest de Cocaes, traversent le grand chemin de Cuiaba. Sous le parallèle du 17° 33′ de latitude, la rive occidentale du Paraguay devient montagneuse; là se trouve la pointe septentrionale de la Serra-da-Insua, chaîne qui, trois lieues plus au sud, présente une large ouverture pour former l'embouchure du lac Gaïba. Ce lac se prolonge à l'ouest; un large courant d'eau de quatre lieues d'étendue, venant du nord, fait communiquer ce lac avec celui d'Uberava : ce dernier, plus grand que le Gaïba, est contigu au versant septentrional de la Serra-da-Insua. Six lieues et demi au-dessous de l'embouchure du Gaïba,

et vis-à-vis la rive montagneuse du Paraguay, est l'embouchure du San-Lorenço, appelé jadis le Porrados, rivière qui, vingt-six lieues plus haut, reçoit à droite le Cuiaba par les 17°20' de latitude et les 57° 5' de longitude. Ces deux rivières ont un cours très-long. Le San-Lorenço a sa source par les 15° de latitude, à quarante lieues à l'est de la ville de Cuiaba; il est grossi à gauche, indépendamment des affluens que traverse le chemin de Goiaz, par d'autres grands ruisseaux, tels que le Paraïba ou Piquiri, qui reçoit à son tour le Jaquari et l'Itiquira, tous navigables. On a remonté l'Itiquira en bateau jusqu'à sa source; là, on a traîné les bateaux par terre jusqu'au Sucurin, qui tombe dans le Parana, quatre lieues au-dessous de l'embouchure du Tiète, à la rive opposée. On a reconnu que l'Itiquira et le Securin ont des sauts moins nombreux et moins considérables que le Taquari, et que le trajet par terre est beaucoup plus court et plus commode que celui de Camapuao, de sorte que cette navigation est préférable à celle des deux autres rivières. On n'a que deux obstacles à surmonter, la présence de nombreux Indiens, et le manque de provisions.

La navigation jusqu'à la ville de Cuiaba, par la rivière du même nom, depuis le confluent qui vient d'être nommé, est courte et aisée. Pendant les dix premières lieues, après avoir passé les deux petites îles d'Ariacuni et de Tarumal, on rencontre une grande plantation de bananiers sur un terrain d'alluvion, qui s'étend sur la rive orientale de la rivière. Trois lieues plus haut, le Cuiaba reçoit à l'est le Guacho-Nassu, et sept lieues au delà, du même côté, le Guacho-Mirim. Depuis ce point, la rivière serpente dans la direction du nord-nord-est, pendant onze lieues, jusqu'à l'île de Pirahim, et ensuite elle décrit une grande courbe à l'est, reçoit un grand nombre de ruisseaux, et passe devant Cuiaba qui en est éloigné d'un mille à l'est. Cette ville est à 96 lieues à l'est de Villa-Bella, et à la même distance du confluent de la rivière de son nom avec le Paraguay. Elle est grande, et peut, avec le territoire qui en dépend, contenir 30,000 âmes. Il y a abondance de viande, de poisson, de fruits et de toutes sortes d'herbes potagères ; tous ces objets y sont à bien meilleur marché que dans les ports de mer. Le pays est très-propre à la culture, et a de riches mines ; mais, en quel-

ques endroits, l'eau est rare pour les exploiter dans les temps de sécheresse. Elles furent découvertes en 1718, et l'on estime qu'elles produisent annuellement plus de vingt arrobes d'or très-fin.

Vingt lieues au sud-ouest de Cuiaba est l'établissement de San-Pedro-del-Rey, le plus considérable de tous ceux de ce canton, et qui contient 2,000 habitans. Il est situé près de la rive occidentale du ruisseau de Bento-Gomez qui, une lieue et demie au sud, forme une grande baie nommée Rio-de-Janeiro. Le Cuiaba a sa source, quarante lieues au-dessus de cette ville; ses bords sont cultivés dans la plus grande partie de son cours, y compris quatorze lieues au-dessous de la ville. Quatre lieues au-dessous de la principale embouchure du Porrados, le Paraguay est bordé de montagnes qui le séparent du Gaiba à l'ouest, et qui en ce lieu prennent le nom de Serra-das-Pedras-de-Amolar, parce qu'elles sont composées d'une roche dont on fait des pierres à aiguiser. Ce point est le seul qui ne soit pas inondé par les débordemens du fleuve: aussi est-il très-fréquenté par les canots qui y naviguent. Cette chaîne se termine, deux lieues plus

au sud, dans celle de Dourados, immédiatement au-dessous de laquelle il y a, à la rive gauche du Paraguay, un courant d'eau qui, pénétrant entre deux hautes montagnes appelées Cheines, conduit au lac Mendiari, long de six lieues, et le plus grand du Paraguay.

Depuis le Dourados, le Paraguay coule au sud vers les Serras-de-Alburquerque, dont il touche la pointe septentrionale, sur laquelle est bâtie la ville du même nom. Ces monts forment une masse compacte de dix lieues carrées, et contiennent beaucoup de pierre calcaire. On regarde le terrain d'alentour comme le meilleur qu'il y ait, en allant plus bas, le long du Paraguay; on ne peut mettre en comparaison que celui des bords occidentaux des lacs Mandiuri et Gaïba. Depuis Alburquerque, le Paraguay tourne à l'est, en côtoyant les monts de ce nom, qui finissent six lieues plus bas à la Serra-da-Rabicho, vis-à-vis laquelle est placée, sur le bord septentrional du Paraguay, la bouche méridionale inférieure du Paraguay-Mirim. C'est une branche du Paraguay qui, en terminant son cours en ce lieu, forme une île longue de quatorze lieues du nord au sud; les canots passent par cette branche dans les temps d'i-

nondation. Depuis l'embouchure du Paraguay-Mirim, le Paraguay coule au sud jusqu'à celle du Taquari, sur lequel naviguent, tous les ans, des flotilles de canots et d'autres embarcations qui vont de Saint-Paul à Cuiaba, et même jusqu'au Registro-de-Jauru, quand ils sont destinés pour Villa-Bella.

Cette navigation étant de la plus grande conséquence, puisqu'elle unit deux districts lointains, on sera peut-être bien aise d'en trouver ici une description abrégée, extraite du journal d'un homme instruit qui fit ce voyage il y a quelques années, au mois d'octobre, époque à laquelle le Paraguay rentre dans son lit. Cette description commencera au Taquari, parce que le voyage depuis cette rivière jusqu'à Cuiaba et au Jaru, a déjà été décrit. La plus grande des nombreuses bouches par lesquelles le Taquari se jette dans le Paraguay, est située par les 19° 15′ de latitude, et 54° de longitude. Durant les dix premières lieues, le chenal de la rivière n'est pas aisé à trouver, parce qu'elle traverse de grandes plaines couvertes d'eau à la profondeur de plusieurs pieds, et contiguës à Taquari, lieu où la rivière est très-étroite.

De là on compte vingt lieues jusqu'à Allegre, lieu de relâche situé par les 18° 12′ de longitude. Cet espace offre, sur les deux rives du Taquari, plusieurs entrées dans des passages qui, aux époques de débordement, conduisent à différens lieux lointains situés sur le Paraguay, le Porrudos et Cuiaba. Il y a, d'Allegre, trente lieues de navigation à l'est jusqu'au saut de Barra, où la rivière n'est pas navigable pendant plus d'un mille, parce qu'elle est obstruée par des roches : on peut néanmoins en franchir une partie dans des bateaux à moitié chargés. A l'extrémité de cette cataracte, le Taquari reçoit le Cochim, dans lequel entrent les embarcations. Cette rivière a cent pieds de largeur à son embouchure, et, une lieue plus haut, reçoit à sa rive méridionale le Taquari-Mirim, dont la largeur égale presque la sienne. Un peu au-dessus de ce confluent est située sa première cataracte, appelée Da-Ilha, et que l'on peut franchir dans des canots vides. Une lieue plus haut est la cataracte de Giquitaya, que l'on passe dans des canots à demi-chargés, et une lieue et un quart plus haut est celle de Choradeira, dont le courant est très-rapide. Au delà, on rencontre celle d'Avanhandava-

Uassu, où l'on transporte les marchandises par terre pendant un demi-mille. L'on conduit les pirogues par un canal de quinze pieds, très-difficile, et à l'extrémité duquel on les pousse par-dessus les rochers, afin qu'elles franchissent le commencement de la cataracte. Une demi-lieue plus haut est la cataracte de Jauru; elle tire ce nom d'une rivière que le Cochim reçoit plus haut vers le nord. En remontant le Cochim depuis ce confluent, on rencontre sept cataractes dans une étendue de cinq lieues et demie, au milieu de laquelle la rivière est encaissée dans une montagne qu'elle coupe. Son cours y est très-doux, quoiqu'elle ait à peine quinze pieds de largeur; elle reçoit au sud le Puredao, ruisseau que l'on dit aurifère. Une demi-lieue au-dessus des sept cataractes dont je viens de parler, il y en a trois autres appelées Tres-Irmaos; et, à la même distance, plus loin, celle das Furnas, que l'on passe avec beaucoup de peine dans des pirogues non chargées. Le cours du Cochim est ensuite rempli de cataractes, entre lesquelles on navigue jusqu'à ce que cette rivière soit jointe par le Camapuao, large de vingt-quatre pieds à son embouchure. De ce point jusqu'au confluent

du Cochim et du Taquari, on compte trente lieues.

Le Camapuao, dans lequel continue la navigation, se rétrécit à l'embouchure de quelques ruisseaux qui s'y jettent, et diminue tellement de profondeur, qu'il y reste à peine deux pieds d'eau : de sorte que les bateaux sont, pour ainsi dire, traînés plutôt qu'ils ne voguent sur son fond sablonneux. Après ce pénible passage, long de deux lieues, on quitte le Camapuao-Uassu, qu'on laisse à droite, obstrué d'arbres tombés, etc., et l'on entre dans le Camapuao-Mirim, que l'on remonte une lieue, jusqu'à la Fazenda, ou ferme du même nom. C'est un établissement important, appartenant aux Portugais, au centre de ces immenses et désertes régions situées entre le Paraguay et le Parana, à quatre-vingt-dix lieues au sud-sud-ouest en ligne directe de la ville de Cuiaba. Ce lieu paraît très-bien convenir à un Registro, pour prévenir la contrebande de l'or, et faire payer les droits aux marchandises destinées pour Cuiaba et Mato-Grosso. Les canots et leur chargement sont transportés pendant un mille par terre, depuis la Fazenda de Camapuao jusqu'au Sanguixuga, rivière qui forme la

source principale du Rio-Pardo. Depuis l'extrémité du trajet par terre, on continue la navigation en descendant le Sanguixuga; et, dans un intervalle de trois lieues, on passe quatre cataractes jusqu'au Rio-Vermelho, ainsi nommé de la couleur de ses eaux, qui entre dans le Rio-Pardo. Une demi-lieue au-dessous de ce confluent, le Rio-Pardo a la cataracte de Pedras-de-Amolar, et, une lieue plus bas, reçoit au sud le Claro. Après sa jonction avec cette rivière, le cours du Rio-Pardo est uni l'espace de deux lieues; puis, dans une longueur de deux lieues, on rencontre neuf cataractes. Il faut un jour entier pour les passer en descendant, et dix à douze en remontant. Au-dessous de la cataracte de Bangue, la dernière des neuf, le Pardo reçoit au sud le Sucuriu. Trois lieues plus bas est la cataracte de Curare: l'eau y a une chute d'environ vingt-quatre pieds de hauteur. Pour l'éviter, on traîne les canots par terre, pendant un trajet de trois cents pieds. Depuis cette cataracte on en trouve, dans une étendue de dix lieues, dix autres, que l'on passe en un jour en descendant, et en quinze à vingt jours en remontant. Le Rio-Pardo a, en cet endroit, cent dix pieds de largeur. Deux lieues

au-dessous de la dernière de ces cataractes, il y a un passage resserré par des bords très-élevés : il a près de deux mille pieds de long. Une demi-lieue plus bas, on tire les canots par terre, pendant un trajet de quatre cent cinquante pieds; ensuite, une demi-lieue plus bas, est la cataracte de Sirga-Negra; une lieue plus loin, celle de Sirga-Matto, et, un peu plus d'une lieue au delà, la grande cataracte, ou le saut de Cajuru, qui a trente pieds de haut. Pour l'éviter, on traîne les canots le long d'un canal étroit, formé par la rivière. A une distance égale à la précédente, est le Cajuru-Mirim, et immédiatement après, on trouve la cataracte da Ilha, la trente-troisième et la dernière qu'il y ait dans cette rivière. Six lieues plus bas, le Rio-Pardo reçoit au nord l'Orelha-da-Anta (oreille d'anta, ou tapir), et quatre lieues plus loin, du même côté, l'Orelha-da-Onça (oreille d'once), rivières ainsi nommées à cause du grand nombre de ces deux espèces d'animaux qui se trouvent dans leur voisinage. Après avoir navigué encore onze lieues, on arrive au confluent de l'Anhandery-Uassu avec le Rio-Pardo, qui, depuis le passage de Camapuao jusqu'à ce point, a coulé quarante-cinq lieues au sud-est.

Après avoir reçu l'Anhandery au sud, il court seize lieues à l'ouest, et se réunit au Parana à l'ouest, à peu près sous le 21° de latitude. La vitesse du courant du Rio-Pardo est très-irrégulière; on peut le descendre en cinq ou six jours, mais on ne peut le remonter en moins de vingt à trente, et encore faut-il avoir recours au halage, parce qu'en quelques endroits la force de cette rivière est trop considérable pour pouvoir être vaincue par les avirons.

Le Parana est très-large et très-gros : on le remonte jusqu'au confluent du Tieté. Pendant les trois premières lieues, on rencontre l'île de Manuel Homem. Cinq lieues au-dessus de cette île, le Parana reçoit à l'ouest le Rio-Verde dont l'embouchure a deux cent dix pieds de largeur; et, à une distance égale, au delà, mais du côté opposé, l'Aguapehy, qui paraît avoir soixante pieds de largeur. Huit lieues plus haut, le Parana s'unit, à l'ouest, au Sucuriu, large au moins de deux cent cinquante pieds; et, quatre lieues plus loin, au Tieté (1). La distance de cette

(1) Cette rivière formant le grand canal de communication de Rio-Janeiro, Santos, Saint-Paul, et autres lieux, avec les districts importans de Cuiabà et de Mato-Grosso, la totalité du Paraguay, le Rio-de-la-

grande et intéressante rivière au Rio-Pardo, peut, d'après les sinuosités du Parana, être estimée à trente-cinq lieues, dans la direction du nord inclinant à l'est. En remontant le Tieté, on trouve, avant d'avoir fait les trois premières lieues, le saut d'Itapura, que l'on évite en traînant les canots par terre, dans un trajet de trois cents pieds de longueur. Une lieue au delà est la difficile cataracte d'Itapura-Mirim; une lieue plus loin, on rencontre les trois cataractes appelées os Tres-Irmanos; une lieue plus haut, celle d'Itupira, longue d'une demi-lieue. Deux lieues au-dessus est celle d'U-Aicurituba-Mirim, et, à son extrémité supérieure, le Tieté reçoit au nord la petite rivière de Sucury. A une lieue de là on rencontre la cataracte d'Utupiba, longue d'un quart de lieue: à la même distance est la cataracte d'Araracangua-Uassu, que l'on passe en canots

Plata, le Potosi, Chuquisaca, et une grande partie du Pérou, j'ai conservé les détails contenus dans les notes que l'on m'a remises, et relatifs à ses cataractes nombreuses et aux difficultés de sa navigation; parce qu'il est aujourd'hui bien évident, et qu'il y a grande raison de supposer que cette rivière sera bientôt beaucoup plus fréquentée.

chargés. Cinq lieues plus loin, on trouve l'Araracangua-Mirim; une lieue au delà, l'Arassa-Tuba; et, à la même distance, l'U-Aicurituba, depuis lequel, dans l'intervalle de neuf lieues, on rencontre sept cataractes. Trois lieues et demie au-dessus de la dernière, est celle d'Escaramunca, ainsi nommée des brusques sinuosités du Tieté, au milieu de rochers et d'écueils innombrables. Deux lieues au delà est la grande cataracte d'Avanhandava, où l'on décharge les canots: on transporte leur cargaison par terre pendant un demi-mille (1), et on les hale pendant la plus grande partie du chemin, pour éviter un saut de seize pieds de hauteur en ligne perpendiculaire. Une lieue et demie plus loin est la cataracte d'Avanhandava-Mirim, et, tout auprès, celle de Campo,

(1) On pourrait diminuer beaucoup ce travail de traîner les canots par terre, dans tous les endroits où le bois est très-abondant, si le gouvernement ordonnait de faire des chemins en fer, sur lesquels on traînerait aisément, au moyen de roues, les canots chargés. Cette mesure serait la plus propre pour faciliter les communications. L'esprit entreprenant et la sagesse des ministres du prince régent doivent faire espérer de la voir bientôt mise en pratique.

après laquelle la navigation est libre pendant quatorze lieues, jusqu'à celle de Camboyu-Voca, et ensuite à celles de Tambau-Mirim et d'Uassa, toutes deux dans un intervalle de deux lieues. Une lieue plus haut est la cataracte de Tambitiririca; à trois lieues de là, celle d'U-Amicanga; et, un peu plus de deux lieues au-dessus, le Tieté reçoit au nord le Jacuripipica, large de soixante-quinze pieds. Une lieue et demie plus haut est le Jacuripipica-Mirim; et, six lieues au delà, la cataracte de Congouba, longue d'une lieue. Pendant les huit lieues qui suivent, on trouve six cataractes, dont la dernière est le Banharem; ensuite on compte trois lieues et demie jusqu'à l'embouchure du Paraniaba, large de cent quatre-vingt-dix pieds. Le Tieté le reçoit au nord, et, depuis ce point, n'a plus que deux cents pieds de largeur. Depuis l'embouchure du Paraniaba, on navigue pendant quatre lieues, jusqu'à la cataracte d'Ilha, et pendant quatorze lieues de plus, par des sinuosités fréquentes, jusqu'à celle d'Itahi, près de Junduhy, village très-peuplé. Six lieues au delà est la cataracte de Pedre-Negoa, longue d'une lieue; et, une demi-lieue au-dessus, le Tieté reçoit au nord le Sorecaba, rivière qui

vient de la ville du même nom, située par les 23° 31′ de latitude. Près de cette ville sont situés les monts Guaraceaba : quelques-uns abondent en riche oxide de fer, que l'essai par la fonte a fait trouver très-bon. Ces montagnes sont couvertes de beaux bois de charpente et d'excellens bois à brûler : ce qui conviendrait beaucoup pour établir des usines. Elles donnent naissance à beaucoup de ruisseaux dont on peut tirer un parti avantageux, et leur base est arrosée par le Campanhes, voisin du Capivara. Ces deux rivières se jettent, à peu de distance, dans le Tieté. Du Sorecaba il n'y a que six lieues jusqu'à Porto-Felix, où l'on embarque aujourd'hui tout ce qui va de Saint-Paul à Mato-Grosso, ce lieu étant éloigné de vingt-trois lieues de Saint-Paul. C'est par là que le sel, le fer, les munitions, les habits pour les troupes, passent tous les ans. Il arrive fréquemment de Cuiaba à Saint-Paul, au mois de février, des troupes de marchands qui en repartent en avril ou en mai.

En revenant à la description du Paraguay, il est bon d'observer que l'Embotelieu se joint à ce fleuve cinq lieues au-dessous de l'embouchure du Taquari, et du même côté. On ap-

pelle aujourd'hui cette rivière le Mondego. Les marchands de Saint-Paul y naviguaient autrefois en y entrant par l'Anhandery-Uassu, branche méridionale du Rio-Pardo. Sur la rive septentrionale du Mondego, et environ à vingt lieues au-dessus de son embouchure, les Espagnols ont fondé la ville de Xerès, que les Paulistes ont détruite. Il règne une tradition que de riches mines furent découvertes, il y a cinquante ans, dix lieues au delà de ce point, dans les montagnes qui donnent naissance à la partie supérieure de l'Embotelieu. Une lieue au-dessous de l'embouchure du Mondego, on voit deux hautes montagnes isolées, et situées vis-à-vis l'une de l'autre, sur les bords du Paraguay. A l'extrémité de la pente méridionale de la montagne de la rive occidentale, est le fort de la Nouvelle-Coïmbre, élevé en 1775. C'est le dernier et le plus méridional des établissemens portugais sur le grand Paraguay. A onze lieues au sud de Coïmbre, sur la rive occidentale du Paraguay, se trouve l'embouchure du Bahia-Negra, grande nappe d'eau de six lieues d'étendue, et de cinq lieues du nord au sud. Elle reçoit les eaux de vastes plaines inondées, et des pays situés au sud et à l'est des monts Albuquerque. C'est à

cette baie que se terminent les possessions portugaises sur les deux rives du Paraguay. Ce fleuve coule ensuite jusqu'au 21° de latitude, où, sur sa rive occidentale, se trouve une colline connue des Portugais sous le nom de Miguel-José, et couronnée d'un fort espagnol, garni de quatre pièces d'artillerie, et appelé le Fort-Bourbon. Trois lieues au-dessus, la petite rivière de Quirino se jette dans le Paraguay, à l'est. Neuf lieues au sud du fort, et par les 21° 22′ de latitude, on voit des deux côtés de la rivière d'autres montagnes qui la commandent. La rive orientale est bordée d'une haute chaîne qui se prolonge dans l'intérieur du pays, et près de laquelle est la montagne à laquelle sa figure a fait donner le nom de Pain-de-Sucre; la rive opposée est également montagneuse. Au milieu de la rivière est située une île haute, composée de rochers : ce qui divise le courant en deux branches, chacune de la largeur d'une portée de fusil. Ce lieu, dans le cas d'une guerre entre les deux nations, serait un poste de la plus haute importance, parce qu'il forme une barrière naturelle, qui n'aurait pas besoin d'être beaucoup fortifiée pour présenter un obstacle efficace contre une invasion. Ici finis-

sent ces vastes inondations auxquelles sont sujettes les deux rives du Paraguay; elles commencent à l'embouchure du Jauru, et couvrent une étendue de cent lieues du nord au sud, et de quarante de l'est à l'ouest, dans les plus grandes eaux; elles forment par là un lac temporaire, que les géographes des siècles derniers, et même les plus récens, ont appelé le Xarayes. Cette inondation confond le lit du grand Paraguay avec ceux de ses différens affluens, de manière que, vingt à trente lieues au-dessus de leurs embouchures réelles, il est possible, aux époques de débordement, de naviguer de l'une à l'autre, toujours dans une eau profonde, sans apercevoir les bords du Paraguay, ou sans s'en approcher. Durant cette prodigieuse inondation, les hautes montagnes et les terres élevées qu'elle baigne, ressemblent à des îles, et les terrains plus bas forment un véritable labyrinthe de lacs, de baies et d'étangs, dont plusieurs continuent à subsister après que le débordement a cessé. Tant qu'il dure, la navigation, au milieu de ce dédale de parties qui surnagent, n'est pas praticable pour quiconque ne joint pas l'expérience à l'habileté. Depuis le point où les débordemens cessent, et qui forme

la seule barrière qu'il y ait sur le Paraguay, les deux rives, en descendant, sont généralement hautes, et le sol en est solide, notamment la rive gauche, ou portugaise. Sous la latitude de 22° 5′, ce fleuve reçoit une rivière considérable, que les Espagnols, à l'époque du traité de démarcation, en 1753, prétendaient être le Corrientès, tandis que les sources de cette rivière sont à vingt lieues au nord du véritable Corrientès mentionné dans le traité.

Entre le Paraguay et le Parana, s'étend du nord au sud une longue chaîne de montagnes appelée l'Amanbay; elle se termine au sud de la rivière d'Iguatimy, en formant le Maracayer, autre chaîne qui va de l'est à l'ouest. C'est de ces montagnes que sortent toutes les rivières qui se jettent dans le Paraguay, au sud du Taquari, et d'autres qui, suivant un cours opposé, vont se jeter dans le Parana. Une de ces dernières, et la plus méridionale, est l'Iguatimy, qui a son embouchure par les 23° 47′ de latitude, un peu au-dessus des sept cataractes, ou de la grande et admirable chute du Parana. C'est un spectacle d'une magnificence sublime; le spectateur qui la considère d'en bas aperçoit six arcs-en-ciel, les eaux produisant par

leur chute un nuage perpétuel de vapeurs qui imprégnent l'air d'humidité à une grande distance. Sur la rive droite de l'Iguatimy, à vingt lieues de son embouchure, les Portugais avaient jadis la forteresse de Bauris, qu'ils abandonnèrent en 1777. L'Iguatimy a sa source vingt lieues plus haut, au milieu de montagnes âpres et très-hautes. Le Xexuy tombe dans le Paraguay, à l'est, par les 24° 11′ de latitude. Vingt lieues au-dessous de l'Ipane, s'y jette l'Ipane-Mirim, autre petite rivière.

La description sommaire qui précéde est celle du Paraguay, dans toute l'étendue qui devrait appartenir aux Portugais, observe le mémoire que je consulte. Cette grande rivière est tellement située, que toutes les rivières qui partent de l'intérieur du Brésil, lui portent le tribut de leurs eaux. Toutes ont leur embouchure à sa rive gauche ou occidentale, depuis le Jaury jusqu'à l'Ipane. Les bords de la plupart de ces rivières sont inondés, à l'époque du débordement, et les plaines sont couvertes d'eau, à une profondeur considérable.

Un fleuve aussi grand que le Paraguay, situé sous un climat tempéré et salubre, nourrissant beaucoup de poissons, bordé de vastes

plaines et de hautes montagnes, arrosant un pays entrecoupé de nombreuses rivières, de baies, de lacs, de forêts, doit naturellement avoir invité un grand nombre de peuplàdes indiennes à se fixer sur ses bords ; mais immédiatement après la découverte du nouveau continent, les incursions des Paulistes et des Espagnols semblent avoir dispersé les tribus des indigènes. Cependant les jésuites transplantèrent ensuite un nombre considérable de ces Indiens à leurs établissemens sur l'Uraguay et le Parana. D'autres peuplades, fuyant l'avidité des nouveaux colons, portèrent leurs pas dans des contrées moins favorisées de la nature, mais plus sûres, à raison de leur éloignement et de la difficulté d'en approcher. Cette migration d'une peuplade dans un pays occupé par une autre, devint la source féconde de guerres sanglantes et invétérées, qui ont tendu à diminuer le nombre des Indiens. Il en existe néanmoins encore quelques-uns sur les bords du Paraguay. Parmi eux, les Quaycurus, ou Indiens cavaliers, se distinguent par leur valeur. Ils occupent, au sud du Taquari, le pays qui s'étend le long des rivières, dont l'embouchure est à la rive orien-

tale du Paraguay jusqu'à l'Ipane, et de l'autre côté, depuis les monts d'Albuquerque en descendant. Ils ont constamment fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais, et n'ont pas été subjugués. Ils ont pour armes des lances d'une longueur extraordinaire, des arcs et des flèches. Ils font, à cheval, de longues incursions sur les territoires voisins ; ils se procurent des chevaux en échange de forts manteaux de coton, nommés ponchos, qu'ils fabriquent. D'autres peuplades indiennes habitent ces vastes contrées ; quelques-unes se sont mêlées avec les Espagnols et avec les Portugais. La plupart des Espagnols de la frontière ont dans leur physionomie quelques traces du caractère indien.

Depuis le confluent du Xexuy, le Paraguay coule trente-deux lieues au sud, jusqu'à l'Assomption, capitale de la province du Paraguay. Cette ville est située sur un terrain en angle obtus, à la rive orientale du fleuve ; sa population est assez considérable, et l'on compte quelques Portugais parmi ses habitans. Son gouvernement est d'une vaste étendue, et contient, dit-on, près de cent vingt-mille âmes. Le pays est fertile, et l'on y voit plusieurs riches métairies. Sa production princi-

pale est le maté, que l'on envoie au Tucuman et à Buenos-Ayres, d'où il est expédié pour diverses parties du territoire espagnol, qui le reçoivent par les ports du Chili et du Pérou, parce que c'est un article général de consommation parmi toutes les classes d'habitans. La province du Paraguay exporte aussi des cuirs, du tabac et du sucre. De grands bateaux arrivent de Buenos-Ayres à l'Assomption, après une navigation de deux à trois mois. La seule difficulté que l'on éprouve vient de la grande rapidité du fleuve, inconvénient diminué par les vents favorables qui soufflent du sud, la plus grande partie de l'année.

Six lieues au-dessous de l'Assomption, le Paraguay reçoit à sa droite le Pilcomayo qui a deux embouchures; la seconde est quinze à seize lieues plus bas. Dans cet intervalle, quelques petites rivières se jettent du côté opposé dans le Paraguay, entr'autres le Tibiquari. Sur un de ses bras, à vingt lieues au sud-est de l'Assomption, se trouve Villa-Rica, ville espagnole. Les vastes plaines qui l'entourent, nourrissent une immense quantité de bestiaux. Le Rio-Vermelho se joint au Paraguay, à gauche, par les 26° 50′ de latitude. Sur une

branche lointaine de cette rivière, est située la ville de Salto, près d'une cataracte praticable. C'est un point important pour les Espagnols qui transportent leurs marchandises de Buenos-Ayres et du Tucuman dans le Haut-Pérou.

Le Parana.

Le Parana, ou la grande rivière, fut, à cause de l'abondance de ses eaux, considéré par ceux qui firent la découverte de ce pays, comme la rivière principale qui concourt à former le Rio-de-la-Plata. C'est par les 27° 25′ de latitude, que les eaux de ces rivières réunies prennent ce nom, auquel on donne l'origine suivante : Martin de Sousa, le premier donataire de la capitainerie de Saint-Vincent, donna à Alexio Garcia une escorte convenable pour explorer les pays inconnus, situés à l'ouest de la côte du Brésil. Cet intrépide Portugais, suivant la route du Tieté, arriva au Paraguay, qu'il traversa, et pénétra très-avant dans l'intérieur, d'où il revint chargé, dit-on, d'argent et d'un peu d'or. Mais il s'arrêta sur les bords du Paraguay, pour y attendre l'arrivée de son fils bien jeune encore, et cependant

envoya une relation de sa découverte. Il fut surpris par un parti d'Indiens qui le tuèrent, firent son fils prisonnier, et s'emparèrent de toutes ses richesses. L'année suivante, soixante Portugais qui avaient été envoyés à la recherche de Garcia, partagèrent son sort. Les premiers Espagnols qui aperçurent une si grande quantité d'argent parmi ces Indiens, supposèrent qu'il se trouvait dans le pays, et nommèrent en conséquence le fleuve Rio-de-la-Plata.

Le Parana a sa source principale à la pente occidentale des monts de Mantiqueira, vingt-cinq lieues à l'ouest de la ville de Paraty.

CHAPITRE VIII.

Notice sur la capitainerie de Rio-Grande.

La capitainerie de Rio-Grande est une des plus importantes du Brésil. Son étendue est considérable. Elle a pour bornes, au nord la capitainerie de Saint-Paul, à l'ouest celle de Mato-Grosso, et au sud le territoire espagnol, situé entre cette dernière et le Rio-de-la-Plata.

Son port est situé par les 32° de latitude. L'entrée en est dangereuse, d'abord parce que l'eau y est peu profonde, ensuite à cause des sables mouvans et de la violence continuelle de la lame; malgré ces inconvéniens, ce port fait un grand commerce avec tout le Brésil, par le moyen de bricks et de petits navires qui ne tirent pas plus de dix pieds d'eau. Après avoir passé la barre, qui est longue, ils entrent dans une lagune profonde, et s'y dirigent au nord, puis à l'ouest, vers son extrémité, où la rivière

principale a son embouchure. Au sud sont la lagune de Mini et le territoire neutre, un peu plus au sud duquel est la forteresse de Santa-Teresa, qui a été réparée récemment.

San-Pedro, la ville principale de la capitainerie, est défendue par plusieurs forts, dont quelques-uns sont bâtis sur des îles. Depuis que le genéral Coimbra l'a prise sur les Espagnols, les Portugais l'ont beaucoup fortifiée; ils y entretiennent des forces considérables en infanterie, cavalerie et artillerie à cheval : de sorte qu'au moindre signal, on peut, en y ajoutant la milice, compter sur un corps de cinq à sept mille hommes.

Ce climat passe pour très-beau, et le sol pour si fécond, que ce district mérite le nom de grenier du Brésil. Le froment récolté dans la capitainerie est chargé à San-Pedro pour tous les ports de la côte où l'on fait usage de pain. Mais l'agriculture est si mal entendue dans ce canton, que le grain est toujours mal épluché, et extrêmement sale. On l'emballe dans des cuirs verts, que l'on coud en forme de sacs. Il est sujet à se gonfler et à fermenter dans la traversée de Rio-Grande aux ports du nord; et souvent, après qu'il a été débarqué à

Rio-Janeiro, on le laisse plusieurs jours sur le quai, exposé à la pluie.

Les environs de Rio-Grande sont extrêmement peuplés. On estime, dans un circuit de vingt lieues, le nombre des habitans, en comptant les troupes, à cent mille. Leur occupation principale est l'éducation du bétail, que facilitent des pâturages d'une étendue immense. Ils font aussi sécher et préparent les peaux des bœufs, et font du *charque*, ou ce que, dans la province du Rio-de-la-Plata, on appelle du bœuf au pot. Après que le bœuf a été écorché, on sépare la chair des os, en morceaux aussi gros qu'il est possible, et qui ressemblent un peu à des planches de lard. On la met tremper dans de la saumure chaude, où elle reste de douze à quarante heures, suivant l'épaisseur des morceaux. Après l'en avoir retirée, on la fait sécher au soleil, puis on en forme des ballots qui pesent cent cinquante livres, et que l'on embarque pour toutes les parties du Brésil. C'est un objet de grande consommation parmi la basse classe du peuple et les nègres; l'on en sert même quelquefois chez les gens riches: le goût en ressemble un peu à celui du bœuf fumé. Ce bœuf forme la principale nourriture des

matelots, et compose une partie de la cargaison de la plupart des navires qui partent de Rio-Grande; on en porte aussi aux Antilles, où il est très-recherché, et pendant la guerre on en a vendu souvent à neuf pences, ou un schelling (90 c. ou 1 fr. 20 c.) la livre. Le charque de Rio-Grande est bien supérieur à celui du Rio-de-la-Plata. Pendant que les troupes anglaises étaient en possession de Monte-Video, on craignit que l'ennemi venant à éloigner le bétail, elles n'eussent à souffrir de la disette : on passa en conséquence des marchés à San-Pedro-de-Rio-Grande, pour une quantité considérable de bœuf séché. Comme on n'eut pas occasion d'y avoir recours à Monte-Video, il fut expédié aux Antilles.

La quantité de cuirs que l'on exporte de San-Pedro est presque incroyable : ils forment entièrement les cargaisons de plusieurs navires qui vont aux ports situés plus au nord; ces cuirs sont ensuite envoyés en Europe. On peut estimer à trois cent mille au moins la quantité qui en sort annuellement.

Le suif est aussi un objet considérable de commerce; on l'embarque généralement cru, et non pas épuré comme au Rio-de-la-Plata.

La plus grande partie se consomme dans le Brésil, et les marchands aiment mieux l'épurer chez eux quand ils en font des chandelles. On l'emballe dans des cuirs verts de rebut (1).

Les chevaux et le crin forment une branche de commerce bien inférieure aux précédentes; on en embarque une grande quantité à San-Pedro.

Ces différentes productions de Rio-Grande occupent une centaine de navires caboteurs. Quelques-uns font deux à trois voyages par an; ils rapportent (2), en productions du Brésil, du sucre, du rhum, du tabac, du coton, du riz, du manioc, des confitures, etc.; en marchandises d'Europe, du vin, de l'huile, des

(1) Quelques Anglais qui avaient vu leurs projets échouer au Rio-de-la-Plata, allèrent à Rio-Grande, afin d'y former des établissemens pour préparer le bœuf, épurer le suif, etc.; mais ils se virent bientôt forcés de les abandonner.

(2) La plupart des navires apportent une certaine quantité de nègres, parce qu'on a l'habitude à Rio-Janeiro d'y embarquer pour Rio-Grande tous ceux qui sont méchans et turbulens. S'ils continuent à manifester de mauvaises dispositions, on les vend à la colonie voisine.

olives, du verre, et beaucoup de celles d'Angleterre, notamment du fer, quoiqu'ils préfèrent celui de Suède, des draps et des étoffes de laine, des velours de coton de diverses qualités, des toiles de coton imprimées, des calicos, de la mousseline, des mouchoirs de soie et de coton, de la bonneterie de laine, des chapeaux, de la flanelle, etc., ainsi que de la toile à voiles, des cordages, des ancres, du goudron, de la peinture, des fusils de chasse, des munitions de toutes sortes, de la petite et de la grosse quincaillerie, notamment des couteaux de boucher, un peu de plaqué, et des objets de fantaisie. Une grande partie des marchandises est expédiée, à dos de cheval, dans l'intérieur, où on les colporte de maison en maison pour les vendre ou les échanger.

Pendant la durée de l'ancien système, c'est-à-dire avant les quatre dernières années, on faisait à Rio-Grande un commerce très-lucratif avec les Espagnols; ils venaient en grand nombre acheter du tabac et les marchandises anglaises qui pouvaient facilement se transporter à cheval. Ce commerce enrichissait beaucoup Rio-Grande et la contrée voisine, parce que les marchandises que les Espagnols achetaient

étaient payées en argent; mais l'empressement inconsidéré de nos spéculateurs a totalement détruit ce trafic si avantageux pour les deux nations qui y prenaient part.

Les environs de San-Pedro sont très-désagréables, étant entourés de sable et de dunes assez grandes : elles sont formées par le vent; il amasse le sable en tas qui acquièrent une certaine consistance, et ont l'air d'être composés de couches parallèles. La violence du vent qui souffle fréquemment, porte le sable de tous côtés, de la manière la plus incommode, car il entre dans toutes les parties des maisons.

Indépendamment du bétail que l'on élève dans cette capitainerie, il y en arrive beaucoup du territoire espagnol.

L'Uraguay, grande rivière, prend sa source dans cette capitainerie, et se jette dans le Rio-de-la-Plata, un peu au-dessus de Buenos-Ayres; il s'y trouve aussi beaucoup d'autres rivières moins considérables, dont les bords sont bien boisés. On a dernièrement envoyé, de Villa-Rica, des mineurs pour essayer l'exploitation de lavages d'or. Il y a dans le voisinage de San-Pedro de la houille dont j'ai vu un échantillon. Quelqu'un me montra une

substance trouvée dans le même canton, et qu'il ne connaissait pas. En la voyant, je lui demandai s'il était bien sûr qu'elle n'y eût pas été apportée d'ailleurs : m'ayant répondu affirmativement, je lui repartis que c'était du wolfram, et que ce métal était un fort indice de l'étain, avec lequel on le trouvait constamment en Europe, mais que peut-être il n'en était pas de même en Amérique ou en Asie. Ce morceau était amorphe; le frottement ne l'avait pas arrondi, et il pesait au moins une livre. La géologie de cette capitainerie est très-peu connue.

Les jaguars, et d'autres animaux de proie, y sont très-communs dans diverses parties. Parmi les animaux herbivores, il y a de très-grands cabiais, beaucoup de daims, et des tatous très-bons à manger rôtis. On y voit en grandes troupes l'espèce d'autruche dont le plumage est foncé, des aigles, des faucons et des oiseaux de proie, notamment des vautours, des grues, des cigognes, des dindons sauvages, des canards, des perdrix, des jacanas, des engoulevens, des chats-huans, des perruches, des cardinaux, des colibris, des courlis rouges, etc.

Les habitans sont en général d'une constitution robuste et athlétique ; ils aiment tant à monter à cheval, qu'ils ne parcourent pas la plus petite distance à pied ; ils passent pour être excellens cavaliers, et pour l'emporter sur leurs voisins en adresse et en agilité, surtout quand il s'agit de prendre les animaux avec les boules ou le lacet : mais il est bon de savoir, à cet égard, que les Espagnols ont sur leurs fermes des péons qui ont plus d'affinité avec les Indiens qu'avec eux, tandis que les Portugais ont des créoles élevés dans cette profession, ou des nègres expérimentés qui ne le cèdent à personne dans cet exercice.

Il paraît assez singulier aux Européens que, dans ce beau climat où le thermomètre est fréquemment au-dessous du 40° de Fahreinheit (1. 77 de Réaumur), où l'on élève de très-belles vaches, et où il y a tout ce qui convient pour une laiterie, on ne fasse du beurre ou du fromage que dans des occasions particulières ; on ne peut pas même s'y procurer en tout temps du lait pour le café. On objectera peut-être que les fermiers ne gagneraient pas à faire du beurre et du fromage. Il est sûr qu'ils y trouveraient au contraire un bénéfice considérable ;

et je n'hésite pas à avancer que cent vaches bien tenues pour donner du lait, rendraient plus qu'aucune autre branche de l'exploitation rurale, à quiconque serait capable de les soigner. Cette colonie fournirait aisément de beurre et de fromage les districts voisins, et même tout le Brésil.

Il y a quelques années que l'on cultive ici du lin, par ordre du gouvernement. Il fut trouvé d'excellente qualité; mais on abandonna cette culture qui probablement ne donna pas un profit assez considérable, et parce que d'ailleurs la préparation du lin était pénible.

Dans quelques cantons les raisins sont très-bons, et l'on ne tardera probablement pas à en faire du vin, puisque l'empêchement que la mère-patrie mettait à cette fabrication n'existe plus aujourd'hui.

Depuis deux ou trois ans on a continuellement envoyé des troupes à Rio-Grande; elles s'y sont bientôt disciplinées: de sorte qu'elles sont prêtes pour une expédition, dans le cas où la guerre se déclarerait avec les pays voisins. Il n'y a peut-être pas d'endroit où l'on puisse entretenir une armée à aussi peu de frais. La cavalerie est très-bonne, et l'on dit

que l'artillerie volante peut être comparée à la meilleure qu'il y ait en Europe. Cela ne paraîtra pas improbable si l'on considère l'excellente qualité des chevaux, et la discipline à laquelle les troupes ont été soumises depuis qu'elles ont quitté Saint-Paul.

CHAPITRE IX ET DERNIER.

Observations générales sur le commerce de l'Angleterre avec le Brésil.

Ayant déjà, dans un passage de ce livre, démontré l'importance de Rio-Janeiro, comme étant un port destiné par la nature à devenir la métropole d'un vaste empire, et le centre d'un commerce très-étendu, il ne sera peut-être pas hors de propos de traiter un peu plus en détail ce sujet intéressant.

Les navires les plus convenables pour le commerce de l'Angleterre avec Rio-Janeiro, sont ceux du port de quatre cents tonneaux, qui sont en même temps fins voiliers. Cette dernière qualité leur est particulièrement nécessaire; car autrement la traversée du Brésil en Europe est souvent très-longue, parce que les navires sont poussés très-avant dans l'ouest par le vent alisé du nord-est : c'est ce qui est cause qu'assez fréquemment un paquebot, ou un navire bon voilier, va du Brésil en Angleterre

en cinq ou six semaines, tandis qu'un navire qui marche mal emploie le double de ce temps à faire cette traversée. La meilleure époque pour partir d'Angleterre, et celle qui offre le plus de chances d'une traversée prompte, est dans les mois de février ou de mars, parce qu'alors les vents de nord-est règnent généralement. Je conseille de ne pas couper la ligne en deçà du 22° ni au delà du 25° de longitude occidentale (1), si l'on va au Rio-de-la-Plata ou à Rio-Janeiro, parce que j'ai éprouvé deux fois des calmes accablans en la coupant par les 19° et 20°. Les navires destinés pour Bahia, Fernambouc, et les autres ports plus septentrionaux, couperont par conséquent la ligne plus à l'ouest, parce qu'il n'en peut résulter aucun inconvénient pour eux; mais le vent alisé du sud-est porterait trop tôt le long de terre les navires qui vont plus au sud. Si cela leur arrive, je leur conseille de prendre connaissance de la terre au nord des Alboroxos (2), et de serrer la côte, parce que

(1) 24° 20′ 15″, et 27° 20′ 15″ du méridien de Paris.

(2) Des recherches récentes ont cependant fait connaître que ces rochers ne sont pas aussi dangereux qu'on les faisai

la brise de terre souffle souvent jusqu'à midi. Les ports de cette côte sont en général bons et sûrs : il est néanmoins fort à propos d'être pourvu de câbles et d'ancres en bon état, surtout pour le Rio-de-la-Plata.

Les droits de port ne sont plus si onéreux au Brésil, qu'ils l'étaient autrefois ; on paie une piastre par jour pour l'ancrage : c'est le droit principal. Je recommande particulièrement à tous les navires destinés pour l'Europe, d'embarquer une quantité suffisante de provisions, et notamment d'eau, afin de faire la traversée sans être obligés de relâcher aux Açores, où les frais de port et les autres dépenses accessoires sont exorbitantes, quoique l'on n'y ait besoin, je le suppose, que de quelques barriques d'eau, et de deux quintaux de pain, tout au plus.

Il ne faut pas, pour charger les navires, dans les ports du Brésil, des canots particuliers, tels qu'on en emploie dans les Antilles ; mais de bonnes chaloupes y sont absolument nécessaires. Dans tous ces ports, et au Rio-de-la-Plata, on charge les navires par le moyen d'alléges qui sont très-coûteuses, et que l'on a beaucoup de peine à se procurer quand il y a plusieurs bâtimens en charge.

Quand un navire entre dans un port du Brésil, le bateau de la santé et celui de la Douane viennent le visiter avant qu'il ait mouillé son ancre, et font aussitôt leur rapport : on envoie ensuite à bord des employés désignés par le nom de gardes. Ces gens ne sont pas en général bien payés; ils sont très-honnêtes, très-obligeans, et méritent qu'on ait des égards pour eux. Depuis que l'Angleterre a conclu un traité de commerce avec le Brésil, la contrebande a presque entièrement cessé; les droits de douane ont été considérablement réduits, et le juge, ainsi que les officiers subalternes de la Douane, accordent des facilités telles qu'elles rendent inutile une pratique si criminelle.

Les expéditions des négocians anglais à Rio-Janeiro, après que la famille royale eut abandonné l'Europe, ayant été portées au delà de toutes mesures, ont eu des résultats aussi fâcheux que celles qui avaient été faites au Rio-de-la-Plata.

L'empressement inconcevable que chacun mit, à l'envi, à envoyer des navires chargés de marchandises manufacturées, dans un pays dont la population civilisée, indépendamment des nègres, ne s'éleve pas à plus de huit cent

mille âmes, dont un tiers, on peut l'affirmer, ne fait usage que de ce que le pays produit; cet empressement, dis-je, dut faire présumer que le marché serait en un instant approvisionné au delà de ses besoins. En effet, l'affluence des marchandises anglaises, à Rio-Janeiro, peu de temps après l'arrivée du prince, fut si excessive et si soudaine, que le loyer des maisons, pour les mettre à couvert, monta à un taux énorme. La baie ne tarda pas à être encombrée de marchandises: une grande quantité resta étalée sur le quai; on y voyait du sel, des barils de clous et de grosse quincaillerie, du poisson salé, des barriques de fromages, de chapeaux, ainsi qu'une immense quantité d'outils de fer, des barriques de verrerie et de faïence, des cordages, du porter en bouteilles et en barils, des couleurs, des gommes, des résines, du goudron, etc. Tous ces objets étaient exposés non-seulement aux injures de l'air, mais même à un pillage général; car bien des gens, surtout les créoles de l'intérieur, s'imaginant qu'elles étaient placées sur le quai, pour y être à leur disposition, élevaient jusqu'au ciel la bonté et la générosité des Anglais, qui jonchaient le rivage d'objets pour lesquels

leurs propres compatriotes leur avaient jusqu'alors fait payer un prix énorme.

Il est vrai que les négocians à qui les cargaisons étaient consignées obtinrent que l'on mît des sentinelles pour garder des marchandises ainsi livrées à la merci des premiers venus; mais, ainsi qu'on avait pu aisément le prévoir, la présence de ces gardiens fit en quelque sorte empirer le mal. Au bout de quelques semaines, le quai commença à se débarrasser : un petit nombre de ballots fut transporté chez les véritables propriétaires; d'autres furent portés ailleurs; mais on ne put savoir ni où, ni par qui; une grande quantité fut vendue à la Douane pour compte des assureurs. Ce stratagème, souvent mis en usage, fut ensuite extrêmement nuisible à la vente régulière des marchandises; car le marché en étant trop abondamment pourvu, on n'en offrait aucun prix, excepté aux ventes de la Douane. La dépréciation ne diminuant pas, une prodigieuse quantité de caisses et de ballots y furent exposés en vente, les uns endommagés en partie, les autres seulement en apparence. En effet, il suffisait que, dans une caisse, telle considérable qu'elle fût, un objet quelconque eût souffert la moindre

altération, pour que l'on déclarât tout le reste endommagé. Cette manœuvre laissera sans doute de profonds souvenirs dans l'esprit des assûreurs, obligés de payer aux propriétaires des marchandises la différence entre la somme assurée et le produit de la vente à la Douane de Rio-Janeiro, et des autres ports de l'Amérique méridionale.

Indépendamment des pertes occasionées par le sacrifice que l'on fut obligé de faire en vendant les marchandises aux prix que l'on en put obtenir, parce qu'il y en avait une trop grande quantité sur le marché, il y en eut d'autres qui durent leur origine à la nature des objets mal choisis pour le pays où l'on en envoyait pour des sommes considérables. Quels ignorans spéculateurs que ceux qui expédièrent des corps de femmes, des patins et des cercueils très-élégans, pour être vendus dans une contrée où les femmes n'emprisonnent pas leur taille dans un rempart de baleines, où il est de toute impossibilité qu'il gèle, où enfin, de même qu'au Rio-de-la-Plata, on se fait enterrer sans la dépense additionnelle d'un cercueil richement décoré!

Ces spéculations absurdes furent les plus

notables; mais il y en eut bien d'autres. D'élégans services en cristaux à facettes étaient mal appréciés par des gens habitués à boire dans une corne ou dans une tasse d'écale de coco; des lustres magnifiques avaient encore moins de valeur dans un pays où l'on ne se sert que de lampes qui donnent une lumière sombre; les draps convenaient encore moins: personne ne les trouvait assez forts. On envoyait une quantité prodigieuse de selles de grand prix, et des milliers de fouets, à des hommes aussi peu en état d'en adopter l'usage que d'en connaître la commodité. Ils étaient ébahis de voir les Anglais aller à cheval avec ces selles, et ils s'imaginaient que rien ne pouvait être moins sûr; il était presque impossible de se servir des brides, parce que le mors n'en avait pas été destiné à assujettir le cheval ou le mulet: tous ces objets furent donc abandonnés pour peu de chose. De grandes quantités de clous et de quincaillerie ne purent servir, la forme n'en ayant pas été calculée pour les usages de ce pays. Il arriva en quelques mois plus d'étoffes de coton en tous genres, qu'il n'en avait été consommé dans les vingt dernières années. Il n'y avait eu aucun discernement dans l'assor-

timent de ces objets, soit pour la qualité, soit pour la finesse: de sorte que les toiles imprimées, communes, furent vendues pour moins d'un schelling la yard (1 fr. 60 c. l'aune de France), et le plus souvent par échange. Il en fut de même de la morue et du porter : il arrivait une immense quantité de cette bière en barils, chez une nation dont la très-petite partie en avait goûté comme d'une superfluité. Comment les armateurs de Londres et des autres ports avaient-ils pu croire que le porter deviendrait tout d'un coup une boisson habituelle, surtout étant en barils? C'est ce que l'on a de la peine à concevoir. Toutes ces choses n'étant pas de défaite, furent donc emmagasinées, et, par suite, gâtées. La morue, qui se vendait auparavant de douze à vingt piastres le quintal, ne trouva pas d'acheteurs à quatre piastres, et souvent ne put suffire à payer le magasin. La faïence fut ce qui se vendit le mieux, parce que les assiettes, etc., devinrent bientôt d'un usage commun.

Après avoir passé en revue les diverses marchandises qui éprouvèrent une dépréciation générale, il suffira d'ajouter que plusieurs objets de fantaisie qui ne forment pas des articles

courans de commerce, furent vendus à soixante et soixante-dix pour cent de perte, sans comprendre les frais, et d'autres furent entièrement perdus. Il est inutile de s'étendre davantage sur ce chapitre. On doit espérer que le commerce reprendra, avec le temps, son cours ordinaire, et qu'alors les négocians seront un peu dédommagés de leurs pertes précédentes, quoiqu'il soit impossible qu'aucune révolution commerciale puisse réparer les pertes énormes que tant de personnes ont essuyées. L'expérience doit avoir pleinement démontré la vanité des espérances gigantesques qu'avait fait concevoir au grand nombre la réputation de richesses immenses dont jouissait l'Amérique méridionale. Quelle bévue ont commise les négocians qui ont envoyé des outils ayant une hache d'un côté et un marteau de l'autre, afin de briser plus commodément les rochers, et d'en détacher avec le tranchant les métaux précieux! Ces bonnes gens s'imaginaient qu'un homme n'avait qu'à aller dans les montagnes, et y couper autant d'or qu'il en fallait pour payer les objets qu'il achetait.

Il résulta de ces spéculations, poussées à l'excès et mal combinées, d'autres maux qu'il

eût été facile de prévoir. D'abord les productions du pays furent si avidement recherchées, que la plupart s'élevèrent à deux fois leur valeur ordinaire, et continuèrent à augmenter de prix à mesure que les marchandises anglaises baissaient; ensuite l'ignorance de ceux qui achetaient ne leur fut pas moins fatale que leur empressement déraisonnable. On prenait tout ce qui se présentait: peu importait que ce fût en bon état; de sorte que la vente des cargaisons en retour ne put suffire à payer le fret et les autres frais. Ceux qui achetèrent des pierres précieuses calculèrent d'après le prix qu'elles valaient à Londres, et en donnèrent celui auquel on les offrait, parce qu'ils le trouvèrent très-avantageux; mais comme ils prirent indistinctement tout ce qu'on leur apporta, ils se trouvèrent avoir des tournalines et des cristaux jaunes pour des émeraudes et des topazes, et des cailloux ou du verre pour des diamans. On savait que l'or et les diamans sont, au Brésil, des objets de contrebande, c'en fut assez pour tenter l'avidité des spéculateurs qui n'avaient jamais vu ces deux substances précieuses dans leur état naturel. Des diamans faux furent pesés avec l'exactitude la plus

scrupuleuse : on en usa de même pour la poudre d'or; mais elle avait subi une préparation qui en rendait l'achat désavantageux. Les poêlons de cuivre achetés aux Anglais avaient été limés, et l'on avait mêlé cette limaille à l'or, dans la proportion d'un vingtième ou d'un dixième, selon l'opinion que le vendeur se formait de la sagacité de la personne à laquelle il avait affaire. Ce fut ainsi que quelques-uns de nos compatriotes achetèrent à trois ou quatre guinées (1) l'once, la même chose qu'ils venaient de vendre à deux schellings et demi (2) la livre.

La plupart des Anglais qui étaient arrivés avec une cargaison à leur consignation, s'étaient imaginés qu'ils meneraient les affaires en grand; ils avaient calculé leurs heures pour monter à cheval et pour aller à leur maison de campagne; plusieurs même ne tardèrent pas à faire des connaissances parmi le beau sexe, et l'on vit des femmes de la classe la plus obscure parées avec toute la recherche des modes d'Angleterre. L'idée de vendre en détail fut donc

(1) 73 à 97 fr.

(2) 3 fr.

affreuse pour des hommes qui comptaient jouer le rôle de négocians de la plus haute volée. Plutôt que de s'abaisser à ce point, plusieurs firent vendre leurs marchandises à l'encan; d'autres, plus sages, surent s'accommoder aux circonstances; mais presque tous n'ayant été auparavant que des commis, n'avaient pas assez de connaissances pratiques : ils durent par conséquent faire bien des gaucheries. Leurs commettans s'en plaignirent; mais la faute en était à eux-mêmes qui avaient confié leurs intérêts à des mains inhabiles. Les Brésiliens profitèrent doublement, en vendant très-cher, et achetant à bon marché. Quoiqu'on leur offrît les marchandises pour un prix moindre de moitié que celui qu'elles avaient coûté en Angleterre, ils s'écriaient constamment : « Cela est trop cher! » Voilà ce dont j'étais journellement témoin. J'avais de la peine à réprimer mon indignation en voyant ainsi déprécier des objets qui, peu de mois auparavant, étaient recherchés avec empressement. Les Anglais consignataires ne savaient comment agir : ils n'avaient pas fait entrer en ligne de compte les droits de toute sorte, et les frais portés à un taux très-élevé, et qu'il fallait payer sur-le-

champ. Ce fut alors que les plus aisés se mirent à vendre en détail.

On conçoit tous les désastres qui résultèrent pour l'Angleterre de ce funeste état de choses. Les spéculateurs qui se sentaient pressés par la nécessité de faire face à leurs engagemens, impatiens de ne pas voir arriver l'or attendu si long-temps, demandèrent avec instance que les consignataires de leurs marchandises leur envoyassent des remises. Une contrariété succéda à une autre. On fit des remontrances; des procurations arrivèrent par ballots au Brésil; les marchandises passèrent d'un consignataire à un autre; il en résulta beaucoup de frais sans profit. En Angleterre le défaut d'argent produisit les plus grands embarras, et enfin arriva l'époque fatale à laquelle on vit les colonnes de la gazette remplies, à l'article des banqueroutes, des noms de maisons de commerce qui, avant ces spéculations ruineuses, étaient dans un état prospère.

Il survenait souvent au Brésil des contestations entre les habitans et les Anglais. Elles auraient pu devenir très-dispendieuses, ou sérieuses sous un autre rapport, si les sages mesures prises par le juge conservateur, et ap-

prouvées par le comte de Strangford, notre envoyé, n'eussent pas prévenu les procès. Les réclamations des Anglais furent écoutées; on leur accorda les priviléges dont la loi de Portugal fait jouir les nobles. Ils purent demander à occuper les maisons tenues par des gens qui ne faisaient rien; il fut défendu d'augmenter leur loyer; et quand ils se trouvaient gênés pour leurs paiemens, un appel au prince leur procurait un répit de dix ans, pendant lequel leurs créanciers ne pouvaient pas les inquiéter. Ces faveurs et d'autres encore excitèrent la jalousie des habitans; ils disaient hautement que, pour demeurer au Brésil, il était nécessaire de commencer par se faire Anglais.

S'il eût été possible de réunir le commerce du Brésil en une masse commune, on aurait prévenu plusieurs de ces conséquences fatales. Il aurait alors été sous la surveillance et sous la direction de négocians expérimentés qui, agissant d'après leurs lumières et celles qu'ils auraient recueillies, n'auraient pas manqué de faire prendre aux affaires une tournure toute différente. L'Angleterre aurait reçu, pour le cinquième de ce qu'elle a envoyé, la même quantité de marchandises du Brésil, qui a été

rapportée de ce pays ; et les objets provenans de nos manufactures n'y seraient pas dépréciés pour long-temps.

Au Rio-de-la-Plata, les capitalistes achetèrent d'abord les premières cargaisons qui arrivèrent, et perdirent beaucoup ensuite quand il y eut surabondance ; au contraire les négocians moins riches eurent pour dix mille piastres ce qui, peu de semaines auparavant, en avait coûté quinze mille ou vingt mille. A Rio-Janeiro, les choses se passèrent un peu différemment : les capitalistes serrèrent leur or, et laissèrent le commerce aux mains de gens de la seconde classe, qui n'achetèrent qu'avec beaucoup de précaution, et revendirent aussitôt, de crainte que le prix de la marchandise ne baissât davantage.

Après avoir démontré les conséquences ruineuses d'envois faits sans discernement, il est à propos d'indiquer les objets qu'il convient d'expédier au Brésil, encore faut-il que ce ne soit pas en quantités trop considérables à la fois.

Après le fer et l'acier, le sel est l'objet le plus recherché au Brésil : on en fait en quelques endroits de la côte ; mais le plus estimé est

celui des îles du Cap-Vert. On se sert, dans les ports, de celui de Liverpool. On porte généralement des étoffes de laine communes, ainsi qu'un peu de drap fin et fort, surtout du noir et du bleu, et du casimir. Les toiles et tous les tissus de coton, les chapeaux particulièrement à trois cornes, les bottes, les souliers se vendent bien. Le cuir d'Angleterre est préféré à celui qui se fabrique au Brésil. La faïence fine et commune, la verrerie, la quincaillerie ont aussi du débit, de même que le plaqué, depuis qu'on a commencé à s'éclairer avec des chandelles, plutôt qu'avec de l'huile; le porter en bouteille, le fromage de Chester, le beurre, les meubles à bon marché, la vaisselle d'étain, les ustensiles en cuivre, le plomb sous différentes formes, le plomb et la poudre à tirer, les balles, les drogues, les instrumens de physique, les livres, le papier à bon marché, les montres, les télescopes, les provisions salées, telles que jambons, langues et petit salé en baril; la sellerie commune, mais principalement les marchandises des Indes et les autres choses convenables pour la côte d'Afrique; les mortiers de marbre, les miroirs et divers objets de

fantaisie moins importans; la bonneterie en soie et en coton, les modes, les bas et les souliers de femmes.

Il est bon d'observer que le Portugal continue à envoyer au Brésil de l'huile, du vin, de l'eau-de-vie, de la toile, des étoffes de soie et de coton, et plusieurs objets de peu de valeur. Les marchandises des Indes, qui consistent principalement en toiles de coton, de la côte de Malabar, et les marchandises de la Chine sont très-abondantes. On apporte des Etats-Unis de l'Amérique du nord, de la farine, des provisions salées, de la térebenthine, du goudron, des espares, des meubles, etc.

Les munitions navales, les vêtemens de matelots, les armes, sont toujours de bonne défaite.

Les marchandises du Brésil et du Rio-de-la-Plata, les plus demandées en Angleterre, sont le coton, le café, les cuirs, le suif de bonne qualité, les cornes, le crin, les peaux pour fourrures et les plumes. On ne peut pas faire mention du sucre, parce que nos règlemens coloniaux empêchent que nous n'en fassions un usage général; mais le Brésil convient

parfaitement à la culture de la canne et à tout ce qu'il faut pour en tirer parti. Quant aux bois, le jacaranda, auquel on donne ici le nom de bois de rose, est soumis, en Angleterre, à un droit si exorbitant que nous ne pouvons le faire venir pour l'ébénisterie. L'indigo du Brésil est d'une qualité inférieure. Le riz y est excellent et cultivé communément. Il faut espérer que le tabac sera mieux préparé, afin d'avoir un débouché plus sûr dans notre pays; car le sol et le climat du Brésil conviennent parfaitement à cette plante.

Depuis l'arrivée de la cour de Lisbonne à Rio-Janeiro, ce port peut à juste titre être appelé le grand marché de l'Amérique méridionale, et deviendra, suivant les apparences, l'entrepôt général des marchandises des quatre parties du monde. Cependant à peine a-t-il commencé à trafiquer avec l'Afrique, l'Inde, les îles de l'Archipel indien, qui appartiennent à la couronne de Portugal, et la Chine. Les événemens politiques survenus en Europe, et l'affluence extraordinaire des marchandises anglaises, ont occasioné une telle stagnation dans les affaires commerciales, que des mai-

sons opulentes se sont abstenues d'entreprendre des spéculations, et que d'autres capitalistes, épuisés par les pertes qu'ils avaient essuyées, ont été hors d'état de rien essayer. Ainsi le monopole que la première de ces deux classes de négocians exerçait, a cessé; les Anglais ont pris sa place, et ont vendu leurs marchandises le mieux qu'ils ont pu; mais ils n'ont tiré parti de la plupart, qu'en les mettant à l'encan. Des habitans de Rio-Janeiro, de même que des personnes de l'intérieur du pays, en achetèrent en gros, et les revendirent en détail moins cher qu'elles ne coûtaient en Angleterre.

Quand le commerce aura repris son cours naturel, Rio-Janeiro sera sans doute un marché général pour les productions du Portugal, et une espèce d'entrepôt situé à moitié chemin entre l'Europe et l'Inde. On y trouvera toutes les marchandises d'Asie. Le Brésil, délivré des restrictions coloniales, verra bientôt doubler sa population; son or, au lieu d'être comme auparavant transporté chez les nations étrangères, circulera parmi ses habitans, et tout doit faire espérer que, sous un

gouvernement sage, ce vaste pays atteindra, en vingt ans, à un degré de prospérité auquel aucune autre contrée n'est parvenue dans le même temps.

SUPPLÉMENT.

OBSERVATIONS SUR DIVERS OBJETS RELATIFS AU BRÉSIL.

I.

Régime des Mines de Diamans.

J'AI fait dans mon ouvrage quelques observations sur les règlemens actuellement en vigueur pour l'exploitation des diamans. Je vais encore m'occuper de ce sujet si important.

Je pense que, sous le système actuel, Tejuco devrait se suffire à lui-même, et avoir, le moins possible, des communications avec d'autres endroits. Son commerce devrait être borné à l'or et aux pierres précieuses ; mais si le gouvernement se déterminait à rendre libre le commerce des diamans, une marche opposée de-

viendrait nécessaire. Il s'agit de rechercher lequel des deux partis serait le plus avantageux au gouvernement portugais.

Les diamans ont été trouvés, au Brésil, en quantité suffisamment abondante pour en fournir non-seulement l'Europe, mais encore l'Asie; les diamans de l'Indostan étant rares, et souvent retenus sans être mis en circulation, ceux du Brésil ont été envoyés et vendus dans les Indes comme orientaux.

Je me propose en ce moment d'examiner s'il conviendrait aux intérêts du gouvernement portugais de permettre la recherche des diamans comme celle de l'or, en la soumettant à des lois particulières. Le monopole est illusoire, parce que les diamans se trouvent dans des cantons si éloignés les uns des autres, qu'il est impossible d'empêcher leur recherche clandestine. On a essayé de préserver de la fouille les terrains connus pour contenir les diamans, en formant ce que l'on appelle un distacamento, c'est-à-dire un arrondissement où personne n'a le droit de faire fouiller la terre : mais cette mesure n'a jamais produit un résultat avantageux; et il n'est nullement improbable que les meilleurs de ces terrains supposés préservés,

ont déjà été exploités, et qu'ainsi les soldats gardent le coffre après que le trésor en a été enlevé. Combien on pourait nommer de lieux situés hors du district du Cerro-do-Frio, où des troupes de nègres travaillent tous les jours! L'on a avancé que le gouvernement ne reçoit probablement qu'un peu plus de la moitié des diamans qui sont trouvés à ses dépens; si cette assertion est exacte, il est certainement bien temps d'abandonner un si mauvais commerce, ou de changer entièrement de système. On peut d'abord demander s'il est de l'intérêt du Brésil de tenir ses enfans dans des anxiétés et des craintes continuelles sur ces dons précieux que la main bienfaisante de la Providence a placés chez eux. Mais ce monopole est en train de se détruire lui-même, et doit naturellement céder à la nécessité; car il n'y a pas, en ce moment, d'acheteurs pour les diamans du trésor. Ils y peuvent rester enfermés, d'année en année, jusqu'à ce que les intérêts aient absorbé le capital.

L'on cessera d'être surpris de ce que les diamans qui appartiennent aux particuliers trouvent une si prompte défaite, si l'on considère d'abord qu'ils sont plus beaux, et qu'on

les offre à vendre en quantités plus commodes pour les acquéreurs ; ensuite qu'ils sont fréquemment achetés à un prix plus bas que celui que le gouvernement paie pour ceux qui viennent de son exploitation. Si l'exploitation des diamans était libre, et si ces pierres étaient simplement soumises au droit du quint, le gouvernement aurait le pouvoir de ne pas les laisser se déprécier ; en supposant que leur prix vînt à baisser en Europe, ils y seraient plus demandés, et par conséquent il n'est pas probable que leur valeur tombât au Brésil. Quand même cela arriverait, n'est-ce pas une politique aveugle de la part d'un gouvernement, d'imposer un joug si dur à des sujets fidèles qui hasardent leur vie à chercher des mines au milieu des déserts affreux, en s'exposant à toutes sortes de dangers ? Le Portugal aurait-il eu la possibilité d'établir des colonies dans le Brésil, s'il n'y avait pas eu dans ce pays des mines pour attirer les aventuriers ? En refusant aux hommes la jouissance des trésors dont la nature a enrichi un pays, on oppose un grand obstacle à l'accroissement de sa population ; car l'exemple d'un aventurier qui s'enrichirait, en exciterait des centaines à le suivre.

Sous le régime actuel, il y a une si grande lutte entre la tentation de devenir soudainement riche, et la crainte d'être ruiné si l'on est découvert, que lorsqu'un homme trouve un diamant, il ne sait s'il doit le garder ou le remettre au gouvernement; puisque même, dans ce dernier cas, il n'a guère d'espoir d'être récompensé, car il court le risque d'être accusé de fraude. On connaît des exemples de gens qui ont jeté des diamans qu'ils avaient trouvés par hasard (1), plutôt que de faire leur propre malheur, soit en les gardant, soit en les délivrant au gouvernement.

L'on a prouvé précédemment que le gouvernement gagne le plus par les diamans qui sont vendus clandestinement; s'il était permis aux particuliers d'en faire le trafic, l'état en tirerait indubitablement un grand profit. Car il est certain qu'un fermier ou un mineur brésilien aimera toujours mieux les choses de nécessité réelle, telles que des outils de fer, des vêtemens, etc., qui ajoutent à son bien-être et

(1) Précédemment, le propriétaire qui trouvait des diamans dans un lavage d'or, était obligé de l'abandonner, et le terrain appartenait au gouvernement. Cette loi n'est plus en vigueur.

aux commodités de la vie, que des objets de valeur idéale qui, dans la réalité, lui sont tombés dans les mains, probablement sans peine et sans dépense. Les paysans tireraient donc des pays étrangers des produits précieux en échange de ce qui comparativement ne leur coûte rien, et en s'enrichissant, ils augmenteraient les revenus de l'état.

Si les diamans étaient assujétis à payer le quint, soit en nature, soit en valeur, il est vraisemblable qu'il y aurait moins de fraude. On pourrait encore diminuer cette pratique illégale par le règlement suivant. Toute personne qui trouverait des diamans serait tenue de les enregistrer, et de prendre un certificat qui l'autoriserait à en disposer de la manière qu'elle jugerait à propos. On ajouterait encore à leur importance en les soumettant à un faible droit (1), quand ils seraient légalement transférés du vendeur à l'acheteur; par ce moyen ils entreraient immédiatement en

(1) On doit supposer avec raison que peu de personnes voudraient courir le risque de l'amende encourue pour faire clandestinement le trafic des diamans, lorsqu'en payant un droit modique elles pourraient les mettre légalement en circulation.

circulation, et représenteraient une propriété réelle. Ayant ainsi procuré du profit à chaque personne par les mains de qui ils auraient passé, ils finiraient par être exportés ; et tant que les diamans seraient un objet de distinction, de parure et d'élégance, le Brésil continuerait à lever un tribut sur chaque cour du monde civilisé.

Les Hollandais eurent l'adresse de prévenir défavorablement les ministres du Portugal contre la proposition de rendre libre le commerce des diamans, et aidèrent à persécuter les malheureux en la possession de qui l'on en trouva. Mais cette politique étroite et égoïste est sans doute abandonnée aujourd'hui ; et l'on ne pourra pas se persuader, en lisant l'Histoire moderne, que le gouvernement brésilien ait, pour un profit insignifiant, été la dupe de sa banque et d'un petit nombre d'étrangers qui y trouvaient leur intérêt au monopole.

II.

Revenus.

Voici le tableau des diverses branches de revenus du Brésil, qui est peut-être plus consi-

dérable que celui de tout autre pays ayant la même population.

1° Le quint de tout l'or que l'on trouve dans toutes les parties du Brésil.

2° Un droit de quinze pour cent sur toutes les marchandises qui arrivent, excepté sur ce qui arrive par des navires portugais. Ceux-ci paient un peu moins (1).

3° Un droit léger sur les exportations.

4° La dîme, ou une taxe de dix pour cent sur les productions de la terre. Cette branche de revenu est très-productive pour le gouvernement, à qui elle a appartenu depuis le premier établissement de la colonie, lorsque le souverain, en vertu d'un concordat passé avec le Saint-Siége, s'obligea à payer les salaires du clergé, pour l'engager à aller dans ces régions éloignées, et non encore civilisées. Cet impôt est aussi réclamé par le gouvernement, en vertu de la grande maîtrise de l'ordre du Christ, inhérente à la personne des monarques portugais : il est réparti en différentes portions,

(1) Ce droit est de vingt-quatre pour cent sur les marchandises apportées par les navires des autres nations.

dont chacune est affermée par contrat, ou mise séparément à l'encan par le trésor, avec la stipulation des conditions à accorder à ceux qui offriront le plus. Les fermiers lèvent cet impôt en vérifiant le nombre de nègres de chaque plantation ou de chaque chef de maison, et consentent à recevoir tant par tête, au lieu de le percevoir en nature. Il n'est pas aisé de calculer la somme à laquelle s'élève la vente des différentes dîmes; mais elle doit être considérable. Je suis à peu près sûr que les dîmes de Rio-Grande ont seules été vendues pour dix mille livres sterlings (1) par an, pour un terme de trois ans (2). A la Bahia, et en d'autres endroits où l'on perçoit la dîme du coton et du sucre, cette somme doit être prodigieuse. Les fermiers tirent un grand profit de cet impôt. A Canta-Gallo, qui est un des plus petits districts, et dont, à raison de son étendue, la population est moindre qu'elle ne l'est partout ailleurs, le bénéfice du fermier était évalué à six cents livres sterlings (3) par an.

(1) 240,000 fr.

(2) Cette somme provient de la dîme des cuirs.

(3) 14,400 fr.

5° La vente des indulgences, qui s'afferme de la même manière que les dîmes. Le fermier d'un district a, dans chaque paroisse, des agens qui les vendent pour lui.

6° Un droit sur chaque chose qui entre dans le district des Mines : on le paie en passant le Registro de Mathias Barbosa, ou en traversant le Paraïbuna. Ce droit est de six schellings par arrobe (1), ou un peu plus de deux pences (2) par livre pour toute espèce de marchandises, sans distinction. Les nègres nouveaux paient chacun mille reis (3). Les bœufs qui vont à Rio-Janeiro paient deux mille reis par tête.

Les péages que l'on paie au passage des rivières produisent une somme considérable : chaque mulet, à moins qu'il ne soit chargé, doit deux mille reis.

Il a été imposé un nouveau droit de cinq reis (4) par livre sur la viande de boucherie qui se vend dans les principales villes.

(1) 7 fr. 20 cent. par vingt-cinq livres.

(2) 20 cent.

(3) 6 fr. 25 cent.

(4) 3 cent. $\frac{1}{8}$.

Les liqueurs spiritueuses transportées à Rio-Janeiro paient dix piastres (1) par pipe.

Il a été mis une nouvelle taxe sur le loyer des maisons : elle est levée très-doucement.

La poudre d'or, qui avait la permission de circuler dans le district des Mines, a été retirée; il a été fait une émission de papier-monnaie particulier à ce district, pour la somme de cent mille livres sterlings (2).

L'estampillage des piastres a produit une somme considérable : elles étaient reçues pour sept cent cinquante reis (3), et remises en circulation pour neuf cents (4), après avoir été estampillées.

III.

Tableau de l'état de la société chez la classe moyenne qui s'occupe des mines et de l'agriculture.

On est naturellement porté à penser que, dans un pays où il y a des mines d'or et de

(1) 52 fr. 50 cent.

(2) 2,400,000 fr.

(3) 4 fr. 69 cent.

(4) 5 fr. 62 cent. $\frac{1}{2}$.

diamans, les habitans doivent être immensément riches, et que leur sort doit être digne d'envie. Les Portugais qui demeurent dans le district des Mines encouragent eux-mêmes cette supposition ; et, quand ils vont à Rio-Janeiro, ils ne manquent pas de faire une aussi grande figure qu'ils le peuvent. Mais examinons le fond de leur richesse ; et, pour bien juger de la classe moyenne de la société, choisissons un Brésilien maître d'une propriété sur laquelle se trouvent cinquante à soixante nègres, et qui possède en même temps du minerai d'or, et les ustensiles nécessaires pour l'exploiter. Les nègres seuls estimés au taux très-bas de cent mille reis chacun, représentent une somme de mille deux cents à mille cinq cents livres sterlings (1). Le minerai et les ustensiles, quoiqu'ayant une valeur, ne doivent pas être mis en ligne de compte. Supposons que ce propriétaire est marié et a des enfans, et voyons quelles seront la situation des affaires domestiques de cette famille, et sa manière de vivre en général. On sera surpris de ce que je vais dire, et pourtant je tiendrai le langage de la

(1) 30,000 à 36,000 fr.

vérité, sans rien exagérer ni diminuer. L'habitation mérite à peine le nom de maison : c'est la plus misérable baraque que l'imagination puisse se figurer, et qui est composée d'un petit nombre de pièces bâties à la suite les unes des autres, sans aucune régularité. Les murs consistent en claies d'osier enduites de boue; un trou pour un châssis sert de fenêtre, ou bien une mavaise porte en tient lieu. Les fentes qui se forment dans le bousillage sont rarement remplies, et c'est bien peu souvent que j'ai vu une maison réparée. Les planchers sont en argile, humide par elle-même, et rendue plus désagréable encore par la malpropreté des habitans, à qui les cochons disputent assez souvent le droit d'en jouir. On trouve à la vérité des ranchos qui sont construits sur des soutiens, et au-dessous desquels sont situées les étables, les écuries, etc. Ces habitations valent certainement un peu mieux que les premières; mais la nécessité seule les fait bâtir ainsi : c'est parce que le sol est inégal ou marécageux. On conçoit aisément que les effets désagréables produits par le défaut de propreté doivent, en beaucoup d'occasions, s'aug-

menter par les émanations des animaux placés au-dessous de la maison : je les ai quelquefois trouvées insupportables.

L'ameublement répond à la description que l'on vient de lire de l'apparence du bâtiment en dedans et en dehors. Les lits sont garnis de grossières paillasses de coton, remplies d'herbes sèches ou de feuilles de maïs. Il y en a rarement plus de deux dans une maison, parce que les domestiques dorment à terre, sur des nattes ou sur des cuirs secs. Il y a ensuite un ou deux fauteuils, quelques chaises, des bancs, une table, ou peut-être deux, et un petit nombre de tasses; enfin une cafetière, un gobelet, et, dans quelques cas, un bassin d'argent, que l'on fait passer avec beaucoup d'ostentation quand des étrangers sont présens, et qui forme un contraste frappant avec tout le reste des meubles.

La nourriture de la famille est telle que je l'ai décrite en parlant de Saint-Paul; la boisson ordinaire est l'eau pure, et rien ne peut égaler la frugalité de la table. Le propriétaire est si occupé d'employer ses esclaves uniquement à des travaux lucratifs, que le jardin

d'où dépend presque entièrement la subsistance de la famille, est dans le désordre le plus complet.

Le vêtement n'est pas meilleur que la nourriture : les enfans sont généralement nus ; ils vont sans souliers, avec une veste en lambeaux, et un pantalon de coton. Les hommes sont enveloppés d'une vieille cape ou d'un manteau, et ont pour chaussure des espèces de sandales de bois, excepté quand ils sortent de chez eux : alors ils se montrent dans toute leur magnificence, et leur toilette diffère de leur mise ordinaire dans leur intérieur, autant que la parure du papillon fastueux diffère de la modeste enveloppe de la crysalide dont il sort.

On s'imagine peut-être que, malgré la stricte épargne qui préside à toutes les affaires de la famille, la toilette des femmes n'est pas partout si négligée, et fait faire un peu plus de frais. On fonde cette opinion sur ce qu'une preuve de civilisation chez tous les peuples, est la somme des égards que l'on a pour le beau sexe, de qui dépend le bonheur de la vie domestique ; mais la mesquinerie et la pauvreté de la mise des femmes, au Brésil, est telle, qu'elles ont de la répugnance à paraître devant

d'autres personnes que celles de leur propre famille.

En un mot, tous les objets qui, pour une famille des classes moyennes de la société chez les autres nations civilisées, sont des causes de dépense, se trouvent soumises, chez les Brésiliens, à la parcimonie la plus rigide.

Je fus d'abord enclin à attribuer ce penchant à l'amour de l'argent, qui portait ces gens à s'abstenir de toute espèce de superfluité; mais un examen plus approfondi me fit apercevoir, à ma grande surprise, que la nécessité seule en était la cause. Une famille s'endette généralement pour le petit nombre d'objets qu'elle est obligée d'acheter, et souvent elle a de la peine à entretenir ses nègres. Si elle fait l'acquisition d'un mulet, c'est à un ou deux ans de crédit, et par conséquent elle le paie le double du prix ordinaire.

On s'imagine avec raison que, dans une famille comme celle dont je viens de parler, les garçons, s'il y en a, sont élevés dans la fainéantise : on leur enseigne simplement à lire et à écrire. Ils s'instruisent bien rarement de ce qui concerne l'exploitation des mines; ils ne se forment à aucune espèce de commerce, ni d'oc-

cupation utile; car un mineur, peut-être même un enseigne ou un lieutenant de milice, regarderait comme une honte de mettre son fils en apprentissage chez un artisan. Or, supposons que le père de famille meure quand ses fils viennent d'entrer dans l'adolescence: ils sont, pour la première fois, obligés de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins. Elevés dans la pauvreté et l'orgueil, ils ont appris à regarder tous les travaux comme serviles, et le seul qu'ils connaissent est généralement si peu productif qu'il leur devient odieux. S'ils conviennent de ne pas partager les nègres, il arrive presque toujours qu'ils contractent des dettes, et continuent à être misérables; s'ils les partagent, chacun cherche fortune pour lui-même, est en peu de temps obligé de se défaire de ses esclaves, et vit dans l'indigence. Toute occupation utile, toute aisance de la vie sont abandonnées pour aller à la recherche des trésors cachés, que l'on trouve bien rarement, et qui, lors même qu'on les rencontre, sont rarement employés d'une manière avantageuse, et servent plutôt à accroître la paresse des possesseurs.

Dans la nombreuse classe des mineurs, où sont pris les exemples qui viennent d'être cités,

il y en a très-peu qui soient riches, et peu qui soient même aisés : quelle doit donc être la misère de ceux qui n'ont que huit à dix nègres, ou dont la fortune ne s'élève qu'à trois ou quatre cents livres sterlings (1)!

Ainsi, les habitans du Brésil, vivant sous un des plus beaux climats du monde, et dans un pays fertile, couvert de magnifiques bois de charpente, et arrosé de tous côtés par des ruisseaux, des rivières et des chutes d'eau; enfin, dont le sein renferme des minéraux précieux, ainsi que du fer, et qui peut produire la plupart des choses utiles, sont, il est vrai, à l'abri du dénûment absolu, mais ils croupissent dans l'indigence. Le mineur se procure, à la vérité, son or par un grand travail, mais cela ne devrait pas l'empêcher d'améliorer son intérieur. Si sa baraque était changée en maison, si ses esclaves étaient mieux nourris et mieux logés, si sa famille était mieux pourvue de tout ce dont elle a besoin, ses affaires en recevraient une impulsion nouvelle, et chaque portion de sa propriété en deviendrait du double plus productive.

(1) 8,000 à 10,000 fr.

Nègres employés comme Messagers.

Une classe d'hommes dont j'ai négligé de parler, est celle des nègres que les différens chefs de la capitainerie de Minas-Geraes emploient comme messagers. Les hommes que l'on choisit pour cela sont les plus robustes et les plus agiles que l'on peut trouver. Les lettres sont enfermées dans un sac de cuir : ces messagers l'attachent avec une ceinture autour de leur corps, et ne le défont que quand ils en remettent le contenu. Ils portent un fusil et des munitions pour se défendre, ainsi que pour fournir à leur subsistance. Partout où ils s'arrêtent, ils sont sûrs d'une réception amicale et cordiale; car rien ne peut surpasser la bienveillance affectueuse avec laquelle les nègres s'accueillent les uns les autres. On confie généralement à ces nègres les missions les plus importantes, et on les expédie dans chaque partie de la capitainerie. Quelques-uns ont, dans des occasions pressantes, voyagé avec une célérité étonnante. J'appris, de très-bonne part, que l'on en connaissait un qui, en seize jours, avait parcouru une distance de sept cents milles à

travers des montagnes, tandis qu'il faut ordinairement vingt à vingt-un jours pour faire cette route. Ces hommes sont ordinairement de haute stature, et maigres : ils sont habitués à une nourriture légère et à une longue abstinence.

Maladies particulières au Pays.

Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait au Brésil d'autre maladie contagieuse que la gale qui se répand quelquefois dans les classes inférieures, où l'on ne la combat par aucun remède : on ne veut pas même entendre parler de soufre pour la guérir, parce que l'on croit qu'il est pernicieux.

Les rhumes accompagnés de fièvre sont les maladies les plus générales ; mais l'on entend rarement parler des pulmonies.

Je n'ai pas vu, chez les mineurs, de symptômes d'éléphantiasis, quoique cette maladie soit très-commune dans plusieurs autres parties du Brésil, notamment sur le bord de la mer.

La sciatique, qui attaque les voyageurs après une longue course sur les mulets, est attribuée, par les habitans, à la chaleur naturelle à ces animaux ; elle est beaucoup plus grande en

effet que celle des chevaux, se communique aux reins des cavaliers, et leur occasione des douleurs cruelles presque continuelles qui, fréquemment, deviennent chroniques et presque incurables. Me trouvant, à mon retour du district du Diamant, horriblement tourmenté de ce mal, je fus naturellement porté à m'informer de sa cause, et j'appris qu'une personne de la maison où je demeurais alors, était revenue d'un long voyage absolument dans le même état, et allait essayer du remède en usage dans ce pays. Je désirai le connaître, et je demandai à être présenté à ce particulier. En causant avec lui, je reconnus que les symptômes de son mal étaient semblables aux miens : il se plaignait, dans l'os sacrum, et le long de la cuisse gauche jusqu'au genou, d'une grande douleur qui le tourmentait principalement quand il était au lit, où il ne pouvait pas rester une demi-heure de suite dans une position quelconque; il était à chaque instant obligé de se lever et d'attendre que la chaleur causée par le lit eût diminué : alors il se recouchait. Ainsi, il ne pouvait dormir ni la nuit, ni le jour. Quand je lui demandai s'il n'avait pas essayé de quelque application extérieure, comme d'un excitant, il me

répondit que ni ce remède, ni aucun autre, ne servait à rien; que le seul qui lui procurât du soulagement était celui qui était particulier au Brésil, et qui consistait dans l'opération suivante: le malade s'étend sur un banc, le dos tourné en haut; un jeune homme de douze à quatorze ans s'agenouille sur les reins du patient, qu'il presse par un mouvement continuel de ses genoux durant environ une demi-heure: ce qui réduit en apparence les muscles presque en une gelée; en peu d'heures la partie foulée se décolore, et a l'air d'avoir éprouvé une meurtrissure considérable. Si cette opération ne produit pas l'effet désiré, on a recours à une seconde, et même à une troisième. Il faut avouer que ce remède, en éloignant un mal, en occasione un autre; mais il y a au moins cet avantage, c'est que le dernier est de courte durée, tandis que l'autre continue quelquefois toute la vie, et cause des douleurs continuelles. Le remède dont je viens de parler a été souvent appliqué avec succès, mais on l'a vu aussi échouer entièrement.

Sur l'usage du Mercure dans l'exploitation des Métaux (1).

Le gouvernement du Brésil trouverait un grand avantage à encourager l'emploi du mercure dans le district de l'Or. Le procédé de l'amalgamation est si simple, qu'il ne serait pas difficile de l'introduire généralement chez les mineurs; il épargnerait beaucoup de temps et de travail dans l'opération du lavage, ou de ce que l'on appelle l'affinage. Il est possible aussi que, par l'emploi du muriate de soude, ou sel commun, l'on découvre de l'argent dans le minerai d'antimoine, ainsi que dans les pyrites qui accompagnent l'or.

Il ne sera peut-être pas mal à propos de décrire ici la méthode usitée dans l'exploitation des mines d'argent de la côte du Chili, dont on

(1) Les lecteurs qui voudront connaître plus en détail tout ce qui concerne le procédé de l'amalgamation, dans l'exploitation des mines des colonies espagnoles en Amérique, et les mines du Chili en particulier, pourront consulter l'ouvrage de M. de Humboldt, intitulé : *Essai politique sur le Royaume de la Nouvelle-Espagne*, t. IV, p. 52, 92, 167, 170, 197; éd. *in*-8. *E.*

peut évaluer le produit annuel à un million de piastres (1). Quelques-unes de ces mines ont cent cinquante pieds de profondeur, et l'on dit même qu'il y en a une profonde de deux cent cinquante pieds. Il est probable que le puits a été creusé sur le filon même. Ces puits sont d'ailleurs si mal assurés, qu'ils s'éboulent fréquemment, et engloutissent les ouvriers qui s'y trouvent. Le minerai, qui est un sulfure d'argent mêlé d'antimoine, de plomb et de blende, est apporté sur les épaules des malheureux Indiens qui descendent et montent par des poteaux peu solides, où l'on a fait des entailles. Ces hommes sont totalement étrangers aux opérations de percer la roche et de la faire sauter; ils n'emploient que de mauvais marteaux et des coins. Le minerai est, dans quelques endroits, brisé par le moyen d'une grande pierre mal taillée, qui ressemble assez à une meule à tan : dans d'autres, il est brisé à la main, et quand il est assez fin, il est lavé très-imparfaitement par plusieurs opérations successives, jusqu'à ce qu'il ne reste que les particules métalliques, dont l'apparence est alors

(2) 5,250,000 fr.

celle de minerai de plomb en poudre; on en forme de petits tas du poids d'environ cent livres, et à chaque tas on ajoute à peu près vingt à vingt-cinq livres de muriate de soude : on triture le mélange, et on le pétrit avec les mains et les pieds pendant trois à quatre jours. Quand on juge que le sel est suffisamment incorporé au métal, on emploie le mercure, dans la proportion de cinq à dix pour cent, et on le triture jusqu'à ce qu'il ait perdu sa forme globuleuse. Pour s'en assurer, on en frotte un petit morceau sur une corne ou sur l'ongle du pouce, et s'il paraît un globule, tel petit qu'il soit, la trituration se continue jusqu'à ce que l'on n'en aperçoive plus (1). Les ouvriers ajoutent fréquemment à ce mélange de l'ordure, des chiffons, etc., placent des croix sur les tas, et font beaucoup de cérémonies ridicules suggérées par la sottise et par la croyance à la nécromancie. Le mercure finit par s'unir à l'ar-

(1) Il serait intéressant de rechercher comment le sel agit sur le minerai qui contient de l'argent; car si on ne l'emploie pas, le mercure ne produit aucun effet. (*Note de l'auteur.*) La solution de cette question se trouve dans le livre de M. de Humboldt, cité plus haut p. 72-82. *E.*

gent, et forme avec lui une masse pâteuse, en se séparant, de lui-même, de tout le reste que l'on jette. Cette masse est mise dans des peaux de chèvre. A force de les tordre et de les presser, une grande partie du mercure passe au travers : le reste est sublimé par la chaleur, et condensé avec plus ou moins de perte, suivant la méthode employée, et l'habileté de l'opérateur. Le peu d'or que l'on se procure dans quelques-unes des mines situées le long de cette côte, subit un procédé semblable ; le reste est ensuite fondu et essayé.

L'état de la société est réellement misérable dans cette partie du Chili ; le jeu est le vice général, et le meurtre est à peine regardé comme un crime. Les vols les plus crians se commettent avec impunité, et les croix placées sur les tas de minerais ne les protégent pas des atteintes des brigands ; de sorte que lorsqu'une mine est bonne, les espérances du propriétaire sont souvent frustrées par l'effet de la misère et la cupidité de ses voisins.

Les mines de cuivre de Guasco, de Copiapo et de Coquimbo sont pitoyablement exploitées, et il ne serait peut-être pas sûr d'introduire une autre méthode. Le cuivre est fondu dans un

foyer, avec des soufflets et du bois; si, quand il coule en gâteaux, il a l'apparence de cuivre, on ne le fond pas de nouveau, mais on le couvre dans cet état, et on le mêle avec des scories. Pour qu'elles ne soient pas aperçues, on les brise; le cuivre est refondu, et très-souvent les scories sont mises dans le centre. On a aussi recours à d'autres fraudes qui ont fait tomber cette branche de commerce dans un grand discrédit. Le cuivre se vend de huit à onze piastres les cent quatre livres. Il est regardé comme un pauvre objet de commerce, quoique les Espagnols soient toujours persuadés que le cuivre du Chili, et même le bois qui sert à faire le feu, sont remplis d'or.

EXPOSÉ

DES PREMIERS ÉVÉNEMENS QUI SE SONT PASSÉS DANS LES PROVINCES DE LA VICE-ROYAUTÉ DU RIO-DE-LA-PLATA (1).

La révolution des provinces du Rio-de-la-Plata ne doit pas être considérée comme une commotion momentanée, ou comme une fermentation d'une durée passagère : c'est l'élan de tout un peuple; c'est un mouvement qui se préparait depuis long-temps, et dont l'explosion a été provoquée par des circonstances telles que l'envahissement de la monarchie espagnole en Europe, et par la nécessité où s'est en conséquence trouvée l'Amérique de pourvoir à son existence, en se donnant au moins une forme de gouvernement qui la mît à l'abri de la ruine dont l'ensemble était menacé. Pour considérer cet événement sous ce point

(1) Voyez tome I, page 75. Il faut se rappeler que ceci a été écrit en 1811.

de vue, il suffira de réfléchir aux commotions qui eurent lieu simultanément dans d'autres parties de l'Amérique espagnole, qui, sans aucune combinaison antérieure de plans, produisirent les mêmes résultats qu'au Rio-de-la-Plata, et qui, malgré les obstacles qu'elles ont rencontrés, ont déjà duré deux ans, non-seulement sans se ralentir, mais ont puisé une nouvelle force dans les moyens employés pour les apaiser.

Considérée comme un événement politique qui menace de changer la face d'un grand continent, la révolution de Buenos-Ayres mérite bien que l'on prenne la peine de rechercher avec attention ses causes, ses progrès, ses effets; on ne doit pas non plus en agir si légèrement envers un peuple, que de blâmer sa conduite avant de s'être assuré des motifs et de l'objet qui l'ont fait agir. L'esprit de parti étant un des effets de toute révolution, et les innovations commencées en Amérique ayant dû avoir autant d'ennemis qu'il existe d'individus attachés par l'intérêt à l'ancienne forme de gouvernement, ou vivant de l'infâme monopole sous lequel ce continent gémissait depuis trois siècles, il ne paraîtra pas extraordinaire

que les hommes égoïstes et à vues étroites aient représenté sous un jour défavorable les actions des Américains à leur entrée dans leur nouvelle carrière, et aient versé la calomnie sur ceux qu'ils ne pouvaient réduire à la soumission par la force. Mais la révolution des provinces du Rio-de-la-Plata est-elle juste? a-t-elle été bien méditée, et réussira-t-elle? Ce sont des problèmes que je ne suis ni habile, ni disposé à résoudre. Je considère cette révolution uniquement sous le point de vue historique : en conséquence, je parlerai des événemens les plus récens, et j'essaierai de donner au lecteur une idée de l'état où ces contrées se trouvent, et de la manière dont se sont opérés les changemens qui y ont eu lieu.

Il est nécessaire pour cela de fixer son attention sur la période antérieure à l'établissement de la présente junte de gouvernement, et de se reporter aux événemens qui se passèrent dans le pays après l'invasion des Anglais. Les opérations militaires auxquelles cette entreprise donna lieu, réveillèrent le courage des habitans de la vice-royauté, et excitèrent en eux un degré de vigueur et d'énergie dont ils n'avaient pas eu la conscience auparavant. L'au-

torité royale exercée par le même vice-roi sous le gouvernement de qui le pays avait été perdu lors de l'expédition du major général Beresford, ne pouvait que tomber dans le mépris aux yeux d'hommes qui avaient eux-mêmes reconquis leur patrie, et ensuite déployé avec succès leur valeur contre les armes anglaises. Ce vice-roi, homme incapable, s'il n'était pas pusillanime, qui n'avait fait autre chose que rester témoin passif de la perte de deux places importantes, et appartenant à la couronne d'Espagne dans ces contrées, et qui, par la faiblesse de ses mesures, allait attirer d'autres calamités sur le pays, dans le moment où sir Samuel Auchmuty s'était déjà emparé de Monte-Video, fut ignominieusement déposé par une junte extraordinaire des habitans, qui s'assemblèrent au Cabildo pour délibérer sur les mesures qu'il convenait d'adopter dans des conjonctures si critiques. Je m'abstiendrai d'énoncer une opinion sur cette démarche éclatante des habitans de Buenos-Ayres, qui n'était sans doute pas d'un bon augure pour les intérêts de la métropole; et j'ignore si, pour donner un caractère légal à cette mesure, les colons auraient dû attendre la décision du cabinet de

Madrid sur un point qui, quoique très-pressant, était, dans la réalité, très-délicat; mais il est certain que s'ils ne s'étaient pas, en cette occasion, arrogé le privilége du souverain, il était bien à craindre que la décision, quand elle serait arrivée, n'eût été superflue.

Une conséquence naturelle de la déposition du vice-roi Sobremonte, fut de faire occuper sa place par dom Santiago Liniers, émigré français. En effet, cet officier avait commandé l'expédition militaire qui avait remis les Espagnols en possession de Buenos-Ayres, le 12 août 1806, et avait occupé le même rang quand cette ville fut attaquée par le général Whitelock, en 1807. On peut dire, avec vérité, que le hasard seul contribua à l'élévation de cet homme. Dénué de morale, victime de la dissipation et du jeu, il était enseveli dans une obscurité humiliante, lorsque de la condition d'un subalterne il monta au rang de chef des provinces de la vice-royauté, dont il venait d'être le restaurateur et le défenseur, non par un effet de ses talens militaires, mais par la seule faveur de la fortune. Vain d'un succès non moins inespéré que glorieux, il se livra tout entier aux projets les plus ambitieux, et finit

par s'unir à la révolution d'Espagne qui, laissant la monarchie sans chef, et démembrant toutes les parties de ce vaste corps, lui offrait le champ le plus favorable pour l'exécution des plans qu'il ne cessait de former. Son intention sembla être, dans un temps, de retenir toutes les parties de la vice-royauté dans l'inactivité, jusqu'à ce que le sort de la métropole fût décidé, et qu'il pût alors se joindre à la dynastie victorieuse, comme avaient fait ses prédécesseurs dans la guerre de la succession. Dans un autre temps, il favorisa ouvertement les Français; et, comme s'il se fût défié de l'issue de la lutte, il semblait désirer de précipiter ces contrées dans les mains de l'usurpateur : il se hasarda même à publier des proclamations d'une nature insidieuse, dans lesquelles il l'invoquait, en le nommant sa majesté l'empereur et roi, titres qui n'avaient jamais été reconnus dans ces régions, et envoya des émissaires et des lettres à Napoléon, pour lui rendre compte de l'état de la colonie. Il en avait déjà agi ainsi sous le règne de Charles IV, quand il adressa à Paris la relation de la dernière défaite des Anglais au Rio-de-la-Plata, sollicitant, par ce prétexte plausible, la bien-

veillance du *régulateur des destinées de l'Europe ;* c'est ainsi qu'il le nommait. Enfin, il était en quelque sorte disposé à soutenir les prétentions de l'infante Charlotte (1) au gouvernement de ce vaste territoire, en se montrant comme n'exerçant qu'une administration provisoire, durant l'état incertain de la monarchie espagnole. Tous ces projets, parmi lesquels je serais fort embarrassé pour distinguer celui qui lui plaisait le plus, avaient pour base commune une condition indispensable : c'était la continuation de son autorité dans la vice-royauté, but et motif de toutes les actions des fonctionnaires publics en Amérique ; et comme il était à craindre que les désordres de la métropole ne donnassent, dans les colonies, naissance à des commotions que les autorités constituées doivent toujours redouter, le vice-roi Liniers jugea à propos de cacher l'état réel des affaires, au moins pour quelque temps, jusqu'à ce qu'il fût en état de fixer avec plus de sûreté ses vues sur un point déterminé. Conformément à cette politique prudente, il

(1) L'infante Charlotte, née le 25 avril 1775, est épouse du roi de Portugal.

prit à tâche de contredire tous les bruits qui avaient été répandus sur les désastres de la famille de Bourbon en Europe, et de démentir toutes les relations peu d'accord entre elles, qui arrivaient par des voies particulières; de sorte que quiconque osait douter de la sincérité du gouvernement français envers l'Espagne, était accusé de trahison et de blasphême. Les oïdores ou magistrats seraient entrés dans ce plan, quand ce n'aurait été que pour rester dans leurs emplois; et, d'un autre côté, le Cabildo, composé, à cette époque, d'Espagnols européens, favorisa cet artifice, ne voyant pas où il tendait; car l'ignorance extraordinaire qui caractérise éminemment chaque individu de cette classe, ne nous laisse pas le moindre scrupule d'accuser leur jugement; mais comme il convient d'accorder quelque chose à leur sentiment d'honneur, nous consentirions plutôt à reconnaître que la seule intention qui les faisait agir était la manie de supprimer les mauvaises nouvelles. De ces différens élémens d'autorité habilement combinés par Liniers, fut formée une junte extraordinaire, convoquée et présidée par lui, pour délibérer sur toutes les affaires publiques qui se

présenteraient: cette formation ne fut pourtant qu'accidentelle, et ne produisit d'autre effet que de donner de l'efficacité à la volonté du chef.

L'arrivée d'une corvette française à Maldonado, au mois de juillet 1807, avec un émissaire envoyé par Napoléon, produisit un changement de scène et dévoila le mystère. Cependant, comme ce vaisseau était entré dans un port à soixante lieues de la capitale, l'affaire fut toujours présentée sous un faux jour au peuple, à qui l'on dit que, pour preuve de la bonne foi avec laquelle les troupes françaises étaient entrées en Espagne, Napoléon envoyait ce vaisseau chargé de fusils et d'autres armes, pour que Buenos-Ayres pût se défendre contre les Anglais. Les vieux Espagnols qui demeuraient dans cette ville furent les premières dupes de cette misérable imposture, et, pendant deux nuits consécutives, donnèrent le singulier spectacle de se promener dans les rues au son des instrumens de musique, et avec des torches allumées, en fendant l'air des cris de *vive Napoléon!* Ils manifestaient si sérieusement leur infatuation puérile, que sans doute ils excitèrent la compassion même de ceux qui

avaient imaginé la tromperie. L'émissaire arrivé à la capitale, la Junte fut convoquée; on lut les dépêches : c'étaient des ordres des nouveaux ministres O'Farril et Azanza, donnant le récit des événemens d'Aranjuez et de Bayonne, et de l'abdication des souverains en faveur de Joseph. Ces papiers contenaient aussi des réflexions sur la nécessité d'accéder à ces mesures, quand ce ne serait que par le motif d'éviter une guerre désastreuse, qui ne pouvait produire aucun avantage, son résultat devant être la ruine de la nation, puisque celle-ci devrait, dans ce cas, obéir sans condition aux lois du vainqueur, tandis qu'il s'offrait une occasion de placer tranquillement à leur tête un roi sage, soutenu de l'influence et du pouvoir immense de son frère tout-puissant. Ces considérations étaient suivies d'un long et lamentable tableau de tous les maux causés à l'Espagne par la maison de Bourbon, surtout par ses branches cadettes, dont la mauvaise conduite, quoique décrite en termes exagérés, et avec des vues méchantes, n'était pas présentée sous un jour entièrement faux; le tout était terminé par une exhortation adressée aux Américains, et qui leur faisait connaître que

les habitans bien intentionnés de la métropole espéraient que, dans cette conjoncture critique, ils se conduiraient au moins avec la prudence que leurs pères avaient déployée dans la guerre de la succession. Il arriva aussi des ordres du conseil de Castille de prêter serment de fidélité au nouveau roi Joseph, ainsi qu'un autre à l'empereur Napoléon; et, à cette occasion, on fit une distribution additionnelle de papiers imprimés. Comme ces papiers rendaient les chefs de la vice-royauté responsables de toute contravention ou résistance qui pourrait avoir lieu, et l'affaire étant d'ailleurs d'une si haute importance, les chefs du gouvernement pensèrent qu'ils avaient le moyen de se dégager de cette responsabilité en la transférant au peuple, qui pourrait, d'un commun accord, prendre une résolution pour laquelle le courage leur manquait, et qui, étant adoptée par la force de la volonté générale, empêcherait que le blâme ne retombât sur les personnes investies du pouvoir. Les membres du Cabildo furent d'opinion de rendre public l'état de la monarchie, en prenant la précaution de brûler les papiers apportés par l'émissaire; ce qui fut exécuté pour les pièces imprimées, mais non

pour les ordres ministériels, et de laisser connaître la nature de la commission de cet envoyé, parce qu'alors ils seraient à même d'attendre quel parti le peuple embrasserait, et en même temps ils s'étudieraient à lui faire espérer que les malheurs actuels auraient une issue favorable, n'étant, suivant leur opinion, que passagers. Liniers exécuta tout cela de la manière la plus adroite, sans fermer la porte à l'introduction de son propre plan, et sans perdre de vue son attachement pour les Français. La proclamation qu'il publia pour annoncer l'état des choses en Espagne, et la disparition de la maison régnante, sera un monument éternel de ses intentions sinistres, ainsi qu'une source de honte pour les hommes qui souffrirent que Liniers les insultât, en invoquant le nom de Napoléon pour influer sur leur conduite.

Il est naturel de supposer qu'il en était toujours aux meilleurs termes avec l'officier français, qu'en particulier il traitait de la manière la plus civile, et, pour le mettre à l'abri des insultes de la multitude qui commençait à être dégoûtée d'opérations auxquelles elle ne pouvait rien comprendre, ainsi que pour empêcher

ses véritables desseins de transpirer, il persuada à cet officier d'aller à Monte-Video, où il pourrait attendre la première occasion qui se présenterait de retourner en France; le brig qui l'avait amené ayant été coulé à fond pour échapper à une frégate anglaise qui le chassait. Dans le cours d'un procès qui fut entamé subséquemment, on publia une lettre officielle de Liniers au gouverneur de Monte-Video, où il lui enjoignait d'avoir les plus grands égards et toutes les attentions possibles pour la personne de l'émissaire, comme chargé d'objets de la plus haute importance pour les intérêts de la nation, et lui donnait ordre de lui procurer tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour lui faciliter son prompt retour en Europe.

Le gouverneur de Monte-Video, à cette époque, était don Xavier Elio, le même qui s'y trouvait encore récemment avec le titre de vice-roi dont la junte de Cadix l'avait investi. Il avait de puissans motifs de désapprouver la conduite du vice-roi qui commençait à fixer l'attention. Il n'avait pas été proféré un seul mot sur le serment de fidélité à prêter à Ferdinand VII, et les mesures que prenait le gouvernement à cet effet étaient si indirectes qu'il

ne fallait pas beaucoup de pénétration pour trouver des motifs de douter de la sincérité de ses intentions. Don Xavier Elio s'affranchit de toute soumission envers le vice-roi, et, formant une junte à Monte-Video, à l'imitation des différentes juntes provinciales dont on avait appris l'établissement en Espagne, il déclara qu'il n'obéirait à aucun ordre émané de la capitale de la vice-royauté, parce qu'il la regardait comme opprimée sous le commandement d'un chef perfide. C'était donner un exemple bien dangereux. Le peuple ne manqua pas d'en profiter, et quelques efforts que l'on fasse pour excuser la conduite rebelle d'un gouverneur subalterne qui n'eût compromis nullement la cause de sa nation en agissant avec prudence, et eût pu, à tout événement, adopter les mesures d'une précaution modérée, on ne peut nier que cet exemple scandaleux d'insubordination ne dût coûter cher à ses instigateurs. Une expédition armée fut envoyée par le vice-roi contre Monte-Video, et pour la première fois, depuis les temps de Pizarre, une guerre civile éclata dans l'Amérique espagnole entre les chefs européens.

Cependant Liniers donnait de l'extension à

ses vues ambitieuses. A mesure que les accusations contre lui se multipliaient, il voyait la nécessité de marcher plus ouvertement dans l'exécution de son plan. Son premier objet fut de gagner dans les campagnes un parti formidable qui pût seconder ses mesures, et il commença par élever au rang d'officier les hommes les plus vicieux, et d'autres dont l'obéissance dans tout ce qu'il voudrait leur faire entreprendre lui était garantie par leurs principes équivoques sur l'honneur. L'invasion des Anglais avait exigé une augmentation de troupes plus forte que les finances de la colonie ne permettaient de l'entretenir; mais, bien loin de réduire les forces supplémentaires, comme on aurait pu s'y attendre après que l'urgence des circonstances qui les avait fait réunir fut passée, il les augmenta journellement en créant de nouveaux régimens, dont un fut distingué par le nom de grenadiers de Liniers, qu'il réserva pour ses gardes-du-corps. L'administration de la justice qui, par une disposition absurde de la constitution des colonies espagnoles, appartient au vice-roi, fut entièrement subordonnée à son projet favori. Despote comme l'ont été tous les chefs envoyés par la cour d'Espagne

dans ces pays, Liniers les surpassa tous par l'iniquité de ses actions pour gagner des partisans. Ces désordres et les plaintes nombreuses du public produisirent à la fin beaucoup de mécontentement même dans Buenos-Ayres, et l'autorité du vice-roi trouva des antagonistes, non-seulement à Monte-Video, mais aussi dans le chef-lieu.

Dans cet intervalle arriva d'Espagne don Joseph-Manuel Goyeneche que la junte provisoire de Séville avait nommé brigadier antérieurement à la formation de la junte centrale, et qu'elle envoyait comme commissaire pour entretenir l'union et la conformité de sentimens entre les colonies et la métropole. Cet homme, que l'Amérique rougira toujours de compter au nombre de ses enfans, est natif d'Arequipa, et appartient à une famille riche dont les affaires commerciales l'avaient, quelques années auparavant, appelé en Espagne. Ayant dépensé dans ce pays tout l'argent que son père lui avait confié, il prit l'uniforme d'un capitaine de milice, et devint un des nombrenx fainéans dont Madrid est rempli. Quand les Français entrèrent dans cette capitale, il obtint de Murat une commission pour aller en Amérique, afin d'y

soutenir la cause des Français; mais en traversant l'Andalousie il changea d'opinion et se fit donner, par le gouvernement de cette province, la charge de commissaire du roi dans l'Amérique méridionale. En y arrivant, il ne pensa qu'à faire fortune, et, adhérant aux intérêts de ceux qui l'avaient élevé au rang de brigadier, il recommanda qu'à tout événement les colonies restassent unies aux provinces d'Espagne qui avaient commencé à se lever contre la France. A Monte-Video, il manifesta son approbation des vues de la junte provinciale nouvellement établie pour le roi, et fit voir que sa commission lui prescrivait d'en former de semblables dans toutes les villes du continent américain. A son arrivée à Buenos-Ayres, et dans ses premières conférences avec Liniers et les magistrats, il changea entièrement de langage, et déclara que les Monte-Vidéens méritaient le nom de rebelles pour s'être constitués d'une manière absolument illégale et nullement convenable en Amérique : cette concession le mit néanmoins à même de gagner une prestation solennelle de serment de la capitale à Ferdinand VII, cérémonie constamment différée jusqu'alors, ainsi qu'une reconnaissance

de la junte de Séville, comme représentant et dépositaire légal de l'autorité du souverain.

Le commissaire changea de caractère autant de fois que la scène l'exigeait. Voyant que le parti opposé à l'administration avait à sa tête des hommes recommandables par leur richesse et leur réputation, il voulut essayer tous les moyens de se les attirer, et insinua en conséquence qu'il convenait de suivre l'exemple de Monte-Video. Le Cabildo, qui était le centre de l'opposition contre Liniers, donna le signal de l'insurrection le 1er. janvier 1809, en fomentant un mouvement populaire en faveur de l'établissement d'une junte; mais cette secousse ne produisit d'autre résultat que de faire bannir ses chefs qui furent accablés par les troupes dans les intérêts du vice-roi, et par la prépondérance des magistrats qui craignaient de perdre leurs places.

Il est très-remarquable que cette conspiration fut entièrement l'ouvrage des Espagnols européens, et que les créoles se rangèrent du parti qui avait l'autorité; l'esprit de ces derniers était si contraire à toute démarche opposée à leur scrupuleuse fidélité à la mère-patrie, qu'ils repoussèrent les suggestions employées

par les Européens pour les exciter à cet acte de rébellion qui, en effet, échoua parce qu'ils refusèrent d'y coopérer. Mais, quoique ces mouvemens séditieux eussent été sans effet, ils mirent en évidence une grande vérité qui fut bien amère pour les vieux Espagnols : c'est que la force réelle du pays résidait dans les créoles. Il s'éleva en même temps entre eux un esprit de haine et d'inimitié si violent qu'il les rendit irréconciliables. Le vice-roi, qui était redevable de sa sûreté aux baïonnnetes des troupes créoles, s'étudia à flatter leur patriotisme en les félicitant de leur supériorité reconnue sur leurs ennemis; et suivant la maxime de diviser pour être le maître, il alimentait un embrasement qu'il était déjà presqu'impossible d'éteindre.

Tandis que par leurs démarches imprudentes les habitans européens de la colonie donnaient des motifs de dégoût aux créoles, et leur faisaient naître l'idée d'aviser aux moyens de se séparer d'eux à jamais, la métropole ne mettait pas plus de circonspection à traiter les intérêts épineux des colonies et à prévenir les collisions fréquentes qui étaient préjudiciables aux siens. A Buenos-Ayres, on reconnut la junte centrale, et on lui prêta ser-

ment avec un enthousiasme général. Le premier acte par lequel ce corps manifesta sa souveraineté fut de nommer un vice-roi au lieu de Liniers qui fut arrêté pour être envoyé en Espagne; le différend entre les créoles et les européens fut décidé entièrement en faveur des derniers. Les prisons dans lesquelles les insurgens languissaient depuis sept mois furent ouvertes, et pour qu'il ne restât pas de doute sur l'esprit des décisions de la métropole, Elio fut élevé à un poste qui lui donnait une autorité immédiate sur les troupes. Les créoles montrèrent néanmoins une nouvelle preuve de leur prompte déférence pour les volontés de leurs seigneurs d'outre-mer, en admettant sans contradiction le vice-roi Cisneros qui arriva au milieu d'eux au commencement d'août 1809; mais ils s'opposèrent à la promotion d'Elio au grade d'inspecteur-général, et les commandans des différens corps employèrent leur crédit pour procurer un adoucissement à l'ordre qui concernait la déportation de Liniers: on le leur accorda, et il eut la permission de résider à Cordova. Cet homme entreprenant aura eu tout le loisir de déplorer la surprise qui lui a été faite; car il est impos-

sible d'attribuer à une autre raison sa promptitude à remettre le commandement à son successeur. On verra dans la suite qu'il quitta cet asile paisible, qu'il devait à l'affection des créoles, pour aller combattre contre eux.

L'état des effaires, quand dom Balthasar Hedalgo de Cisneros prit le commandement, n'était nullement satisfaisant; il présentait au contraire les plus grandes difficultés qui se fussent jamais rencontrées depuis la conquête du pays. Le peuple commença par perdre de son respect habituel pour un gouvernement dont la forme variait sans cesse. Les habitans de Buenos-Ayres n'avaient pas été récompensés de leur défense hardie contre les ennemis du dehors, ni des sacrifices auxquels ils s'étaient prêtés dans cette occasion. Souffrant de nouveaux griefs de divers genres, ils étaient en position de se venger. L'arrivée du nouveau chef calma pendant quelque temps l'animosité des partis, qui avait été excitée par le précédent gouvernement; mais ce n'était qu'une tranquillité apparente, dont l'inaptitude de Cisneros l'empêcha de profiter: c'était comme ces calmes extraordinaires qui précèdent les tempêtes; le pilote habile peut en tirer des in-

ductions pour éviter leurs suites funestes; mais ils ne font rien pressentir à l'ignorant. Le mécontentement public fut augmenté par l'état d'épuisement du trésor, qui exigeait des réformes dans le militaire. Cette mesure ne pouvait manquer de produire beaucoup de dérangement. Au milieu des embarras de toutes sortes qui l'environnaient, le vice-roi consulta plusieurs hommes bien capables de lui donner de bons avis. Un d'eux qui, par ses talens, son activité et son patriotisme (1) occupera une place distinguée dans l'histoire d'Amérique, fit les représentations les plus éloquentes et les plus énergiques en faveur de la liberté du commerce avec l'Angleterre, comme le moyen le plus sûr de rétablir la prospérité du pays et d'améliorer ses finances.

Les plaintes sérieuses des Espagnols d'Europe, exagérées au point de peindre la colonie

(1) Le docteur Mariano Moreno, dont la mort au printemps de sa vie, durant son voyage pour se rendre en Angleterre comme envoyé de la Junte de Buenos-Ayres, priva son pays d'un de ses plus beaux ornemens. Ses talens, comme orateur et politique, lui gagnèrent à juste titre le nom de Burke de l'Amérique méridionale.

comme étant à la veille d'une révolte générale, avaient causé des alarmes déraisonnables au gouvernement central, et avaient excité des préventions si défavorables contre les créoles, que les instructions les plus rigoureuses et les plus extravagantes furent données au vice-roi venu pour rétablir l'ordre. Il n'est pas possible de concevoir quelque chose de plus dur, de plus arbitraire, de plus injuste, que ce qui résulta du système de conduite de la nation qui se nommait la populaire. Conformément à ses instructions, Cisneros commença par se saisir de toutes les personnes regardées comme suspectes : sans la moindre forme de procès ou la plus petite inculpation publique, elles furent déportées en Espagne, où on les emprisonna, ou bien on les força de servir dans les rangs de l'armée. Les étrangers furent également persécutés, quoique plusieurs réclamassent la protection à laquelle leurs services publics, ou leur mariage, ou un établissement formé depuis long-temps dans le pays, leur donnaient des droits.

Le résultat naturel de ces mesures devait être le renversement de l'autorité du vice-roi au premier choc. Le 19 mai 1810 fut le jour

qui mit à l'épreuve l'ancien système, objet de la haine générale. On avait reçu de bien tristes nouvelles de l'état de la métropole, et notamment de l'Andalousie, province qui avait fait le plus de bruit en Amérique : on disait Cadix rendu, et la junte centrale dispersée, non-seulement avec ignominie, mais aussi avec soupçon de trahison. Dans cette conjoncture, le vice-roi ne sut quel parti prendre. Il révéla son embarras au peuple par une proclamation dans laquelle il exprimait son chagrin sur l'état précaire de l'Espagne; et, loin de calmer les craintes, il donnait les preuves les plus évidentes de son trouble et de son abattement. Le Cabildo vit la nécessité de s'assembler immédiatement pour délibérer sur les mesures à prendre afin d'empêcher la multitude de former elle-même une faction qui s'emparerait du gouvernement : ceux qui l'exerçaient ne pouvaient, en vertu d'aucun droit, réclamer la continuation de leur pouvoir, puisque la source de toute autorité était fermée. Il est évident, d'après tous les principes de droit, que les magistrats ne pouvaient exercer plus long-temps leurs fonctions, puisque la junte centrale étant dissoute, Cisneros n'avait pas plus des titres que

le plus obscur citoyen de Buenos-Ayres à l'administration suprême des provinces de la vice-royauté. Cette fermentation était si loin de prendre sa source dans un désir de viser à l'indépendance, dont on aurait pu soupçonner l'existence chez les créoles, que rien ne se fit qu'avec le concours et le consentement du chef. Tous les membres du Cabildo, dont la majorité était composée d'Espagnols européens, délibérèrent avec lui, et, de concert avec lui, convoquèrent pour le 29 du même mois un congrès auquel assistèrent les principaux habitans, conformément à une proclamation publiée à cet effet.

C'est aux mesures prises dans cette journée que la junte provisoire de gouvernement doit son origine; elle fut installée légitimement, et sous les meilleurs auspices, pour rétablir la tranquillité parmi le peuple, et pour le retirer de l'état dangereux dans lequel auraient pu le précipiter à chaque pas les vicissitudes de fortune de la métropole. On n'a pas appris qu'il ait été commis un seul acte de violence dans cette crise grave, et les magistrats du vieux régime n'eurent sujet de se plaindre que de la vexation qu'ils éprouvèrent en se voyant dé-

pouillés de leur autorité. On découvrit néanmoins, peu de temps après, une grande conspiration qui menaçait de détruire une mesure que les agens du despotisme et de la corruption ne pouvaient se résoudre à sanctionner. Les passions des fonctionnaires publics venus de la métropole commencèrent à produire leur effet: ces hommes ne pouvaient pas aisément condescendre à regarder comme des hommes libres ceux qui jusqu'alors avaient été esclaves. Monte-Video fut la première ville qui refusa de se conformer aux changemens établis; et quoique la première négociation ouverte pour assurer la coopération des habitans de cette ville aux démarches de ceux de la capitale eût réussi pendant quelque temps, cependant l'arrivée de nouvelles subséquentes, qui annonçaient l'installation d'un conseil de régence, fut suffisante pour les engager à condamner le projet d'union, et même à insister sur le rétablissement du vice-roi, comme le seul moyen d'éviter une rupture.

Le gouvernement de Buenos-Ayres, qui ne connaissait le conseil de régence de la métropole que par des rapports indirects, n'ayant pas reçu des dépêches officielles qui pussent accrédi-

ter l'existence de celui-ci, et le justifier de s'être arrogé les droits de la souveraineté, refusa de le reconnaître, sous prétexte de ce défaut de formalités, ou au moins différa cette démarche jusqu'à ce qu'il pût examiner convenablement les titres en vertu desquels ce conseil s'était placé à la tête de la nation, après avoir supplanté la junte centrale. Si l'on examine ce sujet avec l'attention qu'il mérite, cette réserve de la part du nouveau gouvernement ne peut pas être blâmée, et il n'est pas non plus singulier que ses membres, après avoir admis deux nouveaux régimes dans l'intervalle de deux ans, aient hésité à en recevoir un troisième; car autrement ils auraient couru le risque, s'étant soumis aveuglément d'abord à l'un, puis à un autre, d'être à la fin obligés de reconnaître les prétentions de Joseph Buonaparte.

Du côté du Pérou, les choses n'offraient pas aux novateurs un aspect plus satisfaisant : Liniers s'était mis à la tête de l'opposition qui devait détruire leurs projets; mais, avec toutes les troupes qu'il fut possible de rassembler dans les provinces de l'intérieur, on ne put former que deux petites armées, l'une sous le commandement de Liniers, et une autre dans le

Potosi, sous celui du maréchal Nieto. Toutes deux furent complétement battues par des forces que la junte de Buenos-Ayres avait envoyées contre elles; et les chefs, dans cette lutte honteuse, perdirent la vie, pour punition de leur entreprise téméraire. Liniers, Concha, Allende, Rodriguez et Moreno furent exécutés dans le voisinage de Cordova, d'après une sentence formelle rendue contre eux, comme conspirateurs; et Nieto, Sanz, ainsi que Joseph de Cordova, furent mis à mort sur la principale place de Potosi, avec tout l'appareil usité dans des cas semblables.

Dans le nord, la province du Paraguay avait suivi l'exemple de Monte-Video, et s'était de même unie à l'opposition, par les avis de Velasco son gouverneur. Un corps de cinq cents hommes, commandé par le général Belgrano, fut envoyé par la junte dans le Paraguay, au mois d'octobre 1810; mais cette expédition ne produisit pas un grand effet, et les habitans persistèrent à ne pas adhérer au nouveau système, jusqu'à ce qu'enfin les intrigues et les mesures imprudentes de leurs chefs les contraignirent à changer de sentimens : alors les Paraguayens se saisirent de Velasco et l'en-

voyèrent en présent aux Buenos-Ayriens, afin de regagner leur amitié.

Je suis trop sensible aux malheurs de l'humanité pour entrer dans les détails de la guerre civile et des calamités, ses suites ordinaires, qui continuent à affliger ces pays dignes de pitié. Il est affreux de penser que, tandis qu'en Europe le sang des hommes ne cesse pas de couler à torrens, l'Amérique présente le triste spectacle de dissensions intestines dans lesquelles ses citoyens se détruisent les uns les autres pour une différence d'opinion sur leurs droits.

On regrette de ne pas pouvoir offrir au lecteur le détail des évènemens qui ont succédé, à ceux que M. Mawe vient de raconter. Il a été impossible de se procurer des documens précis sur les troubles de l'Amérique méridionale espagnole : jusqu'à présent le sort des armes n'a pas décidé entre les partis. On a appris récemment que la cour de Madrid avait cédé à celle de Rio-Janeiro la province du Rio-de-la-Plata, mais que le cabinet britannique s'était opposé à ce que cet arrangement reçût son exécution.

DESCRIPTION

DES

ÎLES AÇORES.

DESCRIPTION

DES

ÎLES AÇORES.[1]

Par Jean Gustave HEBBE,
Officier de la Marine Suédoise.

Ce petit Ouvrage porte dans l'original le titre suivant :

BESKRIFNING PÅ FAYAL OCH DE ÖFRIGA AZORISKA ÖARNE.

Stockholm — 1802 — I. in-8°.

Les Açores, appelées aussi îles Tercères, sont au nombre de neuf, savoir : Corvo, Flores, Fayal, Pico, Saint-George, Graciosa, Ter-

(1) On a pensé que le lecteur verrait avec plaisir à la suite d'un voyage au Brésil une description de l'archipel des Açores, qui est très-peu connu, et n'est guère visité par les Européens que lorsqu'ils y relâchent en revenant d'Amérique. On trouve dans différens voyageurs quelques notions éparses sur les Açores. Celui

cère, Saint-Michel et Sainte-Marie. Leur nom vient du mot portugais *açor,* qui signifie un épervier.

Elles sont situées dans l'Océan atlantique, à une distance assez considérable des continens: ce qui est cause que les géographes ont varié entre eux sur la partie du monde dans laquelle il convenait de les placer. Les uns les ont attribuées à l'Amérique, d'autres à l'Europe; d'autres enfin à l'Afrique. Comme elles sont pourtant un peu moins éloignées de l'Europe que de l'Amérique septentrionale, il semble plus naturel de les compter parmi les îles européennes.

Leur position géographique n'a pas encore été déterminée avec une précision bien rigoureuse; cependant, d'après les meilleures ob-

qui en a parlé avec le plus de détail est Forster fils, qui accompagna Cook dans son second voyage. On a inséré dans la narration quelques-unes de ses observations, pour compléter celles de l'auteur suédois. On n'a pas traduit celui-ci littéralement : on l'a beaucoup abrégé, et l'on a quelquefois changé l'ordre qu'il avait suivi. Enfin, on a inséré sur une des plus petites Açores un passage tiré d'un écrivain célèbre qui sait donner à toutes ses descriptions un charme particulier.

servations, elles s'étendent entre le 36° 50′ et le 39° 45′ de latitude nord, et du 27° 30′ au 34° de longitude à l'ouest de Paris. Leur aspect, leur forme, la nature du sol, enfin tout annonce leur origine volcanique. Les tremblemens de terre y sont fréquens. Les marins ne peuvent, en approchant de ces îles, naviguer avec trop de précaution; car quoiqu'à raison de leur élévation au-dessus de la mer, elles puissent être aperçues de très-loin, comme en hiver néanmoins elles sont toujours enveloppées de brouillards et de nuages, il arrive fréquemment qu'on ne les voit pas à une très-petite distance. Quelques auteurs prétendent que la mer qui les entoure est, à l'exception des Formiguas (1), libre d'écueils. Je suis cependant persuadé, d'après des témoignages dignes de foi, qu'aucun capitaine jaloux de la sûreté de son équipage et de celle des marchandises qui lui ont été confiées, ne fera route dans le voisinage des Açores qu'avec la plus grande circonspection. Leur origine volcanique doit même faire appréhender qu'il ne naisse tout d'un coup dans ces parages des écueils nou-

(1) Ilots et écueils situés dans le sud-est du groupe.

veaux. Le 31 décembre 1719, il s'éleva entre Pico et Saint-Michel un volcan qui rentra de nouveau dans la mer le 17 novembre 1723. On trouve aujourd'hui une profondeur de quatre-vingt brasses à l'endroit qu'il avait occupé. Des faits semblables, arrivés plus récemment, prouvent qu'à chaque instant ils peuvent se renouveler (1).

On dit que l'on trouve dans les montagnes des pétrifications remarquables.

Le climat des Açores est en quelque sorte plus doux que celui des contrées européennes situées sous la même latitude; il est très-salubre. Les rigueurs de l'hiver y sont inconnues: il ne gèle qu'à Corvo et sur les sommets des plus hautes montagnes des autres îles. Les tempêtes, les pluies, les bourrasques caractérisent l'hiver. Les chaleurs de l'été sont tempérées par les vents qui, à cause du peu d'étendue de chacune de ces îles, conservent toujours la fraîcheur de l'air de la mer. La tem-

(1) *Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris*, 1721-1722-1726. *Philos. transact.* Abridged, t. VI, p. 154. *Raspe. Specimen*, Hist. Nat. Globi Terraquei. Amst., 1763, p. 115.

pérature du printemps, de l'automne, et d'une grande partie de l'été, est délicieuse.

Les Açores furent découvertes en 1439, par des Flamands qui y furent poussés par la tempête. Diverses familles de cette nation s'établirent alors à Fayal, dont une paroisse porte encore le nom de Flamingo. En 1442, les Portugais découvrirent l'île Sainte-Marie, qui est la plus orientale du groupe, puis Saint-Michel et Tercère. En 1447, Gonzalo Velho Cabral s'établit à Tercère, et fonda la ville d'Angra. Les îles de Saint-George, Graciosa, Pico et Fayal, enfin Flores et Corvo, les plus occidentales, furent vues et peuplées successivement. Flores reçut son nom de la prodigieuse quantité de fleurs, l'autre de celle des corbeaux que l'on y trouva. On a jadis appelé quelquefois les Açores Iles Flamandes, d'après la première découverte qui en avait été faite. Les Anglais leur donnent assez souvent, sur leurs cartes et dans leurs livres de géographie, le nom de Western Islands (Iles de l'Ouest): ce qui embarrasse beaucoup les traducteurs ignorans. La douceur du climat facilite leur culture qui, d'un autre côté, est rendue pénible en plusieurs endroits par l'âpreté et l'inégalité du terrain. En général

elles sont bien cultivées, et des récoltes abondantes y récompensent les habitans de leurs travaux. Tous les fruits, les légumes et les plantes potagères de l'Europe moyenne et méridionale y réussissent et y acquièrent une saveur parfaite. On y récolte aussi quelques végétaux d'Afrique, tels que des ignames. Jadis on y a planté des cannes à sucre; il y a des bananiers dans les jardins. A l'exception des métaux et du bois de construction en quantité suffisante, ces îles possèdent toutes les commodités de la vie. Elles envoient à la métropole beaucoup de bled et de fruits; elles expédient du vin, non-seulement en Portugal, mais aussi dans plusieurs pays de l'ancien et du nouveau monde.

On y trouve les quadrupèdes et les oiseaux domestiques que l'on a coutume d'élever en Europe. On prétend qu'il n'y a aucun animal nuisible, bonheur commun aussi à d'autres îles. La mer y offre une grande variété de poissons. Des personnes qui ont vécu trente ans dans cet archipel, m'ont assuré que souvent elles rencontraient des espèces de poissons inconnues. Malgré cette abondance, les jours d'abstinence, que prescrit la religion catholique, empêchent le prix du poisson, surtout en hiver, quand le

mauvais temps rend la pêche difficile, d'être aussi bas qu'on le croirait : de sorte que la morue salée que les habitans des Etats-Unis et de la Nouvelle-Ecosse y apportent, peut être vendue avantageusement, et même à meilleur marché que le poisson frais. Les tortues de la petite espèce sont assez communes; elles se vendent ordinairement une pataque (1) la pièce.

La pêche de la baleine se faisait précédemment dans les parages voisins, non-seulement par les habitans de Nantucket, mais aussi par ceux des Açores. Le cétacé le plus abondant est le cachalot. Les Açores seraient très-bien placées pour les expéditions destinées à aller faire cette pêche dans les parages les plus éloignés, par exemple, au Brésil, au détroit de Magellan, au Chili, etc.; mais le manque d'un bon port pour les bâtimens de plus de cent tonneaux, apporte de grands obstacles aux armemens des navires et au commerce de ces îles. Il serait peut-être possible, avec beaucoup de peine et de dépense, d'établir des ports et des

(1) Monnaie du Brésil; elle y vaut trois cent vingt reis, et en Portugal seulement deux cent quarante (1 fr. 50 c.)

bassins; mais il est incertain que le commerce devienne assez florissant pour compenser les frais. Ces ports et ces bassins seraient d'une utilité inappréciable pour les navires qui sont obligés de relâcher à ces îles, soit pour se réparer, soit pour faire des vivres. Le plus grand empêchement qui s'oppose à des établissemens de ce genre, est la force extraordinaire des lames qui viennent frapper ces îles dans les tempêtes. Le récit de Linschot, que les vagues atteignent le sommet des montagnes, et y jettent même des poissons, est d'ailleurs exagéré. Les marées n'y sont pas très-fortes : la mer n'y monte que de quatre pieds.

Leur population est d'environ cent dix mille habitans. Leur surface carrée étant inconnue, il est impossible de déterminer le rapport de leur population à leur étendue. Relativement à la grandeur de ces îles et à l'étendue du sol susceptible de culture, la classe des cultivateurs est nombreuse; mais le manque de fabrique, de manufactures et d'industrie en général, y restreint la population. Tous les hommes qui ne sont pas employés à l'agriculture, et qui n'entrent pas dans l'état ecclésiastique très-nombreux, cherchent leur subsistance

dans la navigation, particulièrement à la mère-patrie et au Brésil. Les femmes sont très-fécondes et se marient de bonne heure; rien de plus rare que les mariages stériles. On dit qu'il naît plus de filles que de garçons; mais cette assertion vraisemblable a besoin d'être confirmée par des documens authentiques.

En examinant avec attention les habitans des Açores, leur physionomie rappelle l'origine mélangée de leurs ancêtres. L'influence du climat a donné en général une teinte plus foncée à leur peau, à leurs yeux et à leurs cheveux. Les hommes sont grands, bien faits, robustes, et d'un extérieur agréable; ils n'ont pas la sombre taciturnité des habitans de Madère. Les femmes sont petites et enjouées: la plupart plaisent par la vivacité de leurs yeux et la douceur de leur langage: quelques-unes peuvent réellement passer pour belles. Les femmes d'un certain rang ont la peau plus blanche que les autres.

Ces îles, toutes fertiles, et habitées par une race d'hommes actifs et industrieux, sont sous les ordres d'un commandant général qui réside à Angra. Le diocèse de l'évêque de cette ville comprend toutes les Açores. La cathé-

drale a douze chanoines : son revenu est payé en froment; il consiste en trois cents muids ou mesures de vingt-quatre boisseaux chacune. Chaque muids vaut au moins cent francs. Chaque île est commandée par un capitaine mor qui est à la tête de la police, du militaire et des finances. Un juiz ou juge administre la justice dans chaque île : on appelle de ses arrêts à la haute cour de Tercère, et de là à la cour suprême de Lisbonne. Comme dans ce monde le bien est rarement exempt de mal, on dit que les Açoriens, si actifs et si bons d'ailleurs, sont d'humeur querelleuse, et ont toujours un procès en train.

Plusieurs navigateurs regardent les Açores comme un repaire de corsaires : cette opinion est injuste pour ce qui concerne leurs paisibles habitans; il est vrai qu'on rencontre fréquemment des corsaires dans le voisinage de ces îles, mais ils appartiennent à d'autres nations, et ils amènent rarement leurs prises ici. Je n'ai pas entendu dire qu'on y ait armé un seul navire en course, et les pêcheurs ne sortent pas pour aller écumer les mers.

Les communications entre ces îles et l'Europe sont, surtout en temps de guerre, très-

irrégulières et très-incertaines. Les affaires les plus importantes ne purent même pas être soignées convenablement durant la dernière guerre, faute d'une poste régulière. Il n'y a pas non plus de poste fixe entre ces îles; mais ce manque est rempli, en quelque sorte, par les nombreux bâtimens de commerce qui vont sans cesse d'une île à l'autre.

Passons maintenant à la description des îles en particulier, en commençant par les deux qui sont le plus à l'est.

Sainte-Marie, la plus méridionale, est petite et de peu d'importance, mais fertile, et produit beaucoup de froment. Elle a cinq mille habitans, qui fabriquent toutes sortes de poteries grossières, qu'ils portent dans les autres îles.

Saint-Michel a dix-huit à vingt lieues marines de long. Sa largeur est inégale; mais elle n'est jamais de plus de cinq lieues, et en quelques endroits que de deux. Sa population est de vingt-cinq mille âmes. C'est une belle île, riche en froment et en toutes sortes de productions,

qu'elle envoie non seulement dans les autres Açores, mais aussi en Portugal. Il n'y croît pas de vin. Ses jardins donnent une grande quantité d'oranges, dont on fait des chargemens considérables pour Hambourg, Revel, Saint-Pétersbourg, l'Amérique septentrionale, et surtout pour Londres. On y cultive aussi beaucoup de froment et de lin; les habitans en fabriquent de grosses toiles, dont ils expédient annuellement plusieurs cargaisons au Brésil: Saint-Michel fait le plus grand commerce avec la métropole, ce qui procure des frets avantageux aux navires anglais et danois. On a quelquefois vu plus de vingt navires danois mouillés en même temps dans la rade de Punta-Delgada. Cette rade est très-dangereuse par les vents de sud et de sud-ouest; dès qu'ils commencent à souffler, les navires sont obligés d'appareiller. La rade de Villa-Franca, située plus à l'est, est plus abritée par un îlot situé près de terre. Saint-Michel a plusieurs cantons charmans; des plaines couvertes de toutes sortes d'arbres, des vallées, des collines s'y succèdent sans cesse. Indépendamment de son heureux climat, elle offre aux personnes valétudinaires des bains chauds et froids; aussi

est-elle fréquemment visitée par les Européens. Mais la nature, si prodigue de ses faveurs envers ce petit coin du globe, lui fait quelquefois éprouver ses rigueurs par d'affreux tremblemens de terre. Les habitans sont plus sérieux et moins communicatifs que ceux des autres îles, mais polis et tolérans.

Corvo est l'île la plus au nord et à l'ouest. Il n'y a guère que six cents habitans, qui cultivent principalement du froment et engraissent des cochons; ils le salent et en font commerce avec les autres îles.

Flores est un peu plus grande, plus fertile et plus peuplée. Ces deux îles ne produisent pas de vin; elles le tirent de Fayal.

Tercère, la plus grande île après Pico, est très-fertile, riche et peuplée. Le gouverneur et l'évêque des Açores résident à Angra, sa capitale: ce qui lui donne une sorte de prééminence sur les autres. On y compte plusieurs villes. Elle fait un grand commerce avec les autres îles, et en froment avec Lisbonne; elle produit du vin médiocre. C'est la plus sujette aux tremblemens de terre; ce qui a fait songer à transporter le siége du gouvernement à Fayal. Les

habitans se distinguent par leur grande politesse. La population est de vingt mille âmes.

Graciosa est petite et peu importante; elle envoie ses productions aux îles plus considérables; son principal commerce est en froment. On y fait un peu de vin médiocre; il en faut cinq à six pipes pour donner une pipe d'eau-de-vie. On y compte trois mille habitans.

« Manquant d'eau et de provisions fraîches, dit un voyageur français, et nous trouvant, au printemps de 1791, par la hauteur des Açores, il fut résolu que nous y relâcherions. Dans le vaisseau sur lequel je passais alors en Amérique, il y avait plusieurs prêtres français, qui émigraient à Baltimore, sous la conduite du supérieur de St.... M. N. Parmi ces prêtres se trouvaient quelques étrangers, en particulier M. T., jeune Anglais d'une excellente famille, qui s'était nouvellement converti à la religion romaine.

« Le 6 mai, vers les huit heures du matin, nous découvrîmes le pic de l'île du même nom, qui, dit-on, surpasse en hauteur celui de Ténériffe; bientôt nous aperçûmes une terre plus basse, et, entre onze heures et midi, nous je-

tâmes l'ancre dans une mauvaise rade, sur un fond de roches, par quarante-cinq brasses d'eau.

« L'île Graciosa, devant laquelle nous étions mouillés, se forme de petites collines un peu renflées au sommet, comme les belles courbes des vases corinthiens. Elles étaient alors couvertes de la verdure naissante des blés, d'où s'exhalait une odeur suave, particulière aux moissons des Açores. On voit paraître, au milieu de ces tapis onduleux, les divisions symétriques des champs, formées de pierres volcaniques mi-partie blanches et noires, et entassées les unes sur les autres, comme des murs à hauteur d'appui bâtis à froid. Des figuiers sauvages, avec leurs feuilles violettes et leurs petites figues pourprées arrangées comme des nœuds de chapelets sur les branches, étaient semés çà et là dans la campagne. Une abbaye se montrait au haut d'un mont; au pied de ce mont, dans une anse caillouteuse, apparaissaient les toits rouges de la petite ville de Santa-Crux. Toute l'île, avec ses découpures de baies, de caps, de criques, de promontoires, répétait son paysage interverti dans les flots. De grands rochers nus, verticaux au plan des va-

gues, lui servaient de ceinture extérieure, et contrastaient, par leurs couleurs enfumées, avec les festons d'écume qui s'y appendaient, au soleil, comme une dentelle d'argent. Le pic de l'île du même nom, par delà Graciosa, s'élevait majestueusement, dans le fond du tableau, au-dessus d'une coupole de nuages; une mer couleur d'émeraude et un ciel du bleu le plus pur, formaient la tenture de la scène, tandis que des goëlands, des mauves blanches, des corneilles marbrées des Açores, planaient pesamment, en criant, au-dessus du vaisseau à l'ancre, coupaient la surface des vagues avec leurs grandes ailes recourbées en manière de faux, et augmentaient autour de nous le bruit, le mouvement et la vie.

« Il fut décidé que j'irais à terre comme interprète, avec T., un autre jeune homme et le second capitaine. On mit la chaloupe en mer, et nos matelots ramèrent vers le rivage, dont nous étions à environ deux milles. Bientôt nous aperçûmes du mouvement sur la côte, et un large canot s'avança vers nous. Aussitôt qu'il parvint à la portée de la voix, nous distinguâmes une quantité de moines. Ils nous hélèrent en portugais, en italien, en anglais, et

nous répondîmes, dans ces trois langues, que nous étions Français. L'alarme régnait dans l'île : notre vaisseau était le premier bâtiment d'un grand port qui y eût jamais abordé, et qui eût osé mouiller dans la rade dangereuse où nous nous trouvions ; d'une autre part, notre pavillon tricolor n'avait point encore flotté dans ces parages, et l'on ne savait si nous sortions d'Alger ou de Tunis. Quand on vit que nous portions figures humaines, et que nous entendions ce qu'on nous disait, la joie fut universelle. Les moines nous firent passer dans leur bateau, et nous arrivâmes à Santa-Crux, où nous débarquâmes avec difficulté, à cause d'un ressac assez violent qui se forme à terre.

« Toute l'île accourut pour nous voir. Quatre ou cinq malheureux, qu'on avait armés de vieilles piques à la hâte, s'emparèrent de nous. L'uniforme de Sa Majesté m'attirant particulièrement les honneurs, je passai pour l'homme important de la députation. On nous conduisit chez le gouverneur, dans une misérable maison, où son éminence, vêtu d'un méchant habit vert autrefois galonné d'or, nous donna notre audience de réception. Il nous permit

d'acheter les différens articles dont nous nous faisions besoin.

« On nous relâcha après cette cérémonie, et nos fidèles religieux nous menèrent à un hôtel large, commode et éclairé, qui ressemblait bien plus à celui du gouverneur que le véritable.

« T.... avait trouvé un compatriote. Le principal frère, qui se donna tous les mouvemens pour nous, était un matelot de Jersey, dont le vaisseau avait péri sur Graciosa, plusieurs années auparavant. Lorsqu'il se fut sauvé seul à terre, ne manquant pas d'intelligence, il s'aperçut qu'il n'y avait qu'un métier dans l'île, celui de moine. Il se résolut de le devenir; il se montra extrêmement docile aux leçons des bons pères, apprit le portugais et à lire quelques mots de latin; enfin, sa qualité d'Anglais parlant pour lui, on sacra cette brebis ramenée au bercail. Le matelot jerseyais, nourri, logé, chauffé à ne rien faire et à boire du *fayal*, trouvait cela beaucoup plus doux que d'aller ferler la misaine sur le bout de la vergue.

« Il se ressouvenait de son ancien métier. Ayant été long-temps sans parler sa langue, il

était enchanté de trouver enfin quelqu'un qui l'entendît. Il riait, jurait, nous racontait, en vrai marin, l'histoire scandaleuse d'un père tel, qui se trouvait présent et qui ne se doutait guère du genre de conversation dont le frère anglais nous régalait. Il nous promena ensuite dans l'île et à son couvent.

« La moitié de Graciosa, sans beaucoup d'exagération, me sembla peuplée de moines ; et le reste des habitans doit aussi leur appartenir par de tendres liens. De cela non-seulement j'ai l'aveu de plusieurs femmes, mais ce que j'ai vu de mes yeux ne peut me laisser là-dessus aucun doute. Je passe plusieurs anecdotes plaisantes, et je m'en tiens à ce qui regarde le clergé.

« Le soir étant venu, on nous servit un excellent souper. Nous eûmes pour échansons de très-jolies filles. Il fallut avaler du Fayal à grands flots. On prévoit assez ce qui nous arriva : à une heure du matin, pas un convive ne pouvait se tenir dans sa chaise. A six heures, notre moine de Jersey nous déclara en balbutiant, et avec un serment anglais fort connu, qu'il prétendait dire sur-le-champ la messe ; nous l'accompagnâmes à l'église, où, dans moins de cinq mi-

nutes, il eut expédié tout. Plusieurs Portugais assistèrent très-dévotement au saint sacrifice, et en nous en retournant, nous rencontrâmes beaucoup de peuple, qui baisait religieusement la manche du père. L'impudence avec laquelle ce matelot, encore pris de vin et de débauche, présentait son bras à la foule, me divertissait, en même temps que je ne pouvais m'empêcher de déplorer au fond du cœur la stupidité humaine.

« Ayant embarqué nos provisions vers les midi, nous retournâmes nous-mêmes à bord, accompagnés de nos inséparables religieux, qui nous présentèrent un compte énorme qu'il fallut payer; ils se chargèrent ensuite de nos lettres pour l'Europe, et nous quittèrent avec de grandes protestations d'amitié. Le vaisseau s'était trouvé en danger la nuit précédente, par la levée d'une forte brise de l'est. On voulut virer l'ancre; mais, comme on s'y attendait, on la perdit. Telle fut la fin de notre expédition. »

(*Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes*, par M. de Chateaubriand. Londres, 1797, 2 vol. *in*-8°, t. II, p. 636.)

Saint-George, île étroite, très-escarpée, très-haute, a peu besoin des autres îles, qu'elle approvisionne au contraire de bestiaux, de bois, de tuiles, etc. Elle exporte annuellement mille pipes de vin, dont la plus grande partie va à Fayal; il est, de même que l'eau-de-vie, d'excellente qualité. Quand je demeurais dans cette île, la pipe de vin ordinaire de quatre cents pintes valait à peu près vingt-sept piastres. La côte orientale de Saint-George est très-escarpée. La population est de cinq mille habitans. Du temps de Forster, on n'y cultivait pas la vigne; la culture du blé y était seule connue. Cela prouve que, depuis quarante ans, l'industrie a fait de grands progrès aux Açores.

Pico, ou le Pic, est la plus grande et la plus peuplée des Açores. Le volcan qui lui donne son nom est encore en activité; son sommet, presque toujours couvert de nuages, sert de baromètre aux habitans de Fayal. Pico n'a pas de grande ville, et envoie ses productions à Fayal. La nature a en quelque sorte divisé cette île en deux parties. Celle de l'est, comparée aux autres îles, est basse et unie; elle produit plusieurs sortes de fruits, du grain et du vin. La partie de l'ouest commence à s'élever dès le

bord de la mer, et forme le volcan; le sol y est généralement pierreux et couvert de lave; mais on y a partout, et avec beaucoup de peine, planté des vignes jusqu'au point d'élévation ou elles ne poussent plus. On y a apporté de la terre des endroits les plus éloignés; aujourd'hui encore on en achète à Fayal, et on la transporte en paniers dans les intervalles des rochers où l'on veut planter des vignes. On se sert pour engrais du varec que la mer vomit sur le rivage. L'industrie, encouragée par le commerce, a réussi à métamorphoser le terrain le plus stérile de l'île en jardins, auxquels d'ailleurs toutes les Açores sont redevables de leur prospérité. Pour se garantir des vents de mer, on a entouré chaque espace d'environ cinq cents à deux mille pieds carrés, de murs de pierre, à angles droits; ils sont de la hauteur d'un homme, et n'ont qu'une ouverture pour y entrer. Ces murs, et la nudité du sol, donnent au pays, quand il n'est pas couvert de vignes, un aspect extrêmement triste. Ils ne suffisent cependant pas pour préserver les vignobles les plus proches de la mer, du tort considérable que les brouillards salés causent aux ceps, quand ils fleurissent, et que le fruit se forme. Ces

brouillards sont produits par les vagues que la violence du choc contre les rochers réduit en poudre, et souvent poussés par le vent à des distances considérables. J'ai plusieurs fois, étant à Fayal, vu à chaque coup de mer l'eau s'élever en colonnes poudreuses. Il arrive même, suivant quelques récits dignes de foi, que de grosses pierres arrachées du fond de la mer sont lancées par-dessus les côtes escarpées.

Le meilleur vin croît sur la partie occidentale de l'île. Les vignobles y appartiennent presque tous à des habitans de Fayal, dont un tiers y passe à l'époque des vendanges. Le vin de la partie orientale est converti en eau-de-vie. Pour en faire une, il faut trois ou quatre pipes de vin.

Ici, la mer endommage les plantations des insulaires industrieux; là, elles sont attaquées par une chaleur souterraine qui brûle leurs racines, et rend de vastes districts stériles pour plusieurs années. Les propriétaires des vignobles anéantis s'estiment heureux quand ils n'éprouvent pas d'effets plus désastreux du voisinage de la mer et du volcan. Depuis quatre-vingts ans, le Pic n'a pas vomi de lave;

les vestiges de ses anciennes dévastations sont encore visibles, et inspirent l'effroi.

La portion de terrain située au pied du volcan, et que l'on n'a pas encore pu cultiver en vignes, en ignames ou en blé, est couverte de broussailles. Le pays est bien peuplé : on y voit plusieurs jolies maisons de campagne entourées de jardins ; quelques-unes appartiennent aux négocians de Fayal. Les cultivateurs qui habitent les autres sont des hommes vifs, propres et bien tournés. Les paysans de Pico ne vont pas nu-pieds comme ceux des autres îles : les cailloux tranchans répandus sur le sol les obligent à se servir de chaussures de peau, dont le poil est tourné en dehors. Les routes sont très-inégales et creusées d'ornières profondes ; souvent elles passent par-dessus des souterrains assez étendus, et pourraient difficilement être parcourues par des voitures européennes.

Quand, en montant au sommet du Pico, l'on quitte le pays cultivé, on arrive dans la région boisée, dont, faute d'observations précises, je ne puis pas déterminer l'élévation perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer ; d'ail-

leurs ses limites ne sont probablement pas les mêmes dans toute l'étendue de la montagne. Ce canton de l'île envoie beaucoup de bois à Fayal : on y élève des bestiaux. Plus haut, les arbres disparaissent; le reste du pic est nu et stérile. Un de mes amis me raconta qu'il fallait deux jours pour gravir cette montagne et pour en descendre; qu'il était parvenu assez haut; mais que, malgré toutes ses peines, il n'avait pas pu arriver jusqu'à la cime la plus élevée: des pentes extrêmement escarpées, et un sol brûlé et fragile, s'étant opposé à ses efforts; enfin que, de la hauteur où il se trouvait, il avait joui d'un coup d'œil ravissant. En hiver, on n'entreprend pas ce voyage; la route est alors couverte de neige et de glace, et il serait impossible de la trouver. La neige fond en été; car la hauteur du pic, qui n'est que de mille deux cent trente-huit toises, ne lui permet pas d'être permanente sous cette latitude. Le pic est, en hiver, enveloppé presque toujours d'un air épais; quelquefois sa cime couverte de neige, éclairée par le soleil, perce les sombres nuages, et présente un aspect magnifique.

Pico est l'île la plus peuplée des Açores : on y compte trente mille habitans.

Entre Pico et Fayal, et tout près de la première de ces îles, il y a des écueils qui s'élèvent au-dessus de l'eau. On dit que les bâtimens ne peuvent pas passer entre Pico et ces roches, et en général ils doivent s'en tenir éloignés.

Fayal est à trois milles dans le nord-ouest de Pico. Cette île, qui a neuf lieues de long de l'est à l'ouest, et quatre de large, offre partout des traces de volcan. On y voit plusieurs hautes montagnes ; la plupart sont fertiles ou susceptibles de culture : elles sont séparées par de belles plaines bien cultivées, et très-élevées au-dessus de la mer. Vers le sud et le sud-ouest, l'île s'aplanit insensiblement : c'est là que se trouvent les plus belles campagnes. Dans les endroits qui sont trop en pente, on a uni le terrain par des terrasses que soutiennent des murs en pierres ; il a à la vérité perdu par là en étendue carrée ; mais il a en revanche gagné tous les avantages d'une plaine. La terre est bien cultivée, et produit du maïs et de l'orge qui croissent en quelques endroits à l'ombre de superbes bosquets de châtaigniers ; on récolte du froment, des fruits, des potirons, des pommes de terre de qualité excellente, et en

quantité qui excède les besoins de l'île. On obtient souvent deux récoltes de plusieurs de ces productions. Les jardins donnent en abondance diverses espèces d'oranges et de citrons. Les oranges de Fayal n'ont pas en général la douceur agréable de celles de Saint-Michel; mais quand on y transplante des arbres de cette dernière île, ou d'une autre des Açores, ils n'y dégénèrent pas, et depuis peu l'on a pris beaucoup de peine pour obtenir de bonnes espèces. Il n'y a qu'une très-petite partie de l'île, non susceptible de culture, qui soit uniquement couverte de bois. On y rencontre des bosquets de myrtes au milieu de trembles très-gros, et de hêtres magnifiques, dont le nom portugais *faya* a, dit-on, passé à l'île; on y trouve quelques sapins de l'espèce de ceux d'Amérique, et des chênes qui y ont été plantés; les fraises y abondent. Toutes les routes y sont bordées et ombragées de grands arbres; de chaque côté, les champs, les jardins et les vergers se succèdent les uns aux autres.

Un pays de peu d'étendue, et en outre bien cultivé, ne peut pas nourrir de grands quadrupèdes sauvages : il n'y a ici que des lapins et des rats. Parmi les oiseaux sauvages, les pi-

geons, les serins verts et les merles sont les plus nombreux; les éperviers, qui ont donné leur nom à cet archipel, en ont disparu; Forster en avait encore vu. On trouve au reste à Fayal la plupart des animaux domestiques d'Europe; les chevaux et les mulets sont au rang des choses de luxe, et réservés seulement pour l'usage de quelques personnes riches; les bœufs sont petits, mais forts et robustes. On ne fait pas assez de beurre pour fournir aux besoins de l'île; on n'y cultive pas les oliviers, et l'huile y est chère; on n'y prépare que peu de fromage; les moutons sont de petite espèce, et rares; leur laine est fine, mais peu abondante; les chèvres sont encore moins nombreuses: l'île a, en revanche, une grande quantité de cochons de l'excellente race anglaise. C'est de tous les animaux domestiques celui dont les habitans font leur principale nourriture, et qu'ils élèvent et nourrissent avec le plus de soin. Dès leurs premières années, non-seulement on les envoie paître dans les campagnes, mais aussi on les nourrit de maïs : ce qui leur fait acquérir une grosseur prodigieuse; leur lard est regardé, avec raison, comme un morceau friand, et servi fréquemment sur les premières tables.

A cause de la chaleur on leur coupe, tous les ans, les brosses et les poils. Les volailles, que les paysans élèvent en grand nombre pour eux et pour aller les vendre à la ville, sont d'une espèce grosse et excellente.

Fayal n'a pas de rivière dont le cours soit continu. Quelquefois de gros torrens se précipitent du haut des montagnes ; mais ils suivent leur lit creusé depuis long-temps, et causent rarement des dégâts. L'eau qui reste dans le fond de ces ravins donne autant d'eau qu'on en a besoin, au moins en hiver, pour le blanchissage. L'île a d'ailleurs plusieurs puits et une source qui suffit aux besoins des habitans, et qui vient d'une vallée, ou plutôt d'une cavité située sur le haut d'une montagne. Les côtés de cette cavité, qui a environ deux lieues de circonférence, s'abaissent uniformément en pente douce, et sont couverts de beaux pâturages, où paissent des moutons qui sont presque sauvages, quoiqu'ils appartiennent à des particuliers ; on y trouve aussi beaucoup de cailles et de lapins, et au fond un lac d'eau fraîche, dont on dit que la profondeur est partout de quatre à cinq pieds. Cette cavité, appelée *la Caldiera* ou le Chaudron, semble, par

sa forme, être le cratère d'un ancien volcan; et cela est d'autant plus probable, qu'il a dû y avoir plusieurs volcans aux Açores.

Le rivage est très-inégal : en quelques endroits il s'abaisse par une pente insensible; quelquefois il est sablonneux, mais presque toujours garni de rochers qui s'étendent assez loin dans l'intérieur. En d'autres endroits, la côte est haute et escarpée, tantôt perpendiculaire comme un mur, tantôt creusée de cavernes hautes et très-profondes; une, entr'autres, attira mon attention. L'entrée formait une voûte qui avait près de cinquante pieds de haut; ensuite elle s'abaissait; des ouvertures latérales la réunissaient à d'autres voûtes plus petites : ce qui formait un portique imposant. Il paraissait devoir son origine à la mer : elle a enlevé les couches inférieures, composées de sable, de terre et de cailloux, et n'a laissé que les masses de roche formant les piliers, et les couches de laves qui, lors d'une éruption volcanique, avaient couvert le rocher. On voyait encore distinctement que la lave était descendue des montagnes, aujourd'hui presque entièrement recouvertes de terre, et avait coulé jusqu'à la mer.

A l'extrémité sud-est de Fayal, et vis-à-vis du Pico, entre deux hautes montagnes, éloignées l'une de l'autre de deux milles, la côte est plate et forme une baie de forme semi-circulaire, qui s'enfonce d'un mille dans les terres, sur une largeur de deux milles : c'est le grand port de Fayal, et l'unique refuge des grands navires. Au milieu de cette baie est bâtie la seule ville de l'île. A l'occident de l'extrémité sud-ouest de la ville, dont une partie s'étend jusque-là, il y a, pour les petits navires, un port nommé Portupin (1), qui n'est séparé du grand que par une langue de terre étroite, basse et sablonneuse. Le grand port est bien abrité par le Pico, mais Saint-George est trop éloigné ; de sorte que des lames énormes sont poussées dans la baie par les vents de sud et de sud-est avec une violence que rien n'égale. L'ancrage y est assez bon, sur une profondeur de vingt brasses, qui va en diminuant jusqu'à six. Il est plus sûr de se le faire indiquer par les pilotes, car il y a des roches près du rivage, surtout près de l'extrémité sud-ouest, et en dedans d'une ligne qui va d'une pointe de la baie à

(1) Cook l'appelle Porto-Pierre.

l'autre. Les navires marchands qui entrent dans ce port pour y prendre ou pour y décharger une cargaison, y mouillent toujours avec quatre et même six ancres, dont une partie leur est louée par les habitans, à raison d'une piastre pour vingt-quatre heures; ils calent leurs mâts, amènent leurs vergues et tout ce qui peut donner prise au vent; mais, malgré toutes ces précautions, il leur est difficile, à cause de la grosse mer, de résister à une forte tempête.

L'opération de prendre une cargaison, ou de la mettre à terre, va très-lentement. Pour embarquer un chargement de vin, il faut au moins un mois, et quelquefois en attendre plusieurs, surtout si le vin est apporté du Pico et de Saint-George. Les vaisseaux de guerre mouillent dans la rade extérieure. On peut toujours, lorsque le temps est mauvais, appareiller de cette rade par des vents de la partie du nord et du sud.

Le Portupin est, comme je l'ai déjà dit, un port pour les petits navires de cinquante à cent tonneaux. Il n'est point à l'abri des vents de sud-ouest, et il n'a pas de fond propre au mouillage. Les navires sont amarrés à des anneaux de fer fixés à terre. S'ils sont obligés de rester

un certain temps, on les hâle avec des cabestans sur le rivage, pour que la mer ne puisse pas les atteindre. Cependant il arrive quelquefois, et j'ai été témoin d'un triste exemple de ce genre, que la mer, dans les tempêtes, franchit ses limites ordinaires, soulève les bâtimens tirés à terre, et les fracasse. On pourrait aisément creuser un canal dans la langue de terre étroite et basse qui sépare le Portupin du grand port; les dépenses seraient peu importantes, en comparaison de l'utilité qu'on retirerait de l'exécution de ce projet. Les bâtimens pourraient, quand la violence des tempêtes augmente graduellement, être halés d'un port dans un autre, parce qu'ils sont chacun à l'abri de vents absolument opposés. On pourrait même établir un bassin dans l'un et l'autre port, à moins que la force extrême de la mer, dans les gros temps, n'apporte un obstacle insurmontable à ce plan.

Un capitaine portugais assura à Cook qu'à environ une demi-lieue dans le sud-est de la rade, il y a un rocher recouvert de vingt-deux pieds d'eau, et sur lequel la mer brise dans les grands vents du sud. Il ajouta que, de tous les écueils, bancs et vigies indiqués sur les cartes

et dans les livres de navigation, autour de ces îles, il n'existe que les écueils des Formiguas, entre Saint-Michel et Sainte-Marie; il lui dit enfin qu'il y a quarante-cinq lieues de distance de Fayal à Flores, et qu'un fort courant se fait sentir entre Fayal et Pico.

Vue du Portupin, la ville n'offre que de méchantes huttes, où habitent des pêcheurs, des journaliers et des femmes de mauvaise vie; le canton d'alentour est le plus stérile et le plus pierreux de l'île; des montagnes noires et affreuses bornent l'horizon. Vue du grand port, au contraire, la ville se présente en amphithéâtre avec ses plus belles maisons, ses églises, ses édifices publics; tout autour sont de jolies maisons de campagne, entourées de magnifiques bois d'orangers; plus loin, de hautes montagnes cultivées; à l'ouest, l'île du Pico avec son volcan majestueux; entre les deux îles, la mer, et dans le voisinage, les îles de Saint-George et de Graciosa : coup d'œil charmant par sa variété. Autant le grand port présente un aspect triste, quand des nuages sombres et épais cachent tout, à l'exception de la mer et des rochers noirâtres, autant il est superbe et ravissant quand le temps est beau et l'air serein.

En plusieurs endroits de la baie, c'est-à-dire au nord de la ville, et au sud d'un château bâti presqu'au milieu, sur des rochers, le rivage est composé d'un sable très-fin. On débarque ordinairement sur les rochers bas situés au pied du château, ou bien, quand il fait mauvais, sur la plage sablonneuse qui est au sud. La ville est défendue, du côté de la mer, par un mur de pierre haut de trente à trente-cinq pieds; il a plus servi à mettre de niveau le terrain supérieur, et à empêcher les empiètemens de la mer, qu'à protéger la ville contre une attaque des ennemis. Indépendamment de ce mur, qui a deux portes, du fort et de quelques redoutes en ruines, la ville n'a aucune fortification; elle est même entièrement ouverte du côté de terre. Fayal n'a, pour se défendre, que le courage de ses habitans. Le fort ou château, où se trouvent les seuls canons de l'île qui soient en état, n'est qu'un pauvre ouvrage; quand même il serait suffisamment pourvu de poudre, il n'est pas en état de tenir long-temps contre un vaisseau de 74 canons. Les puissances maritimes de l'Europe se sont habituées à regarder cette île comme une possession de peu d'importance,

et le Portugal n'a pas jugé à propos de se mettre en frais pour la défendre.

La ville, nommée Villa-de-Horta, est bien bâtie; elle s'élève en amphithéâtre sur une colline en pente douce, et s'étend sur un mille et un quart de longueur. Ses principaux édifices publics sont les couvens, les églises, et le ci-devant collége des Jésuites, qui est vaste et bien situé. Il n'y a ni places, ni marchés, et, pour ainsi dire, qu'une seule rue, qui règne dans toute la longueur, et qui est coupée par des ruelles tortueuses et mal pavées; la nuit, on ne les éclaire pas. Dans le centre de la ville, les maisons se touchent les unes les autres; dans un autre quartier, elles ont la plupart des cours ornées de fontaines; à l'extrémité occidentale, elles sont entourées de jardins et de bois d'orangers : ce qui unit la ville à la campagne pittoresque qui l'environne. Au sud, en descendant vers le Portupin, sont éparses les habitations les plus misérables, et le sol a conservé entre elles sa stérilité primitive.

Les maisons, à la ville et à la campagne, sont bâties d'une pierre poreuse qui, dans les carrières, se détache d'elle-même en morceaux

plats. On ne donne pas trop de solidité aux murs en briques, afin que, dans les tremblemens de terre, ils soient moins sujets à se fendre. Les maisons de ville ont trois étages, y compris le rez-de-chaussée; plusieurs sont d'une architecture simple et élégante. Les fenêtres ont des balcons ouverts ou fermés de jalousies : de sorte que les femmes peuvent alors, sans être aperçues, voir les passans. Les maisons des villages ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et ne sont pas blanchies. Les habitations des pauvres gens ne sont que des huttes basses construites en pierres sèches, et dont les murs mettent rarement à l'abri de la pluie et du vent. Les cloisons sont généralement faites d'une espèce de roseau qui croît abondamment sur les montagnes, et qui sert pour les haies vives. Les maisons des riches offrent de la variété dans l'arrangement et l'ameublement. Les pièces occupées par les hommes ont simplement des parois blanchies et ornées de quelques vieilles gravures françaises; mais les appartemens des femmes sont plus décorés; et, quoiqu'il y ait des riches dont la demeure semble, dans toutes ses parties, annoncer le dénûment, elles unissent en gé-

néral la commodité au luxe, à la richesse et au goût dans l'arrangement et l'ameublement du salon de compagnie. Je me trouvai un jour au milieu d'un cercle charmant de dames, dans un salon dont les parois étaient revêtues de miroirs; le plancher était fait des bois les plus précieux, et les meubles venaient des anciens châteaux de France. Un forte-piano, ordinairement anglais, et absolument nécessaire à l'éducation des demoiselles de Fayal, se trouve toujours dans une antichambre. Les cheminées sont inconnues, même dans les maisons des Anglais. Les fenêtres n'ont que de petits carreaux. A la campagne, la plus grande économie règne dans les appartemens et les meubles même des négocians les plus riches: des parois blanchies, des planchers carrelés, quelques chaises de bois très-simples, des fenêtres qui ne garantissent pas du vent, et des portes qui ferment mal, composent toute la magnificence intérieure d'une maison de campagne dont le maître est un millionnaire. Le riche emploie le goût d'un connaisseur et son argent à orner l'extérieur de sa maison de campagne, à faire des citernes, des jardins, des jets d'eau. Quelques-unes de ces habitations méritent l'atten-

tion des étrangers, tant la nature et l'art semblent, à l'envi, avoir pris plaisir à les embellir.

On évalue la population de Fayal à quinze mille âmes, ce qui me paraît trop fort; mais il est plus vraisemblable que celle de la ville se monte à trois ou quatre mille habitans. Tous les commerçans, les militaires, les propriétaires riches, les artisans, les religieuses, les moines, la plupart des prêtres et les pêcheurs, habitent la ville. Quelques propriétaires pauvres, les laboureurs, les desservans des églises de campagne, enfin des marchands de vin, vivent dans les villages, et des marins près de la ville. Plusieurs habitans de la ville ont toutes leurs propriétés à Pico, et beaucoup de commerçans et d'artisans de Fayal ont leur véritable domicile à Pico et à Saint-George. Les ports de Fayal, qui, par comparaison avec les rades des autres Açores, sont bons, ont rendu cette ville l'entrepôt des îles voisines, et sa population s'est beaucoup accrue, proportionnellement à celle de la campagne. Plusieurs nations européennes y ont des consuls ou des vice-consuls pour l'île en particulier, et les Etats-Unis d'Amérique, un consul-général pour toutes les Açores. Le consul anglais veille aux

intérêts commerciaux des Suédois, des Danois, des Russes et d'autres nations.

Pendant la dernière guerre de 1793 à 1801, les Anglais ont fait à Fayal de grosses affaires. Une forte maison de Londres y avait un commissionnaire qui achetait annuellement cinq mille pipes de vin, et les expédiait aux Antilles, surtout à la Martinique. Les Américains des Etats-Unis et les habitans de la Nouvelle-Ecosse apportent des planches et de la merluche, et prennent du vin, soit comme cargaison en retour, soit à fret. Les Français ne font pas des affaires directes avec cette île, car les commerçans en vin de Fayal ne se servent pas encore, pour leur vin, de l'eau-de-vie de Bordeaux, qui contribue tant à relever la qualité du vin de Madère. Les Danois ne fréquentent ce port qu'accidentellement, pour compte étranger. Durant la dernière guerre, il arriva ici plusieurs cargaisons, la plupart pour compte des habitans, et sous pavillon portugais. La Suède n'a pas encore envoyé les produits de son sol et de son industrie dans cette île. Ses planches, ses poutres, son fer en barre et travaillé, ses verreries, ses toiles de lin et de chanvre, ses cordages, trouveraient ici un bon débouché, si

ces marchandises étaient échangées contre des productions de l'île dont l'exportation est permise, notamment contre du vin et des fruits. Le mode de paiement met, il est vrai, de grandes entraves au commerce de cette place, mais il ne doit pourtant pas empêcher d'y entreprendre des affaires.

Les oranges des Açores sont excellentes; elles ne le cèdent qu'à celles de Malte. Fayal n'en produit pas une quantité bien considérable; mais un navire peut se procurer des autres îles toutes celles qu'il lui faut. Le vin de Fayal se vend bien dans les Antilles, dans l'Amérique du nord, à Hambourg et à Saint-Pétersbourg. On a récemment apporté beaucoup de soin à sa préparation; et si l'eau-de-vie, dont il faut qu'il soit mélangé pour se conserver plus long-temps, était tirée de France, il égalerait le bon vin de Madère; mais, pour y parvenir complétement, peut-être faudrait-il se procurer de meilleures vignes et donner plus d'attention à leur culture. Dans la nouveauté, il est blanc; avec l'âge, il acquiert une couleur plus foncée: les marchands de vin s'entendent à merveille à la lui faire prendre dès sa deuxième ou troisième année. Il devient

réellement bon quand il a six ou sept ans; alors son goût est plus doux et plus agréable que celui des vins de Xerès ou de Ténériffe, et il l'emporte de beaucoup sur le vin récolté dans le nord de Madère. Le Malvoisie de Fayal est un des meilleurs vins doux. Une expérience de plusieurs mois m'a pleinement convaincu de la bonté du vin de Fayal pour la santé; et je puis affirmer avec fondement qu'en vieillissant il s'améliore toujours : de sorte qu'à cinquante ans ce doit être un vrai trésor dans une cave. Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle que du vin de bonne qualité. On embarque souvent du vin qui est faible et mauvais, de sorte que l'on peut à peine le distinguer du cidre : aussi dois-je conseiller à quiconque prend ici un chargement, de goûter lui-même chaque pipe de vin, si son commissionnaire ne possède pas toute sa confiance. L'eau-de-vie est bien loin d'égaler en bonté celle de France; elle a généralement un goût grossier. J'ai cependant bu d'assez bonne liqueur qui en avait été distillée.

Les vins et les eaux-de-vie expédiés comme étant de Fayal, viennent généralement du Pico et de Saint-George. Les marchandises que Fayal donne en échange surpassent de beau-

coup les besoins de ces îles, et vont ensuite de là aux autres Açores. Fayal envoie aussi plusieurs cargaisons de vin à Tercère et à Saint-Michel. Cette dernière île tire aussi du Pico et de Saint-George du vin, du bois à brûler, des bestiaux, du beurre, etc. Les habitans ont, pour le transport de toutes ces denrées, un grand nombre de navires de diverses grosseurs: quelques-uns sont pontés; tous sont excellens à la mer : quelques-uns sont assez bons voiliers, et cependant gréés avec la plus grande négligence. Tous les jours il y en a quelques-uns qui font le voyage d'une île à l'autre. Indépendamment de tous ces bâtimens, les bateaux pêcheurs qui sortent, et qui souvent rentrent avec une riche capture, entretiennent une extrême activité dans le port de Fayal. Les navires de ce port vont souvent aussi à Madère; mais l'ignorance des capitaines et le défaut de cartes et d'instrumens nautiques rendent quelquefois ces voyages dangereux.

La ville et la campagne ont constamment besoin l'une de l'autre. Le paysan apporte à la ville une assez grande quantité de fruits, d'œufs, de vin, de pommes de terre, etc.; il y achète du poisson, que les pratiques de sa religion

rendent pour lui une chose indispensable, des toiles fines pour les femmes, des souliers, de la faïence et de la poterie, des épiceries et des drogues, du thé, du café, etc. Il n'existe pas ici de lois pour la répression du luxe chez les classes inférieures.

Les artisans sont peu nombreux : il n'y a que ceux de première nécessité. Leurs ouvrages sont mauvais, faute de bons outils, de matériaux et d'adresse. C'est ainsi qu'avec les excellens cuirs du Brésil on ne prépare que des semelles de mauvaise qualité. Les gens de la campagne filent beaucoup de lin, mais ils ne lui donnent pas un grand degré de finesse. Parmi les ouvriers de luxe, un ébéniste méritait de fixer l'attention : c'était un Allemand de Goettingen, où sans doute il retournera quand il aura acquis une certaine aisance. Ce sont les manufactures anglaises, et en partie celles des Indes et de l'Allemagne, qui approvisionnent les Açores. La dépense de l'habillement est, pour les deux sexes, la même qu'en Europe.

L'état militaire est composé de troupes réglées et de milices ; elles sont sous les ordres d'un gouverneur qui a le rang de major. Les premières, soldées par la couronne, et desti-

nées à la défense des fortifications, se montent au plus à cent hommes : leur uniforme est bleu, avec des revers rouges; elles ont un extérieur militaire, et sont assez bien exercées. L'uniforme de la milice est bleu, avec les revers blancs, de même que la veste et la culotte. Elle est composée d'une partie des bourgeois et des riches habitans de la ville : sa force est d'environ trois cents hommes; elle s'entretient elle-même. Ce ne sont pas de bien bons soldats. Les officiers des deux corps se distinguent par leur tenue, leur bonne conduite, et leurs manières nobles.

On m'a dit que la justice publique ne s'y exerce pas toujours; il n'y a pas de police. Les criminels échappent souvent aux peines portées par les lois. L'argent n'est bien en sûreté que déposé dans des lieux inconnus. Le caractère doux et bon des habitans fait que l'on entend rarement parler de rixes, et presque jamais de meurtres. On ne souffre aucun mendiant dans les rues : les moines recueillent les aumônes pour eux. On ne voit s'échapper, avec leurs membres à demi-rongés, que quelques estropiés d'un aspect hideux.

Fayal a un apothicaire, un médecin rempli

des meilleures intentions, et dont la science a été couronnée par l'université de Coïmbre, et un lazaret dont les fonds n'égalent pas le zèle du docteur. Les mœurs déréglées du bas peuple le rendent sujet à beaucoup de vilaines maladies. Les habitans des classes supérieures, et les gens de la campagne qui vivent avec modération, jouissent, sous le ciel heureux de Fayal, de la santé la plus brillante.

Fayal a deux couvens de femmes qui, à ce que l'on m'a dit, renferment cinq cents religieuses. Le Pico contribue aussi à fournir à ce grand nombre. Ces établissemens, destinés à garantir les filles de la misère et de la séduction, sont nécessaires dans une île où il naît un petit nombre d'hommes, dont plusieurs embrassent l'état ecclésiastique, ou émigrent, et dont ceux qui se marient ne peuvent, d'après la religion et les lois de leur pays, épouser qu'une femme. Les filles qui ne se marient pas trouvent rarement une occasion de sortir du pays. Leur vœu de chasteté perpétuelle ne cause pas un grand préjudice au bien de l'Etat; mais, pour empêcher le relâchement, sous ce climat brûlant, de se glisser dans ces monastères, il faut une surveillance rigoureuse et des

murs bien hauts. Durant mon séjour à Fayal, il ne fut prononcé qu'un seul vœu : la jeune innocente, élevée dans le cloître, se sépara, sans verser une larme, du monde qu'elle ne connaissait pas; son visage resta immobile au milieu de la cérémonie, dont quelques parties étaient touchantes, et d'autres ridicules.

J'ai trop peu fréquenté les moines de Fayal pour pouvoir juger de leur science et de leurs mœurs. J'observai avec plaisir leur pauvreté et leurs établissemens bienfaisans pour les pauvres; leurs actions publiques m'ont inspiré de l'estime pour eux: je ne me suis pas hasardé à regarder sous le masque. Les prêtres de Fayal ont, en mathématiques, en littérature, en histoire, en géographie, et dans les langues vivantes, des connaissances qui feraient honneur aux ecclésiastiques des capitales de l'Europe : dans leurs entretiens particuliers ils montraient un esprit cultivé d'une manière digne d'éloges. Indépendamment de l'instruction publique, qu'ils soignent avec un grand zèle, on leur confie aussi l'éducation des enfans des riches; faute de maîtres habiles, ils leur enseignent le dessin, la danse, et surtout le chant et la musique, arts d'agrément aimés et cultivés à

Fayal par les personnes de tous les états. Comme instituteurs des jeunes gens, ils croient avoir, à la considération des parens, des droits qu'ils justifient par la délicatesse de leur commerce et la décence de leur mise.

Sur la côte septentrionale de Fayal, à peu de distance du rivage, il y a une église où tous les ans, un certain jour d'hiver, se rassemblent les principaux habitans de l'île, tant ecclésiastiques que laïques, afin d'y assister à une messe solennelle qui se dit en conséquence d'un vœu fait, il y a environ quatre-vingts ans, à l'occasion d'une éruption du volcan du Pico et d'une montagne de Fayal, qui vomirent de la lave. On conserve dans cette église une statue de notre Sauveur, qui fut trouvée sur le bord de la mer, avec un bras de moins, et apportée dans cette église. On essaya vainement de remplacer le bras par un autre: la statue se refusa obstinément à le laisser poser; mais une femme âgée et pieuse, qui cherchait le long du rivage des débris de planches et de bordages, tristes restes de navires naufragés, trouva un morceau de bois qu'elle ne put jamais faire brûler. Les ecclésiastiques le reconnurent pour un bras, et l'appliquèrent à la statue qui l'attendait et qui

le laissa attacher sans difficulté. Voilà ce que croient non seulement le peuple, mais aussi les gens comme il faut du pays. Le jour anniversaire de la réconciliation du ciel, les moines portent plusieurs fois autour de l'église cette statue ou des images de grands saints. La superstition vante les vertus bienfaisantes de la statue; la conscience timide craint ce jour-là que la terre, en s'entr'ouvrant, ne vienne punir ses doutes, et dans tous les cœurs se réveille l'espérance que le pays est pour des siècles garanti de sa destruction. Sur les pas des saints, les pécheurs s'empressent en foule, pour montrer leur repentir ou leur reconnaissance. Quand l'heure de midi appelle aux plaisirs de la table, les moines ramenent aux temples les saints fatigués, et le peuple, lavé de ses péchés, se livre aux divertissemens et aux déréglemens : d'autres jours on célèbre la mémoire d'autres saints, mais avec moins de dévotion. Les églises de la ville et de la campagne sont en pierre de taille; l'intérieur est dépourvu de magnificence : quelques mauvaises peintures, des tableaux d'autel remplis de figures, des images miraculeuses; mais point de statues ni de monumens des défenseurs ou des bienfaiteurs du pays, fixent l'at-

tention du peuple ignorant. Les églises possèdent probablement de grands trésors en argent; au reste on aurait peine à trouver, même dans les pays protestans, un peuple aussi tolérant que celui de Fayal.

On a déjà vu que les habitans de la campagne n'ont pas de grandes propriétés, mais leur position n'est pas malheureuse. Je ne puis pas dire avec certitude si c'est aux lois ou à la rectitude de jugement propre aux seigneurs des terres, que les paysans de cette île sont redevables d'un bien-être et d'une politesse si étrangère aux individus de la même classe dans tant de pays d'Europe où l'oppression, le mépris, la misère et la grossièreté sont leur partage. Leurs maisons sont logeables, et leurs vêtemens propres; les hommes portent un habit long, ordinairement de couleur brune, par-dessous une veste plus fine de même couleur, et dont l'ouverture laisse apercevoir une chemise bien blanche; les culottes sont ouvertes aux genoux; des caleçons de toile blanche descendent plus bas; les pieds sont presque nus; les jambes sont revêtues de guêtres, et la tête est couverte d'un chapeau retroussé sur le côté. Les femmes ont des pourpoints et des camisoles courtes; elles

mettent par-dessus un court mantelet bleu : elles portent sur la tête un mouchoir noué sous le cou; ou bien leurs cheveux tressés proprement font le tour de la tête, ou sont renfermés dans une résille pendante. Les jambes et les pieds sont généralement nus.

Le pain, que mangent les paysans et les classes inférieures, est fait avec le maïs; il est aussi nourrissant, mais moins savoureux que celui de froment. Tout le blé est réduit en farine par des moulins qui ne sont composés que de deux meules, et sont mis en mouvement par des bœufs: malgré cette préparation simple, la farine donne un beau pain. La boisson la plus ordinaire est du vin jeune, faible et mêlé d'eau. Du vin plus ancien et plus fort attire quelquefois les hommes dans les cabarets de la campagne, mais on n'en boit qu'avec modération; quelques-uns boivent aussi de l'eau-de-vie: il est néanmoins extrêmement rare d'en voir faire un usage immodéré.

Les gens de la campagne habitent soit dans des métairies ou des maisons isolées et occupées par quelques familles, soit dans des villages. Le principal est au centre de l'île, dans

une très-belle plaine, et porte le nom de Flamingo. La propreté de ses maisons rappelle la mémoire des colons qui le fondèrent. Ses habitans n'ont pas en général les traits entièrement portugais; ils conservent encore, en partie, les mœurs et les coutumes de leurs ancêtres qui semblent avoir eu jadis une grande influence sur tout le pays. Les mêmes usages règnent dans toute l'île pour le labourage, la moisson, la manière de traiter les récoltes et le transport des denrées à la ville. Pour labourer la terre, pour moudre le grain et pour le transporter, on emploie partout autant de vaches que de bœufs, sans que, s'il faut en croire les paysans, il en résulte aucun préjudice. Le blé est battu en pleine campagne, sur des aires couvertes de pierres; les denrées trop lourdes pour être portées à une grande distance, sont chargées sur des ânes ou sur des charrettes: celles-ci, traînées par des bœufs ou des vaches, sont quelquefois obligées de descendre des montées escarpées; elles ont leurs roues attachées à un essieu de bois qui n'est pas graissé, et qui tourne dans un emboîtement placé au-dessous de la voiture. Cet arrangement absurde pro-

duit le bruit le plus désagréable, et qui est réellement désespérant lorsqu'il y a plusieurs de ces charrettes à la file.

Toutes les terres de Fayal sont cultivées par des mains libres; toujours on voit les paysans occupés. Dans quelques maisons riches il y a des nègres esclaves, mais ils ne sont employés qu'au service domestique, et sont traités avec beaucoup de douceur. Le seul point dans lequel perce un préjugé contre leur couleur noire est l'obligation où ils sont, comme dans les Indes Occidentales, d'aller toujours pieds nus, quoiqu'ils soient d'ailleurs souvent habillés avec élégance. La nature des récoltes ne donne pas aux riches insulaires l'occasion de faire usage de l'autorité injuste que les lois leur donnent sur les malheureux nègres.

Les domestiques jouissent d'une liberté qui doit sembler très-surprenante à un étranger non accoutumé aux mœurs portugaises; il leur est permis, même dans les premières maisons, excepté dans les jours de cérémonie où ils doivent rester à la porte, de se tenir dans le même appartement que les maîtres, et de faire partie de la compagnie. Ils répondent, par leur fidélité et leur droiture, à la bonté de leurs maîtres qui,

malgré la censure des étrangers, conservent un reste de l'ancienne simplicité des mœurs. Leur nombre excède dans peu de maisons les besoins réels, et dans quelques-unes on l'augmente, non par vanité, mais par commisération.

Les femmes du rang le plus bas, à la campagne, sont libres dans leurs manières, sans offenser pourtant la décence ni les mœurs; celles de la ville joignent à des mœurs déréglées et à une effronterie révoltante, mal cachée sous l'apparence de la plus ridicule vanité, une grande pauvreté. Les femmes d'un certain rang gardent une réserve qui leur fut autrefois imposée par la jalousie des hommes, et qui l'est aujourd'hui par l'opinion publique. Etant filles, elles sont surveillées avec beaucoup de sévérité par les personnes chargées de leur éducation; devenues femmes, elles le sont encore les unes par les autres et par leur maris. Elles ne se permettent de sortir qu'en compagnie d'autres femmes, ou d'un homme leur proche parent; elles ne reçoivent, étant seules, de visites d'aucun homme, excepté de leur confesseur : car on ne peut pas soupçonner que celui-ci puisse induire à mal une pénitente repentante. Eloignées de plaisirs séducteurs, qui ne sont pas des habi-

tudes pour elles, elles emploient la plus grande partie de leur temps à acquérir des connoissances et des talens, et à les employer; et comme mères de famille, elles se consacrent au soin de leur maison et à l'éducation de leurs enfans. Leur vie retirée les prive de cette amabilité que notre siècle regarde comme la première vertu des femmes; mais elle favorise la pureté des mœurs, et affermit le bonheur domestique.

Le jour de la fête de leurs amies, les femmes, accompagnées de leurs plus proches parens, se réunissent chez celle qui est l'objet de la fête, et passent la soirée sans cartes et presque sans causerie, uniquement à s'amuser de la musique et de la danse : des airs nouveaux italiens ou brésiliens, choisis par un goût pur, sont joués avec justesse sur le forte-piano, la guitare ou le violon, et accompagnés par des voix auxquelles le climat et l'exercice ont donné de la souplesse, et le cœur leur prête de l'expression. On danse peu de menuets et de contredanses, et encore n'est-ce que par esprit d'imitation, tandis qu'au contraire on a une vraie passion pour les danses anglaises, portugaises et brésiliennes, qui plaisent par la manière dont elles sont exécutées. Entre les danses on sert du thé et les

meilleurs fruits, ainsi que des confitures du pays et du Brésil. Vers minuit, chacun se retire chez soi pour y prendre avec sa famille un repas frugal.

Quand une femme est heureusement accouchée, ses connaissances qui veulent lui témoigner des égards, se rassemblent le soir chez elle. Les femmes s'asseyent autour du lit, et observent pendant cinq à six heures un silence qui n'est presque pas interrompu. On passe de la même manière six à huit soirées; seulement les dames changent chaque jour de parure, et s'efforcent d'être le lendemain plus brillantes que la veille: ce qui diminue en quelque sorte l'impression ennuyeuse occasionée par l'uniformité de ces visites. Les hommes passent la soirée chez le mari de l'accouchée; les amis les plus intimes sont seuls admis auprès de la femme. Le sixième ou le huitième jour on baptise l'enfant. La soirée de ce jour-là est consacrée à la gaîté; les femmes se réunissent aux hommes, et se défont de leur gravité; leurs yeux étincèlent d'un feu ardent; leurs voix prennent l'accent de la tendresse : tantôt au piano, tantôt sur la guitarre, elles ravissent l'étranger, et lui rendent le souvenir de Faval

cher à jamais. Très-rarement elles vont aux grands dîners; elles n'y ont pas d'occasion de briller par leurs talens, et détestent la liberté que chérissent les hommes en se livrant aux plaisirs de la table. En été, elles quittent quelquefois leurs maisons quand il fait clair de lune, et jouissent des charmes de la campagne et de la belle nature; elles prennent ce plaisir en nombreuses compagnies : vingt à trente personnes des deux sexes se réunissent ainsi, afin de se préserver mutuellement des dangers auxquels pourraient les exposer la nuit et la lumière pâle de la lune. Quand elles veulent parcourir la campagne dans le jour, elles vont en chaises à porteur : ce qui est dans la ville à peu près la seule manière de ne pas aller à pied; ou bien elles se mettent dans de longs chariots garantis du soleil par des toiles à voile, et traînés par des bœufs : cette espèce de voiture est fort recherchée, parce que plusieurs personnes de la même société peuvent s'en servir à la fois. Pendant le carnaval, les dames arrosent quelquefois avec des essences, du haut de leurs balcons grillés, les hommes de leur connaissance qui méritent cette faveur. Dans les derniers jours, cette plaisanterie a lieu sous

les yeux des parens, dans les maisons, avec de grandes seringues et de l'eau; les jeunes gens ont le droit de se défendre avec les mêmes armes; quelquefois ils représentent, sous le masque, de petites comédies et des scènes plaisantes pour amuser les dames.

Les affaires commerciales et le soin qu'il faut donner aux vignobles et à la préparation du vin, ne prennent pas tellement tous les momens des hommes, qu'il ne leur en reste encore pour se livrer aux plaisirs, tels que la lecture, la conversation, la chasse et les parties de campagne; d'autres font des visites dès le matin, jouent aux dames ou au casino, bâillent, regardent du haut de leur balcon les passans, qu'ils ont déjà vus plus de mille fois; et vers midi ils retournent chez eux, car il est bien rare qu'un habitant de Fayal invite familièrement son ami à dîner. L'après-midi se passe de la même manière : on fait, par terre, la chasse aux grives et aux lapins dans les buissons et les montagnes; et, quand le temps est beau et tranquille, on va en bateau sous les voûtes de lave, fréquentes le long du rivage, à la chasse aux pigeons et aux oiseaux de mer. Les parties de campagne se font à pied et en compagnies nombreuses, et

l'on va, soit à une maison particulière, soit à une auberge, soit à une misérable hutte; les domestiques y portent le dîner, dont chacun paie les frais. Quand un particulier donne un dîner d'apparat, ce qui doit toujours être dans sa maison, une profusion de mets exquis couvre la table; au dessert on apporte des fruits de toutes les saisons, et l'on boit les meilleurs vins de l'île, de l'Europe et de l'Afrique.

Il n'y a pas dans l'île d'auberge pour les gens comme il faut : on a essayé, il y a quelques années, d'établir un billard, mais personne n'y allait. Les étrangers peuvent louer, chez des particuliers, de très-mauvaises chambres; mais l'hospitalité des agens commerciaux leur ouvre les principales maisons de la ville.

Les étrangers établis à Fayal jouissent du droit d'acheter et de posséder des terres dans cette île et dans les autres Açores; ils y ont, pour leurs personnes et leurs propriétés, les mêmes droits que les habitans natifs : néanmoins, il y a bien peu d'étrangers fixés dans cette île. J'y ai vu quelques Anglais, un Suédois et un seul Français qui poussait d'ardens soupirs vers sa patrie.

J'ai décrit Fayal et Pico tels que je les ai vus à la fin de 1800 et au commencement de 1801. Je connais les autres îles, principalement d'après les rapports que l'on m'a faits, et j'ai profité de ceux qui m'ont paru les plus dignes de foi.

FIN DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES
CONTENUS DANS CE VOLUME.

SUPPLÉMENT.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes la page.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

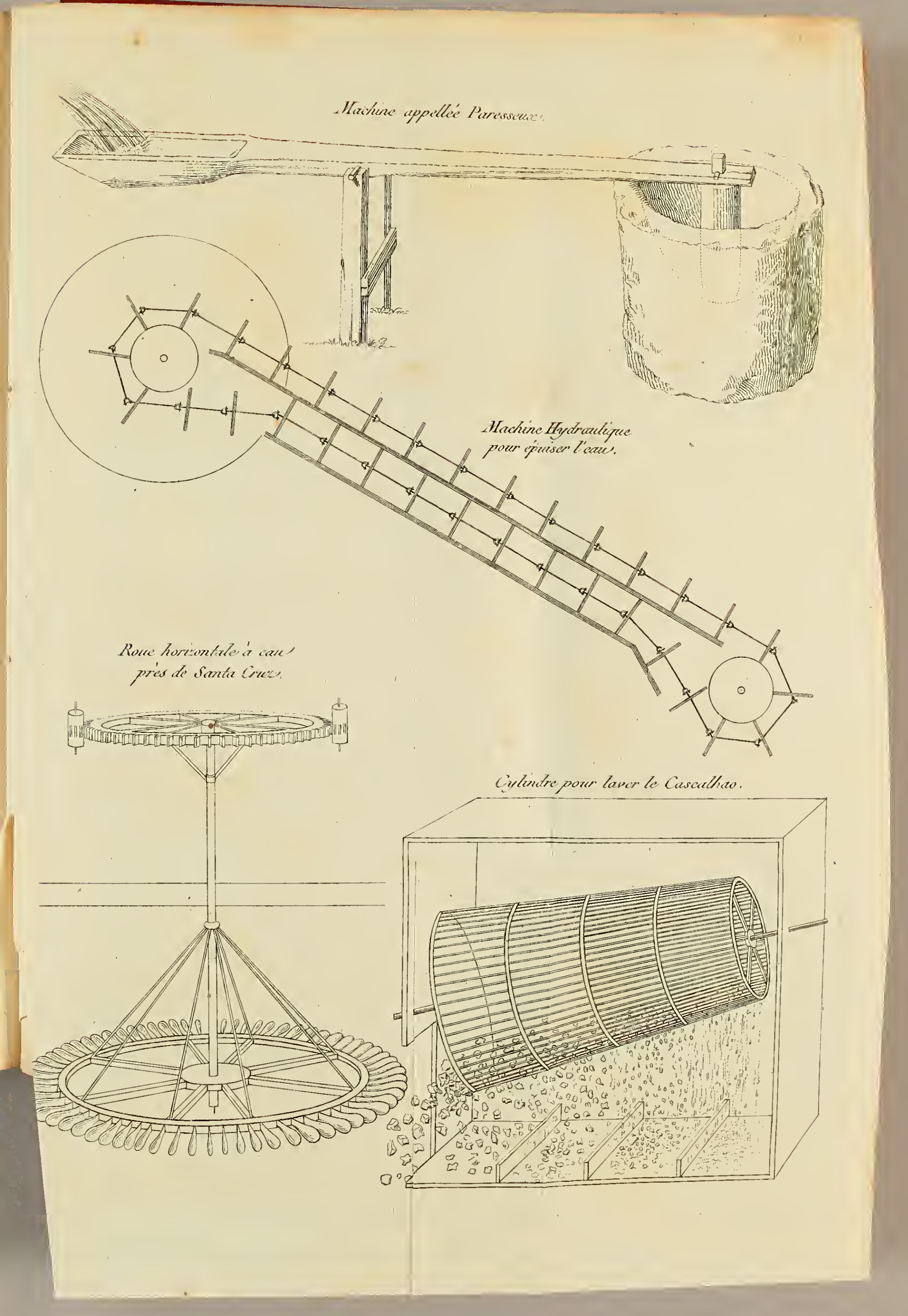
V.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DE L'IMPRIMERIE D'ADRIEN EGRON,
rue des Noyers, n° 37.



Machine appellée Paresseux.
Machine Hydraulique
pour épuiser l'eau.
Roue horizontale à eau
près de Santa Cruz.
Cylindre pour laver le Cascalhao.

CARTE DE LA ROUTE DE L'AUTEUR.

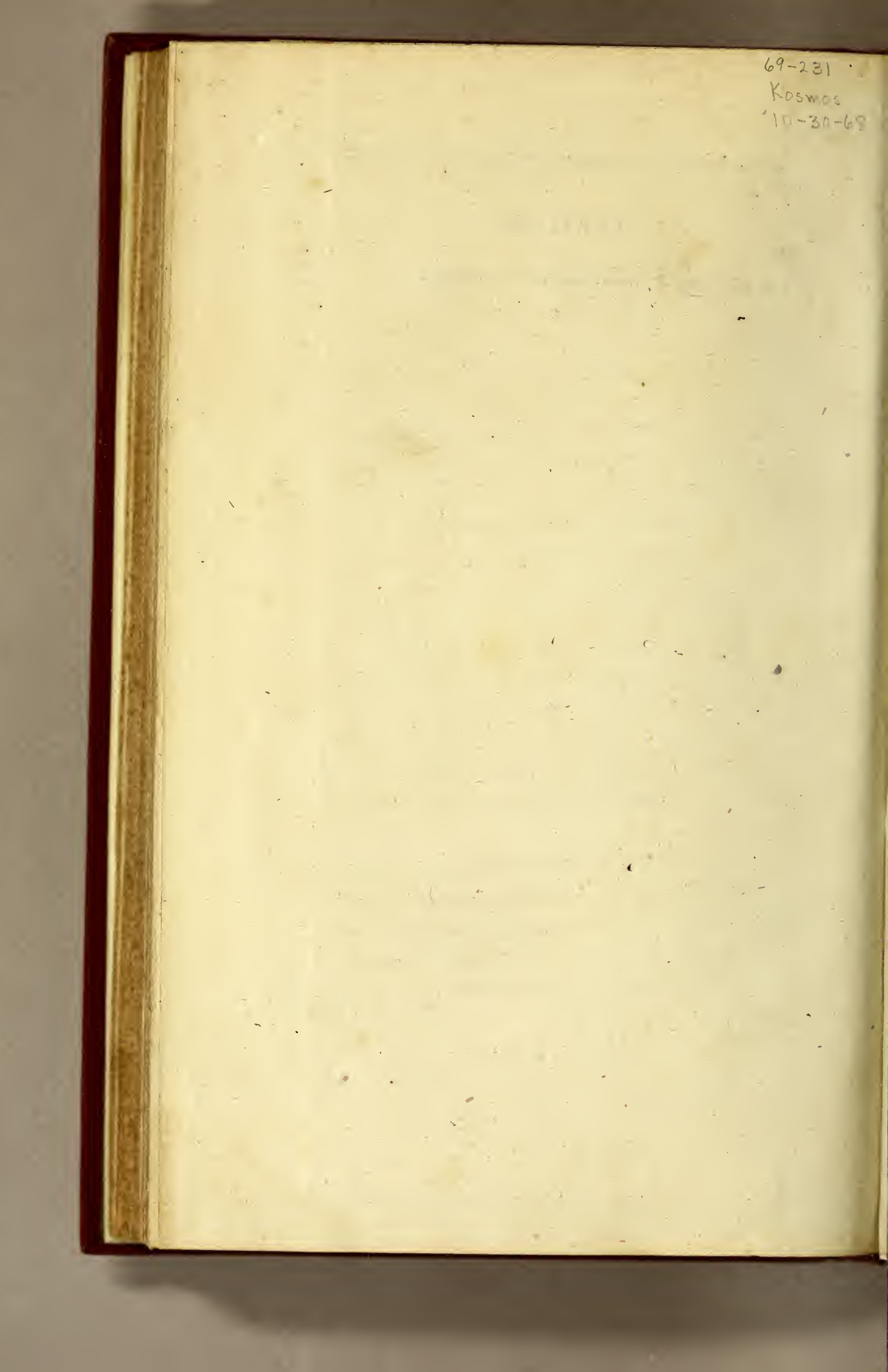
De Rio Janeiro, à Canta-Gallo, et à Villa-Rica, et par le milieu du Pays des Mines d'Or, à Tejuco Capitale du District des Mines de Diamans appellé Cerro-do Frio.



Gravé à Paris, par G. Lemaitre, Rue des Fossés S.t Victor, N.° 32.

ERRATUM.

Page 232, ligne 18, tourualines; *lisez* tourmalines.


69-231
Kosmos
10-30-68

